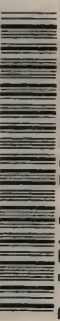


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE




3 1761 0192735 9

234



THIS BOOK IS PRESENT
IN OUR LIBRARY
THROUGH THE
GENEROUS
CONTRIBUTIONS OF
ST. MICHAEL'S ALUMNI
TO THE VARSITY
FUND



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

THÉÂTRE COMPLET

DE

J. RACINE

*Édition limitée à MILLE exemplaires numérotés et tirés
sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.*

N^o 043

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

THÉÂTRE COMPLET
DE
J. RACINE

AVEC DES REMARQUES LITTÉRAIRES

ET UN CHOIX DE NOTES CLASSIQUES

PAR M. FÉLIX LEMAISTRE

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE SUR LA VIE ET LE THÉÂTRE
DE RACINE

PAR L.-S. AUGER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



NOTICE

SUR LA VIE ET LE THÉÂTRE

DE RACINE

Jean Racine naquit à La Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, l'année même où Corneille, âgé de trente-trois ans, faisoit paroître *Horace* et *Cinna*. Sa famille, anoblie par une charge achetée, avoit un cygne dans ses armoiries. Les anciens auroient vu un présage dans cette circonstance frivole : qu'il nous soit permis, après l'événement, d'y voir au moins une particularité remarquable.

Élevé, comme chacun sait, à la grande et sévère école de Port-Royal, le jeune Racine fut surpris un jour lisant le roman grec des *Amours de Thégène et de Chariclée*. On le lui arracha des mains, et on le jeta au feu. Un second exemplaire ayant eu le même sort, il s'en procura un troisième, l'apprit par cœur, et, le portant à son maître, lui dit : *Vous pouvez brûler celui-là comme les deux autres*. Cette anecdote de sa jeunesse est comme un germe dont toute sa vie littéraire offre le développement. Son goût pour la peinture des délices et des peines de l'amour déceloit cette sensibilité d'âme qui passionne et attendrit la plupart de ses chefs-d'œuvre : sa prédilection pour la langue des Grecs promettoit cette richesse de diction poétique qui les embellit tous.

Mais, avant d'atteindre à cette perfection, il falloit qu'il payât le tribut au mauvais goût d'une littérature naissante, qui, n'étant qu'empruntée et, pour ainsi dire, réfléchie, devoit commencer par l'affectation, de même que les littératures spontanées commencent par la barbarie. A dix-sept ans, il composa, sur la solitude de Port-Royal, des vers plus bizarre-

ment subtils et affectés que n'en faisoit alors Benserade ou Voiture; et, dix années après, il faisoit jouer *Andromaque*.

Le véritable début poétique de Racine fut une ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage du roi. Chapelain, mauvais poète, mais bon homme et bon littérateur, alors arbitre officiel des réputations, produisit Racine et son ode auprès de Colbert, dispensateur des grâces. Le jeune auteur fut magnifiquement récompensé. Quatre ans plus tard, il composa une autre pièce de circonstance : c'étoit *la Renommée aux Muses*, ode qui avoit pour objet de célébrer les bienfaits accordés par le roi aux sciences, aux lettres et aux arts. Ce nouvel ouvrage lui valut une nouvelle gratification; mais il lui procura un avantage bien plus précieux, l'amitié de Boileau, cette amitié sincère et dévouée, à laquelle il dut tant d'avis utiles pour ses écrits, et tant de consolations dans ses chagrins. Le jeune satirique avoit fait sur l'ode quelques observations critiques qui tombèrent dans les mains de Racine : celui-ci en sentit toute la justesse, et s'empressa d'en aller remercier Boileau, qui consentit à être toujours son censeur, et qui devint bientôt son ami.

Peu s'en fallut que l'Église n'enlevât le jeune Racine au monde et aux lettres profanes; peu s'en fallut même qu'une obscure prébende dans une province reculée¹ n'ensevelît pour toujours les destinées de celui qui devoit attacher à son nom un éclat si vif et si durable.

Fatigué des délais d'un oncle qui promettoit chaque jour de lui résigner un de ses bénéfices, et qui s'obstinoit à le garder, il revint à Paris, les mains vides d'argent, mais ayant en poche une tragédie. Elle étoit tirée de ce même roman grec de *Théagène et Chariclée*, auquel il avoit donné dans sa mémoire un abri sûr contre le zèle pieusement incendiaire de Lancelot.

Il alla trouver Molière, de qui il reçut à la fois trois bons offices : le conseil de jeter sa pièce au feu, l'indication d'un sujet au moins plus théâtral, et le don ou plutôt le prêt d'une somme de cent louis, hypothéquée probablement sur le succès de sa tragédie future.

Ce nouveau sujet étoit celui de *la Thébàide*, catastrophe d'une froide et monstrueuse atrocité, que le talent déclamateur de Stace étendit en un long poème, mais d'où le génie

1. A Uzès.

de Racine, dans toute sa maturité, n'auroit peut-être pas réussi à tirer une tragédie attachante. Celle qu'il fit à vingt ans étoit une imitation de la manière de Corneille, imitation de ses défauts plus que de ses beautés, où les uns étoient exagérés, et les autres ne se montraient qu'affoiblies.

Il en fut de même de la tragédie d'*Alexandre*. Un héroïsme de Matamore et une galanterie de Céladon y défigurent le vainqueur d'Arbelle, comme, dans *la Mort de Pompée*, ils travestissent le vainqueur de Pharsale. Toutefois dans *les Frères ennemis* et surtout dans *Alexandre*, déjà se montrait un versificateur habile; déjà même, quoi qu'en eût dit Corneille, quelques traits de dialogue, quelques scènes, permettoient d'espérer un poète tragique. Mais Racine n'étoit point encore; et rien, dans ces foibles commencements, n'autorisoit à le prédire.

Andromaque paroît, et Racine est révélé: Racine, naguère disciple et copiste de Corneille, maintenant créateur d'un nouveau genre de tragédie, et fondateur d'une nouvelle école.

Par un heureux caprice du génie, Racine fit succéder immédiatement aux épouvantables fureurs d'Oreste le pathétique burlesque de l'Intimé. Euripide devint Aristophane et l'héroïque enthousiasme fit place à la verve satirique.

Racine sembla ensuite vouloir lutter avec Corneille sur le terrain de l'histoire, où ce grand homme avoit tant de fois triomphé. Tacite lui servit de guide et de soutien. Cet historien, qu'il appelle lui-même *le plus grand peintre de l'antiquité*, lui fournit quelques traits: disons mieux, il lui prêta ses couleurs et son pinceau. *Britannicus* est resté l'un des chefs-d'œuvre de son auteur et de la scène française.

Une princesse eut la noble fantaisie de voir représenter sur le théâtre l'histoire secrète de son cœur. Les deux maîtres de la scène, Corneille et Racine, furent chargés, à l'insu l'un de l'autre, de retracer les amours récentes d'Henriette d'Angleterre et de Louis XIV, sous les noms antiques de Bérénice et de Titus. Fontenelle appelle cette concurrence *un duel*; mais, convenons-en, ce duel ne fut pas réglé selon toutes les lois de l'honneur. Dans un sujet tendre, dont il falloit déguiser la faiblesse par une élégance continue de style, Racine, à l'avantage de la jeunesse et de la force, joignoit l'avantage du terrain et des armes.

La plus magnifique des expositions, et le plus vrai, le plus profond des caractères politiques mis au théâtre, distinguent

la tragédie de *Bajazet* ; et de telles beautés couvrieroient de leur éclat de bien plus grands défauts que ceux qu'il est permis d'y remarquer. *Bajazet*, sous le doliman, semble aimer comme un François de la cour de Louis XIV ; mais *Roxane* a bien toutes les fureurs d'un amour de sérail, qui brave le cordon des muets ou le sabre des janissaires.

Si *Cornelle* avoit excellé dans la peinture des vieux Romains, lorsque, avant d'être opprimés eux-mêmes, ils étoient ou méditoient de devenir les oppresseurs du genre humain, *Racine* ne peignit pas avec moins de force, et peut-être peignit-il avec plus de fidélité, leur infatigable ennemi. *Mithridate*, roi, père, amant, jaloux, défiant, artificieux et implacable, revit tout entier dans les vers de *Racine*.

Iphigénie est proclamée par l'auteur de *Zaïre* « le chef-d'œuvre de la scène tragique ».

Quelle est donc, en effet, la perfection d'*Iphigénie*, si *Phèdre* ne l'a pas entièrement égalée ; *Phèdre*, où figure du moins le personnage le plus tragique qu'aucune scène n'ait jamais présenté ? C'est dans *Phèdre* (qui le croirait ?) que les idées de pureté morale et de repentir expiatoire, introduites par le christianisme dans les âmes modernes, ont le plus heureusement modifié ce système de la fatalité qui domine toutes les compositions de la *Melpomène* antique. A la fois incestueuse et homicide, la fille de *Pasiphaé*, par ses combats, par ses remords, touche, attendrit, déchire les mêmes âmes que son double crime épouvante et révolte. Elle fit plus encore ; elle réconcilia le grand *Arnauld* avec la morale du théâtre et avec *Racine* lui-même.

Qui pourroit l'ignorer ? une cabale d'esprits faux et d'auteurs jaloux, également dignes de persécuter un grand poète et d'en protéger un mauvais, fit tomber la *Phèdre* de *Racine*, et triompher celle de *Pradon*. Le siècle qui vit et qui n'empêcha pas cette horrible injustice en fut trop puni ; et la postérité, innocente d'une faute qu'elle déteste, a porté sa part du châtement. *Racine*, découragé, renonça dès lors au théâtre. Il avoit trente-huit ans ; il venoit de composer *Phèdre*, et son génie pouvoit croître encore, puisqu'il n'avoit pas fait *Athalie*. Douze années séparèrent ces deux chefs-d'œuvre. Combien d'autres chefs-d'œuvre nos regrets ne peuvent-ils pas placer dans ce long intervalle, entièrement perdu pour la gloire du poète et pour nos plaisirs !

Racine, par les habitudes de son éducation, et surtout par

la tendresse de son âme, appartenoit à la religion. La religion vint lui offrir à propos le dictame qui ferme ou qui adoucit les blessures de l'âme. Vers ce même temps, il épousa une femme vertueuse et simple, qui, renfermée dans l'affaire de son salut et dans les soins de son ménage, fut indifférente à tout le reste, jusqu'à ne jamais connoître les immortels ouvrages qui avoient entouré de tant de gloire le nom qu'elle portoit. La gravité de son nouvel état, l'exemple d'une pieuse compagne, le progrès de l'âge et le souvenir de sa disgrâce, tout s'unissoit pour affermir Racine dans la réforme qu'il avoit embrassée. Ainsi le poète, que la faveur de la douce La Vallière et celle de l'altière Montespan avoient vu peignant, d'après son cœur sans doute, les doux transports et les débats orageux de l'amour, se trouva disposé de lui-même à *chanter de Dieu les grandeurs infinies*, lorsqu'au règne voluptueux de ces deux maîtresses succéda le règne dévotieux de l'épouse secrète du monarque. Celle-ci lui demanda, pour la maison où elle avoit recueilli des jeunes filles nobles et pauvres, comme elle avoit été elle-même autrefois, un divertissement pieux qui pût les former aux grâces du débit et du maintien. Il composa *Esther* ; et cet *amusement d'enfants* (lui-même l'appelle ainsi) fait encore aujourd'hui les délices de de tous les âges. Jamais sa poésie n'eut plus d'onction, de charme et de suavité : ce sont des chants doux, religieux et plaintifs, comme ceux que les enfants de Lévi auroient pu faire entendre sur les bords de l'Euphrate, pour charmer les ennus de leur captivité.

Esther avoit excité des transports d'admiration. Racine reçut du roi l'ordre de composer pour le même théâtre une nouvelle tragédie tirée des livres saints, et il fit *Athalie*. Étrange instabilité des choses humaines et des jugements publics ! deux ans avoient tout changé. *Athalie* ne put être représentée ; et, quand l'auteur la fit imprimer, elle fut en butte au dédain et à l'outrage. Boileau avoit pu rassurer l'auteur de *Britannicus* sur les froideurs passagères du parterre ; mais il eut beau dire à l'auteur d'*Athalie* : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage, on y reviendra*, Racine ne voulut pas croire à ce retour, et il ne devoit pas en être le témoin. Voltaire, nous l'avons vu, appeloit *Iphigénie* « le chef-d'œuvre du théâtre » ; mais il appeloit *Athalie* « le chef-d'œuvre de l'esprit humain ». Vouloit-il par là faire entendre qu'*Athalie* est plus qu'une tragédie, et que le théâtre n'en est pas digne ? On

seroit tenté de le croire. Depuis qu'enfreignant l'expresse volonté de Racine et de Louis XIV, on a transporté cette œuvre toute divine sur une scène toute profane, il a toujours semblé que la majesté du sujet écrasoit les comédiens assez hardis pour le représenter : c'est comme l'arche sainte, frappant de mort le téméraire qui osait y porter la main.

Racine fut souvent malheureux, et malheureux par les objets mêmes de ses affections : c'est le sort ordinaire de ceux qui ont l'âme sensible. Il aima passionnément la gloire ; et, sans avoir jamais goûté pleinement ses douceurs, il sentit, dans toute leur amertume, les peines qui y sont mêlées. Sa carrière dramatique, quoique semée de chefs-d'œuvre, fut marquée presque alternativement par des succès disputés ou par des chutes non méritées ; et il y fut arrêté, bien loin du terme où il pouvoit atteindre, par un de ces affronts sous lesquels le génie succombe. La piété, qui avoit contribué à l'écartier du théâtre, se chargea pour ainsi dire elle-même de l'y ramener ; et il fut puni de sa docilité par une injustice plus cruelle encore que la première, et qu'il ne vit pas réparer. Si, suivant l'expression de M^{me} de Sévigné, il en étoit venu à *aimer Dieu comme il avoit aimé ses maîtresses*, il avoit toujours aimé son roi avec une vivacité, une ardeur qui tenoit de deux autres amours ; et cette troisième passion fut pour lui la cause d'un chagrin profond qui empoisonna et peut-être accéléra la fin de ses jours. Un mémoire, où il retraçoit la misère des peuples, et que Louis XIV surprit entre les mains de M^{me} de Maintenon, qui avoit promis de taire le nom de l'auteur et qui n'en eut pas le courage, fit sortir de la bouche du monarque quelques paroles sévères dont Racine fut trop affligé. Un des maux du corps que les peines de l'âme aggravent le plus, un abcès au foie avoit déjà depuis quelque temps altéré profondément sa santé. A la suite de sa disgrâce, le mal parut faire des progrès plus rapides, et il y succomba après deux années de vives souffrances. Le plus parfait de nos poètes, le Virgile françois, Racine, mourut le 22 avril 1699, avant d'avoir atteint sa soixantième année.



THÉÂTRE COMPLET

DE

RACINE

LA THÉBAÏDE OU LES FRÈRES ENNEMIS TRAGÉDIE

1664

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE SAINT-AIGNAN¹

PAIR DE FRANCE

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi, que, quand ma pièce ne m'auroit produit que cet avantage, je pourrois dire que son succès auroit passé mes espérances. Et que pouvois-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde? Aussi, MONSEIGNEUR, si *la Thébaïde* a reçu quelques applaudissements, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur; et il semble que vous lui

1. François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, l'un des quarante de l'Académie française, et membre de celle de Ricovrati de Padoue, était un seigneur distingué par son esprit autant que par sa valeur.

ayez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornements du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. On sait, MONSEIGNEUR, que, si vous avez une parfaite connoissance des belles choses, vous n'entrez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que les vôtres m'ont été avantageuses : aussi bien, je ne vous dirois que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent; j'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit; elles m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de *la Thébàïde*. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'*Antigone*; mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste étoit, en quelque sorte, le commencement d'une autre tragédie, où l'on entroit dans des intérêts tout nouveaux; et il avoit réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa pièce qui, d'ailleurs, étoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur les *Phéniciennes* d'Euripide; car, pour *la Thébàïde* qui est dans Sénèque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui, que non seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savoit ce que c'étoit que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante; en effet, il n'y paroît presque pas un acteur qui ne meure à la fin : mais aussi c'est la Thébàïde, c'est-à-dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici; et je doute que je lui en donne davantage si c'étoit à recommencer; car il faudroit, ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait; et alors cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les

tendresses ou les jalousies des amants ne sauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides, et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

PERSONNAGES

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

POLYNICE, frère d'Étéocle.

JOCASTE¹, mère de ces deux princes et d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice.

CRÉON, oncle des princes et de la princesse.

HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polynice.

UN PAGE.

GARDES.

La scène est à Thèbes, dans une salle du palais.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — JOCASTE, OLYMPE

JOCASTE

Ils sont sortis, Olympe? Ah! mortelles douleurs!
 Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs!
 Mes yeux depuis six mois étoient ouverts aux larmes
 Et le sommeil les ferme en de telles alarmes!
 Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
 Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
 Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE

Du haut de la muraille

Je les ai vus déjà tous rangés en bataille;
 J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts;
 Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts.
 J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même;
 Il marche des premiers; et, d'une ardeur extrême,
 Il montre aux plus hardis à braver le danger.

1. Dans les premières éditions on lit Iocaste. Racine a depuis changé cette orthographe; mais il l'a laissée subsister dans le seul vers de la pièce où Jocaste soit nommée à la fin de la dernière scène.

JOCASTE

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.

(*A un page.*)

Que l'on coure avertir et hâter la princesse;
 Je l'attends. Juste ciel, soutenez ma faiblesse !
 Il faut courir, Olympe, après ces inhumains;
 Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
 Nous voici donc, hélas ! à ce jour détestable
 Dont la seule frayeur me rendoit misérable !
 Ni prière ni pleurs ne m'ont de rien servi;
 Et le courroux du sort vouloit être assouvi.
 O toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde,
 Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
 A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
 Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
 Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent guères ;
 La race de Laïus les a rendus vulgaires ;
 Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
 Après ceux que le père et la mère ont commis.
 Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
 S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides :
 Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
 Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

SCÈNE II. — JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE

JOCASTE

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères ?

ANTIGONE

Oui, madame : on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas
 Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
 Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
 Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
 Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
 Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

SCÈNE III. — JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE,
OLYMPE

JOCASTE

Olympe, soutiens-moi ; ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE

Madame, qu'avez-vous ? et quel trouble...

JOCASTE

Ah, mon fils !

Quelles traces de sang vois-je sur vos habits ?

Est-ce du sang d'un frère ? ou n'est-ce point du vôtre ?

ÉTÉOCLE

Non, madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.

Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,

Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.

D'Argiens seulement une troupe hardie

M'a voulu de nos murs disputer la sortie :

J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux,

Et leur sang est celui qui paroît à vos yeux.

JOCASTE

Mais que prétendiez-vous ? et quelle ardeur soudaine

Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine ?

ÉTÉOCLE

Madame, il étoit temps que j'en usasse ainsi,

Et je perdois ma gloire à demeurer ici.

Le peuple, à qui la faim se faisoit déjà craindre,

De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,

Me reprochant déjà qu'il m'avoit couronné,

Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.

Il le faut satisfaire ; et, quoi qu'il en arrive,

Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive :

Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,

Qu'elle soit seulement juge de nos combats.

J'ai des forces assez pour tenir la campagne ;

Et si quelque bonheur nos armes accompagne,

L'insolent Polynice et ses fiers alliés

Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel ! souiller vos armes ?

La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?

Si par un parricide il la falloit gagner,
 Ah ! mon fils ! à ce prix voudriez-vous régner ?
 Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
 De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
 Et, de votre courroux triomphant aujourd'hui,
 Contenter votre frère, et régner avec lui.

ÉTÉOCLE

Appelez-vous régner partager ma couronne,
 Et céder lâchement ce que mon droit me donne ?

JOCASTE

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang
 Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
 Œdipe, en achevant sa triste destinée,
 Ordonna que chacun régneroit son année ;
 Et, n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
 Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois.
 A ces conditions vous daignâtes souscrire.
 Le sort vous appela le premier à l'empire,
 Vous montâtes au trône ; il n'en fut point jaloux :
 Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous !

ÉTÉOCLE

Non, madame, à l'empire il ne doit plus plus prétendre.
 Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre ;
 Et, lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
 C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.
 Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
 Après avoir six mois senti sa violence ?
 Voudroit-elle obéir à ce prince inhumain,
 Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim ?
 Prendroit-elle pour roi l'esclave de Mycène,
 Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
 Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,
 Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis ?
 Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
 Il espéroit par lui de voir Thèbes en cendre.
 L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
 Et la seule fureur en alluma les feux.
 Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ;
 Elle s'attend par moi de voir finir ses peines :
 Il la faut accuser si je manque de foi ;
 Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
 Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche.
 Mais je me trompe encor : ce rang ne vous plaît pas,
 Et le crime tout seul a pour vous des appas.
 Eh bien ! puisqu'à ce point vous en êtes avide,
 Je vous offre à commettre un double parricide :
 Versez le sang d'un frère ; et, si c'est peu du sien,
 Je vous invite encore à répandre le mien.
 Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
 D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre :
 Et, n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
 De tous les criminels vous serez le plus grand.

ÉTÉOCLE

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous satisfaire :
 Il faut sortir du trône et couronner mon frère ;
 Il faut, pour seconder votre injuste projet,
 De son roi que j'étois, devenir son sujet ;
 Et, pour vous élever au comble de la joie,
 Il faut à sa fureur que je me livre en proie ;
 Il faut par mon trépas...

JOCASTE

Ah ciel ! quelle rigueur !
 Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
 Je ne demande pas que vous quittiez l'empire :
 Régniez toujours, mon fils, c'est ce que je désire.
 Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
 Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
 Et si vous prenez soin de votre gloire même,
 Associez un frère à cet honneur suprême :
 Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous ;
 Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
 Les peuples, admirant cette vertu sublime,
 Voudront toujours pour prince un roi si magnanime ;
 Et cet illustre effort, loin d'affaiblir vos droits,
 Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois ;
 Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
 Si la paix à ce prix vous paroît impossible,
 Et si le diadème a pour vous tant d'attraits,
 Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.
 Accordez cette grâce aux larmes d'une mère,

Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère :
 La pitié dans son âme aura peut-être lieu,
 Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
 Dès ce même moment permettez que je sorte :
 J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte ;
 Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir.

ÉTÉOCLE

Madame, sans sortir, vous le pouvez revoir ;
 Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
 Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
 Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits
 Et le faire venir jusque dans ce palais.
 J'irai plus loin encore, et pour faire connaître
 Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
 Et que je ne suis pas un tyran odieux,
 Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
 Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;
 Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.
 Je ne force personne, et j'engage ma foi
 De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV.— JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON,
 OLYMPE

CRÉON, *au roi.*

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes :
 Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes ;
 L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
 Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
 Madame, je m'en vais retrouver mon armée ;
 Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
 Faire entrer Polynice et lui parler de paix.
 Créon, la reine ici, commande en mon absence ;
 Disposez tout le monde à son obéissance ;
 Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
 Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.
 Comme il a de l'honneur autant que de courage,
 Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
 Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.
 Commandez-lui, madame.

(A Créon.)

Et vous, vous me suivrez.

CRÉON

Quoi ! seigneur...

ÉTÉOCLE

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ÉTÉOCLE

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas ;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas¹.

SCÈNE V. — JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE

CRÉON

Qu'avez-vous fait, madame ? et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite ?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE

Il va tout conserver ;

Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.

CRÉON

Eh quoi ! madame, eh quoi ! dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le roi se laisse ôter la victoire des mains !

JOCASTE

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle ;
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire ?

CRÉON

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE

Il peut être adouci.

1. D'après un ordre aussi formel, Créon devrait quitter la scène et suivre Étéocle. Il reste cependant, et ce n'est qu'après une longue conversation qu'il se souvient que le roi lui a commandé de venir sur ses pas, (Louis RACINE.)

CRÉON

Tous deux veulent régner.

JOCASTE

Ils régneront aussi.

CRÉON

On ne partage point la grandeur souveraine ;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE

L'intérêt de l'État leur servira de loi.

CRÉON

L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différents,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire,
Un frère détruiroit ce qu'auroit fait un frère :
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'État.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour à tour :
Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage¹.

JOCASTE

On les verroit plutôt, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine,
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piège où vous les attendez.
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis ;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune.

1. Cette tirade est dans le goût de Corneille, que Racine s'efforçait alors d'imiter.
(GEOFFROY.)

Vous inspirez au roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON

Je ne me repais point de pareilles chimères :
Mes respects pour le roi sont ardents et sincères,
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime ;
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime :
Je ne m'en cache point. Mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE

Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère,
La personne du roi ne m'en est pas moins chère.
De lâches courtisans peuvent bien le haïr ;
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres,
Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres ;
Créon, vous êtes père, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON

Oui, je le sais, madame, et je lui fais justice ;
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un :
Et je souhaiterois, dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le hait son père.

ANTIGONE

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde, en ce point, ne vous ressemble pas.

CRÉON

Je le vois bien, madame, et c'est ce qui m'afflige :
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige ;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles :
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE

Mais un père à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CRÉON

Et vous trop de bonté.
C'est trop parler, madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes;
Tout vous semble permis; mais craignez mon courroux
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE

L'intérêt du public agit peu sur son âme,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
Je la sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON

Je le ferai, madame, et je veux par avance
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.
Adieu. Faites venir Hémon et Polynice.

JOCASTE

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI. — JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE

ANTIGONE

Le perfide ! A quel point son insolence monte !

JOCASTE

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
 Bientôt, si nos désirs sont exaucés des cieux,
 La paix nous vengera de cet ambitieux.
 Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère :
 Appelons promptement Hémon et votre frère ;
 Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
 Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
 Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
 Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice,
 Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
 Et comme il faut, enfin, fais parler mes douleurs.

ANTIGONE, *seule.*

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
 O ciel, en ramenant Hémon à son amante,
 Ramène-le fidèle ; et permets, en ce jour,
 Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour¹ !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — ANTIGONE, HÉMON

HÉMON

Quoi ! vous me refusez votre aimable présence,
 Après un an entier de supplice et d'absence !
 Ne m'avez-vous, madame, appelé près de vous
 Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux ?

ANTIGONE

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
 Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère ?
 Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
 Le soin de votre amour à celui de la paix ?

HÉMON

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacle ;

1. Ce premier acte laisse l'espoir d'une entrevue, et en cela il est conforme aux règles de l'art ; mais d'ailleurs il est languissant, prolix, pas assez clair, et se termine par un madrigal. (GEOFFROY.)

Ils iront bien sans nous consulter les oracles ;
 Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
 De l'état de son sort interroge ses dieux¹.
 Puis-je leur demander, sans être téméraire,
 S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ?
 Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ?
 Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ?
 Durant le triste cours d'une absence cruelle,
 Avez-vous souhaité que je fusse fidèle ?
 Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
 Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
 Ah ! d'un si bel objet quand une âme est blessée,
 Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
 Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas !
 Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas !
 Un moment loin de vous me duroit une année ;
 J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
 Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
 Que mon éloignement vous prouvoit mon amour,
 Et que le souvenir de mon obéissance
 Pourroit en ma faveur parler en mon absence ;
 Et que pensant à moi vous penseriez aussi
 Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE

Oui, je l'avois bien cru qu'une âme si fidèle
 Trouveroit dans l'absence une peine cruelle ;
 Et, si mes sentiments se doivent découvrir,
 Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fit souffrir,
 Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
 Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
 Mais ne vous plaignez pas : mon cœur chargé d'ennui
 Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui,
 Surtout depuis le temps que dure cette guerre,
 Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
 O dieux ! à quels tourments mon cœur s'est vu soumis,
 Voyant des deux côtés ses plus tendres amis !
 Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles ;
 J'en voyois et dehors et dedans nos murailles ;
 Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats,
 Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

1. Nous ne dirons rien de cette galanterie et de ce style. Le vice de l'un et de l'autre est jugé depuis longtemps. (LA HARPE.)

HÉMON

Mais enfin qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
 Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même?
 J'ai suivi Polynice, et vous l'avez voulu :
 Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
 Je lui vouai dès lors une amitié sincère ;
 Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père ;
 Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux ;
 Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice :
 C'est moi que vous serviez en servant Polynice ;
 Il m'étoit cher alors comme il l'est aujourd'hui,
 Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
 Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
 Et j'avois sur son cœur une entière puissance ;
 Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
 Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur.
 Ah ! si j'avois encor sur lui le même empire,
 Il aimeroit la paix, pour qui mon cœur soupire.
 Notre commun malheur en seroit adouci :
 Je le verrois, Hémon ; vous me verriez aussi !

HÉMON

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
 Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
 Lorsque, pour remonter au trône paternel,
 On le força de prendre un chemin si cruel.
 Espérons que le ciel, touché de nos misères,
 Achèvera bientôt de réunir les frères ;
 Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
 Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
 Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage.
 Je les connois tous deux, et je répondrois bien
 Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
 Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCÈNE II. — ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE

ANTIGONE

Hé bien ! apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?

Que faut-il faire?

OLYMPE

Hélas !

ANTIGONE

Quoi? qu'en a-t-on appris?

Est-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE

Ah ! c'est encore pis !

HÉMON

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce?

OLYMPE

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse :

« Thébains, pour n'avoir plus de guerres,

« Il faut, par un ordre fatal,

« Que le dernier du sang royal

« Par son trépas ensanglante vos terres ».

ANTIGONE

O dieux ! que vous a fait ce sang infortuné?

Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné?

N'êtes-vous pas contents de la mort de mon père?

Tout notre sang doit-il sentir votre colère?

HÉMON

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas;

Votre vertu vous met à couvert du trépas :

Les dieux savent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.

Mon innocence, Hémon, seroit un faible appui;

Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui¹.

Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte;

Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte,

C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous.

De ce sang malheureux vous sortez comme nous;

Et je ne vois que trop que le courroux céleste

Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,

Et fera regretter aux princes des Thébains

De n'être pas sortis du dernier des humains.

1. L'expression n'est pas juste : Antigone ne meurt point pour Œdipe qui est mort, mais à cause du crime d'Œdipe. (Louis RACINE.)

HÉMON

Peut-on se repentir d'un si grand avantage?
 Un si noble trépas flatte trop mon courage;
 Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
 Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE

Hé quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense,
 Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance?
 Et n'est-ce pas assez du père et des enfants,
 Sans qu'il aille plus loin chercher des innocents?
 C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres :
 Punissez-nous, grands dieux ; mais épargnez les autres.
 Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ;
 Et je vous perds peut-être encore plus que lui¹.
 Le ciel punit sur vous et sur votre famille,
 Et les crimes du père et l'amour de la fille ;
 Et ce funeste amour vous nuit encore plus
 Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON

Quoi ! mon amour, madame ? Et qu'a-t-il de funeste ?
 Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ?
 Et puisque sans colère il est reçu de vous,
 En quoi peut-il du ciel mériter le courroux ?
 Vous seule en mes soupirs êtes intéressée :
 C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée :
 Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants,
 Ils seront criminels, ou seront innocents.
 Que le ciel à son gré de ma perte dispose²,
 J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause,
 Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
 Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
 Aussi bien que ferois-je en ce commun naufrage ?
 Pourrois-je me résoudre à vivre davantage ?
 En vain les dieux voudroient différer mon trépas,
 Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
 Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine ;
 Attendons... Mais voici Polynice et la reine.

1. Le mot *perdre* ainsi employé forme ici une amphibologie qui rend la phrase obscure. Racine a voulu dire sans doute : *Mon père sera cause de votre perte*, et moi j'en serai encore plus cause que lui. (F. L.)

2. On dispose du bien, de la vie, de la fortune, mais non de la perte. (GEOFFROY.)

SCÈNE III. — JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE,
HÉMON

POLYNICE

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter :
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du ciel la justice infinie
Voudroit se déclarer contre la tyrannie,
Et que, lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son légitime rang ;
Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le ciel est injuste, écoute l'équité ?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est ?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déjà j'ai senti l'audace ;
Et, loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance :
De ses inimitiés rien n'arrête le cours ;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner ?

POLYNICE

Est-ce au peuple, madame, à se choisir un maître ?
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être ?
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice ;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes,
De ce titre odieux mes droits me sont garants.
La haine des sujets ne fait pas les tyrans ;
Appelez de ce nom Étéocle lui-même.

JOCASTE

Il est aimé de tous.

POLYNICE

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir ;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se faire mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître :
Le peuple aime un esclave et craint d'avoir un maître,
Mais je croirois trahir la majesté des rois,
Si je faisais le peuple arbitre de mes droits¹.

JOCASTE

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ?
Vous laissez-vous déjà d'avoir posé les armes ?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang ; moi, de verser des pleurs ?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère :
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE

Ah ! si pour vous son âme est sourde à la pitié,
Que pourrois-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,
Dont l'âme généreuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mère et chérissoit sa sœur :
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère ;

1. Ce morceau, d'une égale force de pensée et d'expression, est absolument dans le goût de Corneille. (LA HARPE.)

2. Cette antithèse de rhéteur semble déplacée dans la bouche d'une mère. (F. L.)

Il méconnoît sa sœur, il méprise sa mère;
 Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
 Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis.

POLYNICE

N'imputez point ce crime à mon âme affligée;
 Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée;
 Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
 M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
 Je vous connois toujours et suis toujours le même.

ANTIGONE

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
 Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
 Et m'exposer encore à tant de déplaisirs?

POLYNICE

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère,
 Que de lui faire ici cette injuste prière,
 Et me vouloir ravir le sceptre de la main?
 Dieux! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain?
 C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE

Non, non, vos intérêts me touchent davantage.
 Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point;
 Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
 Cette paix que je veux me seroit un supplice,
 S'il en devoit coûter le sceptre à Polynice;
 Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
 C'est qu'il me soit permis de vous voir plus longtemps.
 Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie,
 Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
 Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
 Sans que vous répandiez un sang si précieux.
 Pouvez-vous refuser cette grâce légère
 Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'un mère?

JOCASTE

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter?
 Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter?
 Quoi! ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve?
 Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève?
 Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas;
 Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.

ANTIGONE

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible :
 Aux larmes de sa mère il a paru sensible ;
 Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui.
 Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui.

HÉMON

Seigneur, rien ne vous presse ; et vous pouvez sans peine
 Laisser agir encor la princesse et la reine :
 Accordez tout ce jour à leur pressant désir ;
 Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
 Ne donnez pas la joie au prince votre frère
 De dire que, sans vous, la paix se pouvoit faire.
 Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
 Et vous aurez surtout satisfait votre honneur.
 Mais que veut ce soldat ? Son âme est toute¹ émue !

SCÈNE IV. — JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE,
 HÉMON, UN SOLDAT

LE SOLDAT, à *Polynice*.

Seigneur, on est aux mains, et la trêve est rompue :
 Créon et les Thébains, par ordre de leur roi,
 Attaquent votre armée et violent leur foi.
 Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
 De soutenir leur choc de toute sa puissance.
 Par son ordre, seigneur, je vous viens avertir.

POLYNICE

Ah ! les traîtres ! Allons, Hémon, il faut sortir.
 (*A la reine.*)

Madame, vous voyez comme il tient sa parole :
 Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE

Polynice ! Mon fils !... Mais il ne m'entend plus :
 Aussi bien que mes pleurs, mes cris sont superflus.
 Chère Antigone, allez, courez à ce barbare :
 Du moins allez prier Hémon qu'il les sépare.
 La force m'abandonne et je n'y puis courir ;
 Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

1. Racine a écrit *toute*. La distinction de *tout*, employé comme adjectif ou comme adverbe, n'avait pas encore été faite. (GEOFFROY.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — JOCASTE, OLYMPE

JOCASTE

Olympe, va-t'en voir ce funeste spectacle;
 Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle,
 Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
 On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE

Je ne sais quel dessein animoit son courage;
 Une héroïque ardeur brilloit sur son visage;
 Mais vous devez, madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout.
 Éclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

JOCASTE

Va : je veux être seule en l'état où je suis,
 Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis !

SCÈNE II. — JOCASTE

Dureront-ils toujours ces ennuis si funestes?
 N'épuiseront-ils point les vengeances célestes?
 Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas¹,
 Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
 O ciel, que tes rigueurs seroient peu redoutables,
 Si la foudre d'abord accabloit les coupables !
 Et que tes châtimens paroissent infinis,
 Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
 Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme
 Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
 Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts
 Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers.
 Et toutefois, ô dieux, un crime involontaire
 Devoit-il attirer toute votre colère?
 Le connoissois-je, hélas ! ce fils infortuné ?
 Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.

1. L'auteur n'a employé que cette seule fois le mot *trépas* au pluriel. (Aimé MARTIN.)

C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
 Voilà de ces grands dieux la suprême justice !
 Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;
 Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas !
 Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
 Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
 Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
 Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

SCÈNE III. — JOCASTE, ANTIGONE

JOCASTE

Hé bien ! en est-ce fait ? L'un ou l'autre perfide
 Vient-il d'exécuter son noble parricide ?
 Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE

Ah ! madame, en effet,
 L'oracle est accompli, le ciel est satisfait.

JOCASTE

Quoi ! mes deux fils sont morts !

ANTIGONE

Un autre sang, madame,
 Rend la paix à l'État, et le calme à votre âme ;
 Un sang digne des rois dont il est découlé,
 Un héros pour l'État s'est lui-même immolé.
 Je courois pour fléchir Hémon et Polynice ;
 Ils étoient déjà loin, avant que je sortisse :
 Ils ne m'entendoient plus ; et mes cris douloureux
 Vainement par leur nom les rappeloient tous deux.
 Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille ;
 Et moi, je suis montée au haut de la muraille,
 D'où le peuple étonné regardoit, comme moi,
 L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
 A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
 L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
 Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
 Et trop indigne aussi d'être fils de Créon,
 De l'amour du pays montrant son âme atteinte,
 Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte ;
 Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains :
 « Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains ! »
 Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle :

Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle,
 De leur noire fureur ont suspendu le cours;
 Et ce prince aussitôt poursuivant son discours :
 « Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées,
 « Par qui vous allez voir vos misères bornées.
 « Je suis le dernier sang de vos rois descendu,
 « Qui par l'ordre des dieux doit être répandu.
 « Recevez donc ce sang que ma main va répandre;
 « Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre ».
 Il se tait, et se frappe en achevant ces mots;
 Et les Thébains, voyant expirer ce héros,
 Comme si leur salut devenoit leur supplice,
 Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
 J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
 Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
 Créon, à son exemple, a jeté bas les armes,
 Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes;
 Et l'un et l'autre camp, les voyant retirés,
 Ont quitté le combat et se sont séparés;
 Et moi, le cœur tremblant et l'âme toute émue,
 D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
 De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE

Comme vous, je l'admire et j'en frémis d'horreur.
 Est-il possible, ô dieux, qu'après ce grand miracle
 Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle?
 Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
 Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?
 La refuserez-vous, cette noble victime?
 Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
 Si vous donnez les prix comme vous punissez,
 Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE

Oui, oui, cette vertu sera récompensée;
 Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée;
 Et le sang d'un héros auprès des immortels
 Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE

Connoissez mieux du ciel la vengeance fatale :
 Toujours à ma douleur il met quelque intervalle;
 Mais, hélas ! quand sa main semble me secourir,

C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.
 Il a mis, cette nuit, quelque fin à mes larmes,
 Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
 S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix,
 Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
 Il m'amène mon fils; il veut que je le voie;
 Mais, hélas! combien cher me vend-il cette joie!
 Ce fils est insensible et ne m'écoute pas;
 Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
 Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
 Il feint de s'apaiser, et devient plus sévère;
 Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
 Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
 Polynice endurci n'écoute que ses droits;
 Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix,
 Oui, du lâche Créon! Cette âme intéressée
 Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée :
 En vain pour nous sauver ce grand prince se perd,
 Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
 De deux jeunes héros cet infidèle père...

ANTIGONE

Ah! le voici, madame, avec le roi mon frère.

SCÈNE IV. — JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON

JOCASTE

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi?

ÉTÉOCLE

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
 Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
 Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
 Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
 Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
 La bataille sans doute alloit être cruelle,
 Et son événement vidoit notre querelle,
 Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
 De tous les combattants a retenu le bras.
 Ce prince, le dernier de la race royale,

S'est appliqué des dieux la réponse fatale ;
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE

Ah ! si le seul amour qu'il eût pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
De votre ambition vaincre l'emportement ?
Un exemple si beau vous invite à le suivre.
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre :
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang ;
Il ne faut que cesser de haïr votre frère ;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O dieux ! aimer un frère est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort ?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre ?

ÉTÉOCLE

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, madame, il faut que je vous die¹
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie :
La gloire bien souvent nous porte à la haïr ;
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les dieux vouloient son sang, et ce prince sans crime
Ne pouvoit à l'État refuser sa victime ;
Mais ce même pays qui demandoit son sang
Demande que je règne et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure :
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure ;
Et Thèbes me verra, pour apaiser son sort,
Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON

Ah ! Ménécée est mort, le ciel n'en veut point d'autre :
Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre ;
Et, puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE

Hé quoi ! même Créon pour la paix se déclare ?

1. *Die* pour *dise*. Licence poétique du temps.

CRÉON

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
 Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé :
 Mon fils est mort, seigneur.

ÉTÉOCLE

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême?

ÉTÉOCLE

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même ;
 Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON

Ah ! dans ses ennemis

Je trouve votre frère, et je trouve mon fils !
 Dois-je verser mon sang ou répandre le vôtre ?
 Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre ?
 Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré.
 Serai-je sacrilège ou bien dénaturé ?
 Souillerais-je ma main d'un sang que je révère ?
 Serai-je parricide afin d'être bon père ?
 Un si cruel secours ne me peut soulager,
 Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
 Tout le soulagement où ma douleur aspire,
 C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
 Je me consolerais, si ce fils que je plains
 Assure par sa mort le repos des Thébains.
 Le ciel promet la paix au sang de Ménécée ;
 Achevez-la, seigneur, mon fils l'a commencée ;
 Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu,
 Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
 Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
 Que Thèbes se rassure après ce grand effort :
 Puisqu'il change votre âme, il changera son sort.
 La paix dès ce moment n'est plus désespérée :
 Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
 Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis :
 Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.

(A Étéocle.)

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche ;

Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche;
Soulagez une mère, et consolez Créon;
Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être;
Il demande surtout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCÈNE V. — JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON,
ATTALE

ATTALE, à *Étéocle*.

Polynice, seigneur, demande une entrevue;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON

Peut-être qu'adouci

Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs mêmes sont las de servir sa colère;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout, hormis le diadème.

ÉTÉOCLE

Hormis le diadème il ne demande rien.

JOCASTE

Mais voyez-le du moins.

CRÉON

Oui, puisqu'il le veut bien :
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire;
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE

Allons donc le chercher.

JOCASTE

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE

Eh bien ! madame, eh bien ! qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne !
Allons.

ANTIGONE

Ah ! si ce jour rend la paix aux Thébains.
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCÈNE VI. — CRÉON, ATTALE

CRÉON

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse ; et cette âme farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône ;
Nous verrons, quand les dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE

Et qui n'admireroit un changement si rare ?
Créon même, Créon pour la paix se déclare !

CRÉON

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins ?

ATTALE

Oui, je le crois, seigneur, quand j'y pensois le moins ;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous moments cet effort magnanime
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON

Ah ! sans doute, qui peut d'un généreux effort
Aimer son ennemi peut bien aimer la mort.
Quoi ! je négligerois le soin de ma vengeance,

Et de mon ennemi je prendrois la défense !
 De la mort de mon fils Polynice est l'auteur,
 Et moi je deviendrois son lâche protecteur !
 Quand je renoncerois à cette haine extrême,
 Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadème ?
 Non, non : tu me verras, d'une constante ardeur,
 Haïr mes ennemis et chérir ma grandeur.
 Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères :
 Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ;
 Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
 Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
 Surtout depuis deux ans, ce noble soin m'inspire ;
 Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire :
 Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
 Et mon ambition autorise la leur.
 D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice ;
 Je lui fis refuser le trône à Polynice.
 Tu sais que je pensois dès lors à m'y placer ;
 Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE

Mais, seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
 D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
 Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
 Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux ?

CRÉON

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
 Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle :
 Il s'arme contre moi de mon propre dessein ;
 Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
 La guerre s'allumoit, lorsque, pour mon supplice,
 Hémon m'abandonna pour servir Polynice ;
 Les deux frères par moi devinrent ennemis ;
 Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
 Enfin, ce même jour, je fais rompre la trêve,
 J'excite le soldat, tout le camp se soulève.
 On se bat ; et voilà qu'un fils désespéré
 Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
 Mais il me reste un fils ; et je sens que je l'aime
 Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
 Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis.
 Il m'en coûteroit trop, s'il m'en coûtoit deux fils.

Des deux princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante.
 Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
 Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
 Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer,
 Les autres ennemis n'ont que de courtes haines ;
 Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
 Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
 Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir :
 L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
 Mais leur éloignement ralentit leur colère :
 Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
 Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
 Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient :
 Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient ;
 Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
 Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser¹.

ATTALE

Vous n'avez plus, seigneur, à craindre que vous-même !
 On porte ses remords avec le diadème.

CRÉON

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins ;
 Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
 Du plaisir de régner une âme possédée
 De tout le temps passé détourne son idée ;
 Et de tout autre objet un esprit éloigné
 Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
 Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
 Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche :
 Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
 Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ÉTÉOCLE, CRÉON

ÉTÉOCLE

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre ;

1. C'est là le germe de ce vers excellent que Racine mit depuis dans la bouche de Néron :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
 Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrais bien
 Que par cette entrevue on n'avancera rien.
 Je connois Polynice et son humeur altière;
 Je sais bien que sa haine est encor tout entière;
 Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours;
 Et, pour moi, je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
 Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais :
 Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
 Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée;
 Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
 Elle est née avec nous; et sa noire fureur,
 Aussitôt que la vie, entra dans notre cœur.
 Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
 Que dis-je! nous l'étions avant notre naissance.
 Triste et fatal effet d'un sang incestueux!
 Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux,
 Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
 De nos divisions lui marqua l'origine.
 Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
 Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
 On diroit que le ciel, par un arrêt funeste,
 Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste;
 Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
 Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
 Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
 Ne crois pas que pour lui ma haine diminue;
 Plus il approche, et plus il me semble odieux;
 Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
 J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire :
 Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
 Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
 Et je crains son courroux moins que son amitié.
 Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
 Que sa fureur au moins autorise la mienne;
 Et puisqu'enfin mon cœur ne sauroit se trahir,
 Je veux qu'il me déteste, afin de le haïr.

Tu verras que sa rage est encore la même,
 Et que toujours son cœur aspire au diadème;
 Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner;
 Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON

Domptez-le donc, seigneur, s'il demeure inflexible.
 Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible;
 Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
 Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
 Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
 Je serai le premier à reprendre les armes;
 Et si je demandois qu'on en rompît le cours,
 Je demande encor plus que vous régniez toujours.
 Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
 S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice.
 Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux;
 La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
 Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche;
 Ne le soumettez pas à ce prince farouche :
 Si la paix se peut faire, il la veut comme moi;
 Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
 Cependant écoutez le prince votre frère,
 Et, s'il se peut, seigneur, cachez votre colère;
 Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II. — ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE

ÉTÉOCLE

Sont-ils bien près d'ici?

Vont-ils venir, Attale?

ATTALE

Oui, seigneur, les voici.

Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine,
 Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ÉTÉOCLE

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
 Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

CRÉON

Ah le voici !

(*A part.*)

Fortune, achève mon ouvrage,
 Et livre-les tous deux aux transports de leur rage !

SCÈNE III. — JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE,
ANTIGONE, CRÉON, HÉMON

JOCASTE

Me voici donc tantôt¹ au comble de mes vœux,
 Puisque déjà le ciel vous rassemble tous deux.
 Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence,
 Dans ce même palais où vous prîtes naissance;
 Et moi, par un bonheur où je n'osois penser,
 L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
 Commencez donc, mes fils, cette union si chère;
 Et que chacun de vous reconnoisse son frère :
 Tous deux dans votre frère envisagez vos traits;
 Mais pour en mieux juger, voyez-les de plus près;
 Surtout que le sang parle et fasse son office.
 Approchez, Étéocle; avancez, Polynice...
 Eh quoi ! loin d'approcher, vous reculez tous deux !
 D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux ?
 N'est-ce point que chacun, d'une âme irrésolue,
 Pour saluer son frère attend qu'il le salue,
 Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
 L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ?
 Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
 Où le plus furieux passe pour magnanime,
 Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux;
 Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
 Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
 Qui voudra le premier triompher de sa rage...
 Quoi ! vous n'en faites rien ! C'est à vous d'avancer ;
 Et, venant de si loin, vous devez commencer :
 Commencez, Polynice, embrassez votre frère,
 Et montrez...

ÉTÉOCLE

Hé, madame ! à quoi bon ce mystère ?
 Tous ces embrassements ne sont guère à propos :
 Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLYNICE

Quoi ! faut-il davantage expliquer mes pensées ?
 On les peut découvrir par les choses passées :
 La guerre, les combats, tant de sang répandu,
 Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

1. *Tantôt* se disait encore du temps de Racine pour *bientôt*.

ÉTÉOCLE

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi ;
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLYNICE

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse.

POLYNICE

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE

O dieux ! que je me vois cruellement déçue !
N'avois-je tant pressé cette fatale vue,
Que pour les désunir encor plus que jamais ?
Ah ! mes fils ! est-ce là comme on parle de paix ?
Quittez, au nom de Dieu, ces tragiques pensées ;
Ne renouvez point vos discordes passées :
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main ?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance ;
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour ;
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour :
Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines ;
Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui, pour vous réunir, immolerois... Hélas !
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas !
Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure ;
Ils ne connoissent plus la voix de la nature !

(*A Polynice.*)

Et vous, que je croyois plus doux et plus soumis...

POLYNICE

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis :
Il ne sauroit régner sans se rendre parjure.

JOCASTE

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en saurois douter ;

Mais vous le renversez en voulant y monter.
 Ne vous laissez-vous point de cette affreuse guerre?
 Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
 Détruire cet empire afin de le gagner?
 Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner?
 Thèbes avec raison craint le règne d'un prince
 Qui de fleuves de sang inonde sa province :
 Voudroit-elle obéir à votre injuste loi?
 Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
 Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire,
 Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
 Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas !
 Si vous êtes cruel quand vous ne réglez pas ?

POLYNICE

Ah ! si je suis cruel, on me force de l'être ;
 Et de mes actions je ne suis pas le maître ;
 J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ;
 Et c'est injustement que le peuple me craint.
 Mais il faut en effet soulager ma patrie ;
 De ses gémissements mon âme est attendrie.
 Trop de sang innocent se verse tous les jours ;
 Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ;
 Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
 A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse :
 Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE

Du sang de votre frère ?

POLYNICE

Oui, madame, du sien,
 Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.

(A *Étéocle.*)

Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène,
 Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler ;
 A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler ;
 Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
 Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
 Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
 Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
 Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie.

Créon sait là-dessus quel étoit mon désir :
 J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
 Je te crois maintenant digne du diadème ;
 Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein ;
 Et commencez par moi votre horrible dessein.
 Ne considérez point que je suis votre mère,
 Considérez en moi celle de votre frère.
 Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
 Recherchez-en la source en ce malheureux flanc :
 Je suis de tous les deux la commune ennemie,
 Puisque votre ennemi reçut de moi la vie ;
 Cet ennemi, sans moi, ne verroit pas le jour.
 S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
 N'en doutez point, sa mort me doit être commune ;
 Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une ;
 Et, sans être ni doux ni cruels à demi,
 Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.
 Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
 Barbares, rougissez de commettre un tel crime ;
 Ou si le crime, enfin, vous plaît tant à chacun,
 Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
 Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne,
 Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne :
 Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
 Si je vous empêchois un moment de régner.
 Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère ?

POLYNICE

J'épargne mon pays.

JOCASTE

Et vous tuez un frère !

POLYNICE

Je punis un méchant.

JOCASTE

Et sa mort, aujourd'hui,
 Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
 Et que de cour en cour j'aïlle chercher un maître ?
 Qu'errant et vagabond je quitte mes États,

Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
 De ses propres forfaits serai-je la victime?
 Le diadème est-il le partage du crime?
 Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
 Et cependant il règne, et je suis exilé!

JOCASTE

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne...

POLYNICE

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
 En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté?
 Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté?
 D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
 Et d'un prince étranger que je brigue la place?
 Non, non : sans m'abaisser à lui faire la cour,
 Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
 La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLYNICE

Non, non, la différence est trop grande pour moi;
 L'un me feroit esclave, et l'autre me fait roi.
 Quoi! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme!
 D'un éclat si honteux je rougirois dans l'âme.
 Le trône, sans l'amour, me seroit donc fermé?
 Je ne règnerois pas si l'on ne m'eût aimé?
 Je veux m'ouvrir le trône ou jamais n'y paraître;
 Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître;
 Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
 Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
 Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
 N'être point roi, madame, ou l'être à juste titre;
 Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
 Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASTE

Faites plus, tenez tout de votre grand courage;
 Que votre bras tout seul fasse votre partage;
 Et dédaignant les pas des autres souverains,
 Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
 Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même;
 Qu'un superbe laurier soit votre diadème;

Régnez et triomphez, et joignez à la fois
 La gloire des héros à la pourpre des rois.
 Quoi ! votre ambition seroit-elle bornée
 A régner tour à tour l'espace d'une année ?
 Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
 Quelque trône où vous seul ayez droit de monter.
 Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
 Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
 Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
 Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLYNICE

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
 Laisse un usurpateur au trône de mes pères ?

JOCASTE

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
 Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
 Ce trône fut toujours un dangereux abîme ;
 La foudre l'environne aussi bien que le crime :
 Votre père et les rois qui vous ont devancés,
 Sitôt qu'ils y montoient, s'en sont vus renversés.

POLYNICE

Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre,
 J'y monteroïis plutôt que de ramper à terre.
 Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
 Veut s'élever, madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE

Je saurai t'épargner une chute si vaine.

POLYNICE

Ah ! ta chute, crois-moi, précédera la mienne !

JOCASTE

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE

Mais il m'est odieux.

JOCASTE

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE

Et j'ai pour moi les dieux.

ÉTÉOCLE

Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire,

Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire :
 Ils ne savoiēt que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
 Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
 Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître ;
 Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être !
 L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé ;
 Et d'un autre soi-même on y seroit pressé.
 Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne,
 Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
 Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie ;
 A ce cruel combat tous deux je vous convie ;
 Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer.
 Que tardez-vous ? allez vous perdre et me venger.
 Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères :
 Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères :
 Le plus grand des forfaits vous a donné le jour,
 Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
 Je ne condamne plus la fureur qui vous presse ;
 Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse :
 Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir ;
 Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

SCÈNE IV. — ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE,
 CRÉON, HÉMON

ANTIGONE

Madame... O ciel ! que vois-je ! Hélas ! rien ne les touche !

HÉMON

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE

Princes...

ÉTÉOCLE

Pour ce combat, choisissons quelque lieu.

POLYNICE

Courons. Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE

Adieu, princesse, adieu.

ANTIGONE

Mes frères, arrêtez ! Gardes, qu'on les retienne ;
 Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
 C'est leur être cruel¹ que de les respecter.

HÉMON

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE

Ah ! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore :
 Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
 Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
 Hélas ! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — ANTIGONE

A quoi te résous-tu, princesse infortunée² ?
 Ta mère vient de mourir dans tes bras ;
 Ne saurois-tu suivre ses pas,
 Et finir, en mourant, ta triste destinée ?
 A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
 Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
 De leurs cruelles armes.
 Leur exemple t'anime à te percer le flanc ;
 Et toi seule verses des larmes,
 Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle !
 Où ma douleur doit-elle recourir ?
 Dois-je vivre ? dois-je mourir ?
 Un amant me retient, une mère m'appelle ;
 Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend ;
 Ce que veut la raison, l'amour me le défend
 Et m'en ôte l'envie.
 Que je vois de sujets d'abandonner le jour !

1. Dans les premières éditions, faites pendant la vie de Racine, et dans les meilleures qu'on a publiées après sa mort, le mot *cruel* est au pluriel. C'est une faute évidente. (A. M.)

2. C'est de Rotrou que Racine a pris l'idée de cette scène.

Les stances dans un monologue étaient alors à la mode ; Corneille en avait fait usage dans *le Cid*.

Mais, hélas ! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour !

Oui, tu retiens, amour, mon âme fugitive;
Je reconnois la voix de mon vainqueur :
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive;
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi :
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II. — ANTIGONE, OLYMPE

ANTIGONE

Eh bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait ?

OLYMPE

J'y suis courue en vain, c'en étoit déjà fait.
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes :
Et pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,
Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon : l'on dit que son courage
S'est efforcé longtemps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE

Ah ! je n'en doute pas, Hémon est magnanime ;
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime.
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait ;
Et s'il l'avoit pu faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas ! leur fureur ne pouvoit se contraindre ;
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits :
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place ;
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace,

Et que le ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivants, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore !
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous !

OLYMPE

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice
Que si la mort vous eût enlevé Polynice.
Ce prince étoit l'objet qui faisait tous vos soins :
Les intérêts du roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincère ;
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frère ;
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux,
Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux.
Mais, hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime :
Son frère plus que lui commence à me toucher ;
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE

Créon vient.

ANTIGONE

Il est triste ; et j'en connois la cause
Au courroux du vainqueur la mort du roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCÈNE III. — ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE, ATTALE,

GARDES

CRÉON

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux ?
Est-il vrai que la reine...

ANTIGONE

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON

O dieux ! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau ?

OLMYPE

Elle-même, seigneur, s'est ouvert le tombeau ;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,

Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON

Ah ! madame, il est vrai que les dieux ennemis...

ANTIGONE

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit :
Il a cru vos conseils ; sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes ;
Vous avancez leur perte, en approuvant leurs crimes ;
De la chute des rois vous êtes les auteurs ;
Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon : sa disgrâce mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle ;
Le ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON

Madame, je l'avoue ; et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE

Mes frères et vos fils ! dieux ! que veut ce discours ?
Quelque autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours ?

CRÉON

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire ?

ANTIGONE

J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres ;
Mais, hélas ! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE

Rigoureuse fortune, achève ton courroux !
Ah ! sans doute, voici le dernier de tes coups !

CRÉON

Vous avez vu, madame, avec quelle furie

Les deux princes sortoient pour s'arracher la vie ;
 Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
 Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
 La soif de se baigner dans le sang de leur frère
 Faisoit ce que jamais le sang n'avoit su faire :
 Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis ;
 Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis¹.
 Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,
 Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
 C'est là que, reprenant leur première fureur,
 Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
 D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
 Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage,
 Et, la seule fureur précipitant leurs bras,
 Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
 Mon fils, qui de douleur en soupiroit dans l'âme,
 Et qui se souvenoit de vos ordres, madame,
 Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
 Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous ;
 Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
 Et pour les séparer s'expose à leur furie.
 Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours ;
 Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
 Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage ;
 De mille coups mortels il détourne l'orage,
 Jusqu'à ce que du roi le fer trop rigoureux,
 Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
 Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie !

CRÉON

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras ;
 Et me reconnoissant : « Je meurs, dit-il tout bas,
 « Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
 « En vain à mon secours votre amitié s'empresse ;
 « C'est à ces furieux que vous devez courir :
 « Séparez-les, mon père, et me laissez mourir ».
 Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
 A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;

1. On peut remarquer cette mauvaise rime de *réunis* avec *amis* chez un poète qui a si bien rimé. (L. B.)

Seulement Polynice en paroît affligé :
 « Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé ».
 En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
 Et bientôt le combat tourne à son avantage.
 Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
 Lui cède la victoire et tombe dans son sang.
 Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
 Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie;
 Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
 Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
 Polynice, tout fier du succès de son crime,
 Regarde avec plaisir expirer sa victime;
 Dans le sang de son frère il semble se baigner :
 « Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
 « Regarde dans mes mains l'empire et la victoire;
 « Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;
 « Et, pour mourir encore avec plus de regret,
 « Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet ».
 En achevant ces mots, d'une démarche fière
 Il s'approche du roi couché sur la poussière,
 Et pour le désarmer il avance le bras.
 Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas;
 Il le voit, il l'attend, et son âme irritée
 Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
 L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,
 Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
 Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
 Et sa mort au vainqueur est un piège funeste :
 Et, dans l'instant fatal que ce frère inhumain
 Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
 Il lui perce le cœur; et son âme ravie,
 En achevant ce coup, abandonne la vie.
 Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
 Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.
 Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère,
 Et l'on diroit qu'encore il menace son frère;
 Son visage, où la mort a répandu ses traits,
 Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE

Fatale ambition, aveuglement funeste !
 D'un oracle cruel suite trop manifeste !
 De tout le sang royal il ne reste que nous ;

Et plût aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mère !

CRÉON

Il est vrai que des dieux le courroux embrasé
Pour nous faire périr semble s'être épuisé ;
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme.
En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE

Ah ! vous réglez, Créon,
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude.
Aussi bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous.
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux ;
Le trône vous attend, le peuple vous appelle ;
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner,
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah ! madame ! réglez, et montez sur le trône :
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.
La couronne est à vous.

CRÉON

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE

Je la refuserois de la main des dieux même ;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème !

CRÉON

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne :
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, madame ?

ANTIGONE

M'imiter.

CRÉON

Que ne ferois-je point pour une telle grâce !
 Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse :
 Je suis prêt...

ANTIGONE, *en s'en allant.*
 Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*
 J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCÈNE IV. — CRÉON, ATTALE, GARDES

ATTALE

Son courroux serait-il adouci ?
 Croyez-vous la fléchir ?

CRÉON

Oui, oui, mon cher Attale ;
 Il n'est point de fortune à mon bonheur égale,
 Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
 L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.
 Je demandois au ciel la princesse et le trône ;
 Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
 Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour,
 Il arme en ma faveur et la haine et l'amour ;
 Il allume pour moi deux passions contraires ;
 Il attendrit la sœur, il enduret les frères ;
 Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
 Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
 Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.
 L'ambition, l'amour, n'ont rien à désirer ;
 Mais, seigneur, la nature a beaucoup à pleurer :
 En perdant vos deux fils...

CRÉON

Oui, leur perte m'afflige.
 Je sais ce que de moi le rang de père exige :
 Je l'étois ; mais surtout j'étois né pour régner ;
 Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
 Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire :
 C'est un don que le ciel ne nous refuse guère :

Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux ;
 Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.
 Mais le trône est un bien dont le ciel est avare ;
 Du reste des mortels ce haut rang nous sépare ;
 Bien peu sont honorés d'un don si précieux :
 La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.
 D'ailleurs tu sais qu'Hémon adoroit la princesse,
 Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse :
 S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal.
 En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival.
 Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
 Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ;
 Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
 Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds :
 Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone ;
 J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône.
 Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
 J'étois père et sujet, je suis amant et roi,
 La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
 Que... Mais Olympe vient.

ATTALE

Dieux ! elle est toute en larmes.

SCÈNE V. — CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDES

OLYMPE

Q'attendez-vous, seigneur ? La princesse n'est plus.

CRÉON

Elle n'est plus, Olympe !

OLYMPE

Ah ! regrets superflus !

Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine,
 Et du même poignard dont est morte la reine,
 Sans que je pusse voir son funeste dessein,
 Cette fière princesse a percé son beau sein :
 Elle s'en est, seigneur, mortellement frappée,
 Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
 Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
 Mais sa belle âme enfin, toute prête à sortir :
 « Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie »,
 Dit-elle ; et ce moment a terminé sa vie.
 J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras :

Et j'ai cru que mon âme alloit suivre ses pas.
 Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
 Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

SCÈNE VI. — CRÉON, ATTALE, GARDES

CRÉON

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
 Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux !
 Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore,
 Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore !
 Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
 Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas !
 Mais, dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
 Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
 Dût après le trépas vivre votre courroux,
 Inhumaine, je vais y descendre après vous.
 Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
 Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
 Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter ;
 Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
 Mourons donc...

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah ! seigneur ! quelle cruelle envie !

CRÉON

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie !
 Amour, rage, transports, venez à mon secours.
 Venez, et terminez mes détestables jours !
 De ces cruels amis trompez tous les obstacles !
 Toi, justifie, ô ciel, la foi de tes oracles !
 Je suis le dernier sang du malheureux Laïus ;
 Perdez-moi, dieux cruels, ou vous serez déçus.
 Reprenez, reprenez cet empire funeste ;
 Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste :
 Le trône et vos présents excitent mon courroux ;
 Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
 Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes ;
 Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
 Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
 Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.
 Polynice, Étéocle, Iocaste, Antigone,
 Mes fils, que j'ai perdus, pour m'élever au trône,

Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.

Arrêtez... Mon trépas va venger votre perte;

La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;

Je ressens à la fois mille tourments divers,

Et je m'en vais chercher du repos aux enfers¹.

(Il tombe entre les mains des gardes.)

1. Voilà d'où est parti celui qui est arrivé jusqu'à *Athalie*. (Louis RACINE.)



ALEXANDRE LE GRAND

TRAGÉDIE

1665

AU ROI

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ; c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, SIRE, j'espère que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plutôt paru devant elle, qu'elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que *tous les peuples du monde se taisent*, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration; que, jusques ici, la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines; et déjà VOTRE MAJESTÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérants; et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisoit encore que pleurer sur les victoires de son père. Mais elle me permettra de lui dire que devant¹ elle, on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paraître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens

1. *Devant, pour avant.*

si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même, pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile; il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ se couvrira elle-même d'une gloire toute nouvelle; que nous la reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que VOTRE MAJESTÉ ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages, mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant, et très fidèle
serviteur et sujet,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudroit copier tout le huitième livre de Quinte-Curce; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait; je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon *Alexandre*, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brüges contre un ouvrage si souvent à entendre une chose qui leur déplaisoit; ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûté les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner.

Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité : je vois bien qu'ils le connoissent médiocrement. Mais de quoi se plaignent-ils, si

toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir; et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble; les uns disent que Taxile n'est point assez honnête homme; les autres, qu'il ne mérite point sa perte : les uns soutiennent qu'Alexandre n'est point assez amoureux; les autres, qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'ainour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier, je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis; je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, et avec des sentiments si opposés.

SECONDE PRÉFACE

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses États, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie; et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusque-là que des personnes m'ont reproché que je faisois ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que, dans la bataille et dans la victoire, Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre; que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur; car, comme dit Sénèque : « Nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. » — « Ita affecti sumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser¹. »

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention : Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexan-

1. Senecæ, *Consolatio ad Helviam*, cap. XIII.

dre. Voici les paroles de Justin : « Regna Cleophilis reginæ petit, quæ, « quum se dedisset ei, concubitu redemptum regnum ab Alexandro rece-
« pit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat; filiumque, ab eo
« genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regno Indorum potitus
« est¹ ».

PERSONNAGES

ALEXANDRE.

PORUS, } rois dans les Indes.
TAXILE, }

AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.

CLÉOFILÉ, sœur de *Taxile*.

ÉPHESTION.

SUITE D'ALEXANDRE.

La scène est sur le bord de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — TAXILE², CLÉOFILÉ

CLÉOFILÉ

Quoi ! vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois !
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre ;
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés ;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ?
Quitterai-je Porus ? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soni d'affranchir nos provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,

1. Justini lib. XII, cap. VII.

2. Ce prince s'appelaît Omphis ; le nom de Taxile, d'après Quinte-Curce, était un titre que prenaient les princes indiens en montant sur le trône, comme les rois d'Égypte prenaient celui de Pharaon. (Aimé MARTIN.)

Sauront également vivre ou mourir en rois ?
 En voyez-vous un seul qui, sans rien entreprendre,
 Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
 Et, le croyant déjà maître de l'univers,
 Aille, esclave empressé, lui demander des fers ?
 Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
 Ils l'attaqueront même au sein de la victoire ;
 Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
 Tout prêt à le combattre, implore son appui !

CLÉOFILE

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse ;
 Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse :
 Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
 Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
 De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
 Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
 Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
 Ah ! sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
 Pour écouter jamais une offre si honteuse :
 Il cherche une vertu qui lui résiste moins ;
 Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
 Que de ses ennemis il vous croit le plus brave ;
 Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
 Il se promet du reste un triomphe certain.
 Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;
 Son amitié n'est point le partage des lâches ;
 Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
 On ne voit point d'esclave au rang de ses amis,
 Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire,
 Que ne m'épargniez-vous une tache si noire ?
 Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours,
 Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
 Vous me voyez ici maîtresse de son âme ;
 Cent messages secrets m'assurent de sa flamme ;
 Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
 Se font jour au travers de deux camps opposés.
 Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,

De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre ;
 Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
 Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
 Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes ;
 Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
 Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer :
 Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée ;
 Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée ;
 Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
 Je dois demeurer libre, afin de l'affranchir.
 Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ;
 Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
 Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
 Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits ;
 Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
 Pour cette liberté que détruisent ses charmes ;
 Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
 Et n'y sauroit souffrir de tyrans que ses yeux.
 Il faut servir, ma sœur, son illustre colère ;
 Il faut aller...

CLÉOFILE

Eh bien ! perdez-vous pour lui plaire ;
 De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal,
 Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
 De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne ;
 Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
 Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
 Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE

Ah ! ma sœur ! croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE

Mais vous-même,
 Doutez-vous, en effet, qu'Axiane ne l'aime ?
 Quoi ! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
 L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur ?
 Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
 Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire :
 Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins ;
 La liberté de l'Inde est toute entre ses mains ;

Sans lui déjà nos murs seroient réduits en cendre ;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre :
Elle se fait un dieu de ce prince charmant¹,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant !

TAXILE

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile :
Hélas ! dans son erreur affermissiez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux :
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère ;
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE

Espérez, j'y consens ;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer ;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée :
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître ;
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers ;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes ;
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner ;
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE

Ah ! ma sœur ! je me trouble ; et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE

Le temps vous presse, Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

1. *Charmant*, expression d'autant plus romanesque, qu'elle s'applique à un héros tel que Porus. (GEOFFROY.)

SCÈNE II. — PORUS, TAXILE

PORUS

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
 Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
 Nos chefs et nos soldats, brûlants d'impatience,
 Font lire sur leur front une mâle assurance;
 Ils s'animent l'un l'autre; et nos moindres guerriers
 Se promettent déjà des moissons de lauriers.
 J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue
 Par des cris généreux éclater à ma vue.
 Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur
 L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
 Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
 Notre ennemi, seigneur, cherche ses avantages;
 Il se sent foible encore; et, pour nous retenir,
 Éphestion demande à nous entretenir,
 Et par de vains discours...

TAXILE

Seigneur, il faut l'entendre;
 Nous ignorons encor ce que veut Alexandre :
 Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS

La paix ! Ah ! de sa main pourriez-vous l'accepter ?
 Hé quoi ! nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
 Troubler le calme heureux dont jouissoient nos terres,
 Et, le fer à la main, entrer dans nos états
 Pour attaquer des rois qui ne l'offensoient pas ;
 Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
 Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières ;
 Et, quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
 J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner !

TAXILE

Ne dites point, seigneur, que le ciel l'abandonne ;
 D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
 Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois,
 N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS

Loin de le mépriser, j'admire son courage ;
 Je rends à sa valeur un légitime hommage ;
 Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs

Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
 Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre;
 Mais si je puis, seigneur, je l'en ferai descendre,
 Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
 Que lui dresse en tremblant le reste de mortels.
 C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes
 Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces :
 Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
 Darius en mourant l'auroit-il vu son roi?

TAXILE

Seigneur, si Darius avoit su se connaître,
 Il régneroit encore où règne un autre maître.
 Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
 Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas :
 La valeur d'Alexandre à peine étoit connue;
 Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
 Dans un calme profond Darius endormi
 Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi.
 Il le connut bientôt; et son âme, étonnée,
 De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée;
 Il se vit terrassé d'un bras victorieux;
 Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS

Mais encore, à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
 Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
 Demandez-le, seigneur, à cent peuples divers
 Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
 Non, ne nous flattons point : sa douceur nous outrage :
 Toujours son amitié traîne un long esclavage :
 En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi;
 Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
 Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
 Flattons par des respects ce prince ambitieux
 Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
 C'est un torrent qui passe, et dont la violence
 Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
 Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
 Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
 Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?

D'un favorable accueil honorons son passage;
 Et, lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
 Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS

Qui ne nous coûtent rien, seigneur ! L'osez-vous croire ?
 Compterai-je pour rien la perte de ma gloire ?
 Votre empire et le mien seroient trop achetés,
 S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.
 Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
 De son passage ici ne laissât point de trace ?
 Combien de rois, brisés à ce funeste écueil,
 Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil !
 Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
 Tant que nous régnerions flotteroient sur nos têtes,
 Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédain,
 Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
 Ne dites point qu'il court de province en province :
 Jamais de ses liens il ne dégage un prince ;
 Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
 Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.
 Mais ces indignes soins touchent peu mon courage :
 Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
 Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
 Et, quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
 Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
 Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

PORUS

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

TAXILE

Mais croyez-vous, seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS

Hé bien ! je l'avouerai que ma juste colère
Aime la guerre autant que la paix vous est chère ;
J'avouerai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon âme importunée
Attend depuis longtemps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avoit déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie ;
Je l'attirois ici par des vœux si puissants,
Que je portois envie au bonheur des Persans ;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante ;
Et, sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle ;
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

SCÈNE III. — PORUS, AXIANE

AXIANE

Quoi ! Taxile me fuit ! Quelle cause inconnue...

PORUS

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue;
 Et, puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
 De quel front pourroit-il soutenir vos regards?
 Mais laissons-le, madame; et puisqu'il veut se rendre,
 Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
 Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
 Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE

Mais, seigneur, que dit-il?

PORUS

Il en fait trop paraître :
 Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
 Il veut que je le serve....

AXIANE

Ah! sans vous emporter,
 Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter :
 Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.
 Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
 Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
 D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS

Hé quoi! vous en doutez? et votre âme s'assure
 Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
 Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
 Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui!
 Hé bien! aidez-le donc à vous trahir vous-même.
 Il vous peut arracher à mon amour extrême;
 Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
 La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE

Et vous croyez qu'après une telle insolence
 Mon amitié, seigneur, seroit sa récompense?
 Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
 Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi?
 Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?
 Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime?
 Entre Taxile et vous s'il falloit prononcer,
 Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer?
 Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,
 Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne?

Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur
 Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur?
 Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
 Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère;
 Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
 De l'arrêter au piège où son cœur étoit pris.

PORUS

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle!
 Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle!
 Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
 Un prince...

AXIANE

C'est pour vous que je le veux gagner.
 Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
 Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes?
 Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur
 Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
 Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée?
 Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée :
 Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
 Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
 Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
 Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile.
 Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
 Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
 Hé bien ! seigneur, allez, contentez votre envie;
 Combattez; oubliez le soin de votre vie;
 Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux,
 Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
 Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
 Alloit... Mais non, seigneur, courez vers votre armée :
 Un si long entretien vous seroit ennuyeux;
 Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux.

PORUS

Ah, madame ! arrêtez, et connoissez ma flamme;
 Ordonnez de mes jours, disposez de mon âme :
 La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas;
 Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
 Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
 Vos soldats et les miens alloient tout entreprendre;
 Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal

De triompher tout seul aux yeux de son rival :
 Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine :
 Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE

Ne craignez rien; ce cœur, qui veut bien m'obéir,
 N'est pas entre des mains qui le puissent trahir :
 Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
 Arrêter un héros qui court à la victoire.
 Contre un fier ennemi précipitez vos pas;
 Mais de vos alliés ne vous séparez pas :
 Ménagez-les, seigneur; et, d'une âme tranquille,
 Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
 Montrez en sa faveur des sentiments plus doux;
 Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS

Hé bien, madame, allez, j'y consens avec joie :
 Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie.
 Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
 J'attends Éphestion, et le combat après.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — CLÉOFILE, ÉPHESTION

ÉPHESTION

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
 Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
 Madame, permettez que je vous parle aussi
 Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
 Fidèle confident du beau feu de mon maître,
 Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,
 Et que pour ce héros j'ose vous demander
 Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
 Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère?
 Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère?
 Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
 Ne se donne jamais sans craindre vos refus?
 Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?
 Faut-il donner la paix? faut-il faire la guerre?
 Prononcez : Alexandre est tout prêt d'y courir,
 Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire
 De mes foibles attraits garde encor la mémoire;
 Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,
 Il se puisse abaisser à soupirer pour moi?
 Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne :
 A de plus hauts desseins la gloire les entraîne;
 Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
 Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
 Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
 J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère;
 Mais je pense, seigneur, qu'en rompant mes liens,
 Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION

Ah ! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
 Compter les tristes jours d'une si longue absence,
 Vous sauriez que, l'amour précipitant ses pas,
 Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
 C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
 D'un cours impétueux traverser vos provinces,
 Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
 Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
 On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres;
 De ses retranchements il découvre les vôtres :
 Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
 Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
 Que lui sert de courir de contrée en contrée,
 S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée;
 Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
 Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux;
 Si votre esprit, armé de mille défiances...

CLÉOFILE

Hélas ! de tels soupçons sont de foibles défenses;
 Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
 Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
 Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
 J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
 Je craignois que le temps n'en eût borné le cours;
 Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
 Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
 Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,

Mon cœur, qui le voyait maître de l'univers,
 Se consolait déjà de languir dans ses fers;
 Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
 Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude;
 Et de sa liberté perdant le souvenir,
 Même en la demandant, craignoit de l'obtenir :
 Jugez si son retour me doit combler de joie.
 Mais tout couvert de sang veut-il que je le voie?
 Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter?
 Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

ÉPHESTION

Non, madame : vaincu du pouvoir de vos charmes¹,
 Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes;
 Il présente la paix à des rois aveuglés,
 Et retire la main qui les eût accablés.
 Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
 Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
 Son courage, sensible à vos justes douleurs,
 Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
 Favorisez les soins où son amour l'engage;
 Exemptez sa valeur d'un si triste avantage;
 Et disposez des rois qu'épargne son courroux
 A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE

N'en doutez point, seigneur : mon âme inquiétée
 D'une crainte si juste est sans cesse agitée;
 Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
 D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
 Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
 Axiane et Porus tyrannisent son âme;
 Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi,
 Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
 Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême !
 Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
 Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus;
 Je sais tous ses exploits; mais je connais Porus.
 Nos peuples qu'on a vus, triomphants à sa suite,

1. Malherbe a dit : *Je suis vaincu du temps*, et la beauté de l'image a consacré l'expression qui, en prose, serait une faute contre la langue. Mais Alexandre, vaincu du pouvoir des charmes de Cléofile, ne présente qu'une idée petite et commune, et qui, par conséquent, n'excuse pas la licence. (GEOFFROY.)

Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
 Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
 Vaincront à son exemple, ou périront vengés;
 Et je crains...

ÉPHESTION

Ah ! quittez une crainte si vaine.
 Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne;
 Que l'Inde en sa faveur arme tous ses états,
 Et que le seul Taxile en détourne ses pas !
 Mais les voici.

CLÉOFILE

Seigneur, achevez votre ouvrage;
 Par vos sages conseils dissipez cet orage;
 Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
 De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II. — PORUS, TAXILE, ÉPHESTION

ÉPHESTION

Avant que le combat qui menace vos têtes
 Mette tous vos états au rang de nos conquêtes,
 Alexandre veut bien différer ses exploits,
 Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
 Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
 Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate :
 Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
 Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards :
 Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
 Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,
 Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
 N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
 Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
 D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
 Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
 Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
 Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
 N'allez point dans ses bras irriter la victoire;
 Et lorsque son courroux demeure suspendu,
 Princes, contentez-vous de l'avoir attendu,
 Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
 Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
 Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
 D'un si grand défenseur honorez vos états.

Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
 Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
 Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui,
 Si vous voulez tout perdre ou tout tenir de lui.

TAXILE

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
 Nous fasse méconnoître une vertu si rare;
 Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
 Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
 Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples :
 Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples,
 Des héros, qui chez vous passoient pour des mortels,
 En venant parmi nous ont trouvé des autels¹.
 Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
 Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves :
 Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
 Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
 Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
 De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
 Après tous ces états qu'Alexandre a soumis,
 N'est-il pas temps, seigneur, qu'il cherche des amis?
 Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
 Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
 Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts :
 Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts ;
 Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes ;
 Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
 Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
 Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
 Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
 Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;
 Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
 Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
 Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
 Et je l'attends déjà comme un roi doit attendre
 Un héros dont la gloire accompagne les pas,
 Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes états.

PORUS

Je croyois, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
 Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,

1. Allusion aux voyages fabuleux de Bacchus dans les Indes,

Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans;
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers
Sans connoître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'états, plus de rois : ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore :
De tant de souverains nous seuls régçons encore.
Mais, que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière;
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus;
Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
« Mais un roi l'attendoit au bout de l'univers,
« Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION

Votre projet du moins nous marque un grand courage ;
 Mais, seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage :
 Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
 Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
 Je ne vous retiens point ; marchez contre mon maître :
 Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître ;
 Et que la renommée eût voulu, par pitié,
 De ses exploits au moins vous conter la moitié ;
 Vous verriez...

PORUS

Que verrois-je, et que pourrois-je apprendre
 Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
 Seroit-ce sans effort les Persans subjugués,
 Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?
 Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
 D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse ;
 D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
 Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé,
 Et qui, tombant en foule au lieu de se défendre,
 N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
 Les autres, éblouis de ses moindres exploits,
 Sont venus à genoux lui demander des lois ;
 Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
 Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
 Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
 Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans ;
 Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
 Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
 Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
 Il nous trouve partout les armes à la main ;
 Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
 Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes¹,
 Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
 Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
 Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
 L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
 La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
 Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer ;
 C'est elle...

1. Ce vers fait allusion à la prise du rocher d'Aorne. Voy. Quinte-Curce, liv. VIII, chap. XI, 36, 37 et 38.

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
 A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
 C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états,
 Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
 Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
 Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.
 Et, puisque votre orgueil ose lui disputer
 La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
 Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
 Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire :
 Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS

Allez donc : je l'attends, ou je le vais chercher.

SCÈNE III. — PORUS, TAXILE

TAXILE

Quoi ! vous voulez au gré de votre impatience...

PORUS

Non, je ne prétends point troubler votre alliance :
 Éphestion, aigri seulement contre moi,
 De vos soumissions rendra compte à son roi.
 Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
 Attendent le combat sous mes drapeaux rangées ;
 De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,
 Et vous serez, seigneur, le juge du combat ;
 A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
 De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV. — AXIANE, PORUS, TAXILE

AXIANE, *à Taxile.*

Ah ! que dit-on de vous, seigneur ? Nos ennemis
 Se vantent que Taxile est à moitié soumis ;
 Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
 Madame ; avec le temps ils me connoîtront mieux.

AXIANE

Démentez donc, seigneur, ce bruit injurieux :
 De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence ;

Allez, comme Porus, les forcer au silence,
 Et leur faire sentir, par un juste courroux,
 Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE

Madame, je m'en vais disposer mon armée;
 Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée;
 Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V. — AXIANE, PORUS

AXIANE

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
 Lâche; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
 La démarche d'un roi qui court à la victoire.
 Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis :
 Il immole à sa sœur sa gloire et son pays;
 Et sa haine, seigneur, qui cherche à vous abattre,
 Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS

Madame, en le perdant je perds un foible appui;
 Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui.
 Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance;
 Je craignois beaucoup plus sa molle résistance.
 Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
 Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE

Et cependant, seigneur, qu'allez-vous entreprendre
 Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre;
 Et, courant presque seul au-devant de leurs coups,
 Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS

Hé quoi ! voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
 Ma frayeur conspirât à vous donner un maître;
 Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
 Refusât le combat qu'il vient de présenter?
 Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, madame,
 Le beau feu que la gloire allume dans votre âme :
 C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas
 Excitoient tous nos rois, les traînoient aux combats;
 Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
 Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
 Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter

Le titre de captif, que pour le mériter.
 Oui, madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
 Victorieux ou mort, mériter votre chaîne;
 Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
 A ce cœur que la gloire occupe seulement,
 Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
 Attacher de si près la gloire à ma personne,
 Que je pourrai peut-être amener votre cœur
 De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE

Hé bien ! seigneur, allez. Taxile aura peut-être
 Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;
 Je vais les exciter par un dernier effort.
 Après, dans votre camp j'attendrai votre sort,
 Ne vous informez point de l'état de mon âme :
 Triomphez et vivez.

PORUS

Qu'attendez-vous, madame ?
 Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
 Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir ?
 Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
 A ne vous plus revoir peut-être me condamne ;
 Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné
 Ignore à quelle gloire il étoit destiné ?
 Parlez.

AXIANE

Que vous dirai-je ?

PORUS

Ah ! divine princesse,
 Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
 Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
 Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.
 Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ?
 Peut-il...

AXIANE

Allez, seigneur, marchez contre Alexandre.
 La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
 Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

1. Ces paroles doucereuses dans la bouche d'un prince qui vient de dire des choses si grandes doivent étonner. Nos romans avoient mis ce style à la mode parmi les héros. (Louis RACINE.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — AXIANE, CLÉOFILE

AXIANE

Quoi ! madame ! en ces lieux on me tient enfermée !
 Je ne puis au combat voir marcher mon armée !
 Et, commençant par moi sa noire trahison,
 Taxile de son camp me fait une prison !
 C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître !
 Cet humble adorateur se déclare mon maître !
 Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
 Captive ma personne au défaut de mon cœur !

CLÉOFILE

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
 D'un roi qui pour vainqueur ne connoît que vos charmes ;
 Et regardez, madame, avec plus de bonté
 L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
 Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
 D'une égale chaleur au combat animées,
 De leur fureur partout font voler les éclats,
 De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?
 Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?
 Un plein calme en ces lieux assure votre tête :
 Tout est tranquille...

AXIANE

Et c'est cette tranquillité
 Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
 Quoi ! lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
 Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
 Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
 Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi,
 On me parle de paix ; et le camp de Taxile
 Garde dans ce désordre une assiette tranquille !
 On flatte ma douleur d'un calme injurieux !
 Sur des objets de joie on arrête mes yeux !

CLÉOFILE

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
 Abandonne au péril une tête si chère ?
 Il sait trop les hasards...

AXIANE

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner !
Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde !

CLÉOFILE

Que Porus est heureux ! le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment ;
Et, si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE

Je ferois plus, madame : un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes états, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener ;
Permettez que, veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE

Vous triomphez, madame ; et déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur ;
Mais, sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate :
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui...

CLÉOFILE

Mon frère vient ; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, madame, aura pu se méprendre.

AXIANE

Ah ! je n'en doute plus ; et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCÈNE II. — TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE

TAXILE

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,

Il m'auroit en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE

Quoi ! Porus...

TAXILE

C'en est fait; et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu),
Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle-même, attachée à ces faits éclatants,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps :
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite;
Et, de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE

Qu'il avoit refusé ! Quoi donc ! pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie !
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes états !
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'état périssant n'a pu t'encourager !
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse, en livrant ton rival.
Aussi bien c'en est fait : sa disgrâce et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore ! et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine et mon amour;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidèle,
Et te jurer, aux siens, une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois : aime-moi si tu veux.

TAXILE

Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux,
 Madame ; n'attendez ni menaces ni chaînes :
 Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines,
 Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
 Un trône que Porus devoit moins hasarder ;
 Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
 La sacrilège main qui le voudroit abattre.

AXIANE

Quoi ! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
 Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi !
 Et sur mon propre trône on me verroit placée,
 Par le même tyran qui m'en auroit chassée¹ !

TAXILE

Des reines et des rois vaincus par sa valeur
 Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
 Voyez de Darius et la femme et la mère :
 L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
 Caresser un tyran, et régner par pitié.
 Penses-tu que j'inite une foible Persane ;
 Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ;
 Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
 J'aïlle vanter partout la douceur de ses fers ?
 S'il donne les états, qu'il te donne les nôtres ;
 Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
 Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux ;
 Et tu seras encor plus esclave que nous.
 J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
 Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
 S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
 Des traîtres comme toi font souvent des ingrats :
 Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
 Du perfide Bessus regarde le supplice.
 Adieu.

SCÈNE III. — CLÉOFILÉ, TAXILE

CLÉOFILÉ

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport :

1. Il faut se souvenir qu'Axiane parle devant Cléofilé, qu'Alexandre avait rétabli sur le trône. (LUNEAU DE BOISGERMAIN.)

Alexandre et le temps vous rendront le plus fort ;
 Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
 Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
 Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur,
 Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
 Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre ?
 Qu'a-t-il dit ?

TAXILE

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
 D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
 M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
 Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
 Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse ;
 Mais de ce même front l'héroïque fierté,
 Le feu de ses regards, sa haute majesté,
 Font connoître Alexandre ; et certes son visage
 Porte de sa grandeur l'infailible présage ;
 Et sa présence auguste appuyant ses projets,
 Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets.
 Il sortoit du combat. Ébloui de sa gloire,
 Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
 Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,
 Il a fait à son tour éclater sa bonté.
 Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse.
 « Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse ;
 « Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
 « Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
 Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
 Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire ;
 Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILÉ

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
 Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV. — ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILÉ,
 ÉPHESTION ; SUITE D'ALEXANDRE

ALEXANDRE

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus ;
 Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus.

SCÈNE V. — ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE

ALEXANDRE, à *Taxile*.

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
 Vous préfère d'un roi la valeur dérégulée?
 Mais ne le craignez point : son empire est à vous;
 D'une ingrante, à ce prix, fléchissez le courroux.
 Maître de deux états, arbitre des siens mêmes,
 Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE

Ah ! c'en est trop, seigneur ! Prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE

Vous pourrez à loisir reconnoître mes soins.
 Ne tardez point, allez où l'amour vous appelle;
 Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI. — ALEXANDRE, CLÉOFILE

ALEXANDRE

Madame, à son amour je promets mon appui :
 Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui?
 Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
 N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
 Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
 De mes propres lauriers mes amis couronnés,
 Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
 Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
 Je vous avois promis que l'effort de mon bras
 M'approcheroit bientôt de vos divins appas;
 Mais, dans ce même temps, souvenez-vous, madame,
 Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
 Je suis venu : l'amour a combattu pour moi;
 La victoire elle-même a dégagé ma foi;
 Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre;
 Votre cœur l'a promis; voudra-t-il s'en défendre?
 Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
 A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

CLÉOFILE

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
 Garde seul contre vous le titre d'invincible :
 Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
 Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.

Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages ;
 Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;
 Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
 Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
 Mais, seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
 Me troublent bien souvent par de justes alarmes :
 Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
 Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
 Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
 Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
 On attend peu d'amour d'un héros tel que vous :
 La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
 Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
 La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE

Que vous connoissez mal les violents désirs
 D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs.
 J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
 Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée ;
 Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
 Étoient seuls, à mes vœux, d'assez dignes objets.
 Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
 Aussi bien que ses rois, ont paru surmontées :
 Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
 N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits ;
 Amoureux de la gloire, et partout invincible,
 Il mettoit son bonheur à paroître insensible.
 Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
 Ont produit sur mon cœur des effets différents !
 Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
 Il vient avec plaisir avouer sa défaite :
 Heureux, si, votre cœur se laissant émouvoir,
 Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir !
 Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire,
 Toujours de mes exploits me reprocher la gloire ?
 Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
 Ne devoient arrêter que de foibles esprits.
 Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
 Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre :
 Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
 Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
 J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,

Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLÉOFILE

Oui, vous y traînez la victoire captive;
Mais je doute, seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'états, tant de mers, qui vont nous désunir
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous¹,
Songerez-vous, seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses états, vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les moments bienheureux
Où ce grand conquérant l'assuroit de ses feux?

ALEXANDRE

Eh quoi! vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer?

CLÉOFILE

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE

Ah! s'il disoit seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde asservi sous ses lois
Bientôt en ma faveur iroit briguer son choix.

CLÉOFILE

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE

Porus étoit sans doute un rival magnanime :
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point :
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle

1. « ... *Et siluît terra in conspectu ejus.* » (*Mach.*, lib. I, cap. I, v. 3.) C'est l'expression de l'Écriture sur Alexandre. (Louis RACINE.)

Alloit entre nous deux finir notre querelle,
 Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
 Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCÈNE VII. — ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION

ALEXANDRE

Hé bien, ramène-t-on ce prince téméraire?

ÉPHESTION

On le cherche partout; mais, quoi qu'on puisse faire,
 Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
 Dérobe ce captif aux soins de vos soldats.
 Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
 Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
 A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
 Madame, allons fléchir une fière princesse,
 Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
 Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
 Achevons son bonheur pour établir le mien.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — AXIANE

N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire,
 Qui de mes ennemis me reprochent la gloire?
 Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
 M'entretenir moi seule avecque mes douleurs?
 D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
 On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie :
 On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
 Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
 Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
 En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre :
 On te découvroit au bruit de tes efforts;
 Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
 Hélas! en me quittant, ton ardeur redoublée
 Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
 Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,

Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur ;
 Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
 Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes.
 Et pourquoi te cachois-je avec tant de détours
 Un secret si fatal au repos de tes jours ?
 Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
 Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence !
 Combien de fois, sensible à tes ardents désirs,
 M'est-il, en ta présence, échappé des soupirs !
 Mais je voulois encor douter de ta victoire ;
 J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire,
 Je croyois n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand roi,
 Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
 J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque empire ;
 Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
 Que toi seul, en effet, m'engageas sous ses lois.
 J'appris à la connoître en voyant tes exploits ;
 Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
 En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
 Mais que sert de pousser des soupirs superflus
 Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus ?
 Il est temps que mon âme, au tombeau descendue,
 Te jure une amitié si longtemps attendue ;
 Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
 Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
 Aussi bien, penses-tu que je voulusse vivre
 Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
 Je sais qu'il se dispose à me venir parler ;
 Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
 Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
 A sa fausse douceur servira de trophée !
 Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
 Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II. — ALEXANDRE, AXIANE

AXIANE

Eh bien, seigneur, eh bien, trouvez-vous quelques charmes
 A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
 Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
 La triste liberté de pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE

Votre douleur est libre autant que légitime :

Vous regrettez, madame, un prince magnanime.
 Je fus son ennemi; mais je ne l'étois pas
 Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
 Avant que sur ses bords l'Inde me vit paroître,
 L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître;
 Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
 Je savois...

AXIANE

Pourquoi donc le venir attaquer?
 Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
 Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?
 Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
 Sans pousser votre orgueil à le persécuter?

ALEXANDRE

Oui, j'ai cherché Porus; mais, quoi qu'on puisse dire,
 Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
 J'avouerais que, brûlant de signaler mon bras,
 Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
 Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,
 A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
 Tandis que je croyois, par mes combats divers,
 Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
 J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
 Tenir la renommée entre nous suspendue;
 Et, voyant de son bras voler partout l'effroi,
 L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
 Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
 J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
 Un ennemi si noble a su m'encourager;
 Je suis venu chercher la gloire et le danger.
 Son courage, madame, a passé mon attente :
 La victoire, à me suivre autrefois si constante,
 M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
 Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers;
 Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire
 Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire;
 Qu'une chute si belle élève sa vertu,
 Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE

Hélas! il falloit bien qu'une si noble envie
 Lui fit abandonner tout le soin de sa vie,

Puisque, de toutes parts, trahi, persécuté,
 Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
 Mais vous, s'il étoit vrai que son ardeur guerrière
 Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
 Que n'avez-vous, seigneur, dignement combattu?
 Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu,
 Et, loin de remporter une gloire parfaite,
 D'un autre que de vous attendre sa défaite?
 Triomphez; mais sachez que Taxile en son cœur
 Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur;
 Que le traître se flatte, avec quelque justice,
 Que vous n'avez vaincu que par son artifice :
 Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
 De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire :
 Jamais on ne m'a vu dérober la victoire,
 Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
 Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
 Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre,
 Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre :
 Il n'ont de leur défaite accusé que mon bras;
 Et le jour a partout éclairé mes combats.
 Il est vrai que je plains le sort de vos provinces;
 J'ai voulu prévenir la perte de vos princes;
 Mais, s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux,
 Je les aurois sauvés ou combattus tous deux.
 Oui, croyez...

AXIANE

Je crois tout. Je vous crois invincible :
 Mais, seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
 Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers,
 Qu'à faire impunément gémir tout l'univers?
 Et que vous avoient fait tant de villes captives,
 Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?
 Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
 Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux?
 A-t-il de votre Grèce inondé les frontières?
 Avons-nous soulevé des nations entières,
 Et contre votre gloire excité leur courroux?
 Hélas! nous l'admirions sans en être jaloux.

Contents de nos États, et charmés l'un de l'autre,
 Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre :
 Porus bernoit ses vœux à conquérir un cœur
 Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.
 Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
 Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
 Ne vous sentez-vous pas, seigneur, bien malheureux
 D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
 Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
 Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE

Je le vois bien, madame.
 Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
 En reproches honteux j'éclate contre vous.
 Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
 Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
 Mais quand votre vertu ne m'auroit point charmé,
 Vous attaquez, madame, un vainqueur désarmé.
 Mon âme, malgré vous à vous plaindre engagée,
 Respecte le malheur où vous êtes plongée.
 C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
 Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
 Sans lui vous avoueriez que le sang et les larmes
 N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes ;
 Vous verriez...

AXIANE

Ah ! seigneur, puis-je ne les point voir,
 Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
 N'ai-je pas vu partout la victoire modeste
 Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
 Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
 Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
 Et disputer enfin, par une aveugle envie,
 A vos propres sujets le soin de votre vie ?
 Mais que sert à ce cœur que vous persécutez
 De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
 Pensez-vous que ma haine en soit moins violente
 Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?
 Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
 Tant de peuples contents, me rendent-ils Porus ?
 Non, seigneur : je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,

D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même¹,
 Que l'univers entier m'en impose la loi,
 Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE

J'excuse les transports d'une amitié si tendre ;
 Mais, madame, après tout, ils doivent me surprendre :
 Si la commune voix ne m'a point abusé,
 Porus d'aucun regard ne fut favorisé ;
 Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
 Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence ;
 Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
 Vous commencez, madame, à prononcer pour lui.
 Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
 Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
 Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ;
 Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
 Vos larmes ont assez honoré sa mémoire :
 Réglez, et de ce rang soutenez mieux la gloire ;
 Et, redonnant le calme à vos sens désolés,
 Rassurez vos états par sa chute ébranlés.
 Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
 Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE

Quoi ! le traître !

ALEXANDRE

Eh ! de grâce, prenez des sentiments plus doux ;
 Aucune trahison ne le souille envers vous.
 Maître de ses états, il a pu se résoudre
 A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
 Ni serment ni devoir ne l'avoient engagé
 A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
 Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
 S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
 Songez que, réunis par un si juste choix,
 L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois ;
 Que pour vos intérêts tout me sera facile
 Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
 Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs ;
 Je le laisse lui-même expliquer ses désirs :

1. Pompée, dans Corneille, tient à Sertorius un langage à peu près semblable.
 Acte III^e, sc. 2^e. (A. M.)

Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude :
L'entretien des amants cherche la solitude ;
Je ne vous trouble point¹.

SCÈNE III. — AXIANE, TAXILE

AXIANE

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde ; on parle ici de toi :
On veut en ta faveur combattre ma colère ;
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour :
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
Es-tu prêt...

TAXILE

Ah, madame ! éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais ;
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
Et juge qui des deux étoit digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un roi faisoit la différence.
Je l'aimai ; je l'adore : et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire :
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée :

1. Alexandre se dégrade, quand, se faisant l'interprète et le protecteur de l'amour de Taxile, il finit par se retirer en confident discret pour ne pas gêner son entretien. (Aimé MARTIN.)

L'image de Porus n'en peut être effacée.
 Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
 Je me perdrois, madame, et ne vous plairois pas.
 Je ne puis donc...

AXIANE

Tu peux recouvrer mon estime :
 Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
 L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
 Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
 Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
 Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
 Font lire sur leurs fronts justement courroucés
 Le repentir du crime où tu les as forcés.
 Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore ;
 Venge nos libertés qui respirent encore ;
 De mon trône et du tien deviens le défenseur ;
 Cours, et donne à Porus un digne successeur...
 Tu ne me réponds rien ! Je vois sur ton visage
 Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
 Je te propose en vain l'exemple d'un héros ;
 Tu veux servir. Va, sers ; et me laisse en repos.

TAXILE

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être
 Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître ;
 Que je puis me lasser de souffrir vos dédain ;
 Que vous et vos États, tout est entre mes mains ;
 Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
 Je pourrai...

AXIANE

Je t'entends. Je suis ta prisonnière :
 Tu veux peut-être encor captiver mes désirs ;
 Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs ?
 Eh bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ;
 Appelle à ton secours la terreur et la crainte ;
 Parle en tyran tout prêt à me persécuter ;
 Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
 Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
 Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses ;
 Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
 Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE

Ah ! plutôt...

SCÈNE IV. — TAXILE, CLÉOFILE

CLÉOFILE

Ah ! quittez cette ingrate princesse,
 Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse :
 Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
 Oubliez...

TAXILE

Non, ma sœur, je la veux adorer.
 Je l'aime; et quand les vœux que je pousse pour elle
 N'en obtiendroient jamais qu'un haine immortelle,
 Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
 Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
 Sa colère, après tout, n'a rien qui me surprenne :
 C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
 Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
 Si je n'étois aimé, je serois moins haï;
 Je la verrois, sans vous, par mes soins défendue,
 Entre Porus et moi demeurer suspendue;
 Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant
 Que de l'avoir réduite à douter un moment?
 Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
 Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
 J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
 Même contre Alexandre, et même contre vous.
 Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre;
 Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;
 Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
 Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE

Allez donc, retournez sur le champ de bataille;
 Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
 A quoi s'arrête ici ce courage inconstant?
 Courez : on est aux mains; et Porus vous attend.

TAXILE

Quoi ! Porus n'est point mort ! Porus vient de paroître !

CLÉOFILE

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnoître.
 Il l'avoit bien prévu : le bruit de son trépas

D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
 Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
 Troubler une victoire encor mal affermie ;
 Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
 Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
 Que dis-je? Votre camp, séduit par cette ingrâte,
 Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
 Allez, vous-même, allez, en généreux amant,
 Au secours d'un rival aimé si tendrement.
 Adieu.

SCÈNE V. — TAXILE

Quoi ! la fortune, obstinée à me nuire,
 Ressuscite un rival armé pour me détruire !
 Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
 Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré ?
 Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête,
 A qui doit demeurer cette noble conquête.
 Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,
 Qu'un si grand différend se termine sans nous.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — ALEXANDRE, CLÉOFILÉ

ALEXANDRE

Quoi ! vous craignez Porus même après sa défaite !
 Ma victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite ?
 Non, non : c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
 Que mes ordres partout ont fait envelopper.
 Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILÉ

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
 Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
 M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur.
 Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
 Ses forces, ses exploits, ne m'ont point alarmée ;
 Mais, seigneur, c'est un roi malheureux et soumis ;
 Et dès lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre :

Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
 Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
 Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
 Je dois même un exemple au reste de la terre :
 Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre,
 Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
 Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
 Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse...

CLÉOFILE

Je ne hais point Porus, seigneur, je le confesse,
 Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
 La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
 Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos princes ;
 Que son bras fut longtemps l'appui de nos provinces ;
 Qu'il a voulu peut-être, en marchant contre vous,
 Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
 Et qu'un même combat, signalant l'un et l'autre,
 Son nom volât partout à la suite du vôtre.
 Mais si je le défends, des soins si généreux
 Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
 Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
 Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
 Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
 Il m'en rendra coupable, et m'en voudra punir.
 Et maintenant encor que votre cœur s'apprête
 A voler de nouveau de conquête en conquête,
 Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
 Qui retiendra, seigneur, son injuste courroux ?
 Mon âme, loin de vous, languira solitaire.
 Hélas ! s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
 Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
 Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE

Ah ! c'en est trop, madame ; et si ce cœur se donne,
 Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
 Bien mieux que tant d'états qu'on m'a vu conquérir,
 Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
 Encore une victoire, et je reviens, madame,
 Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
 Vous obéir, moi-même, et mettre entre vos mains
 Le destin d'Alexandre et celui des humains.

Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage¹.
 Si près de l'Océan, que faut-il davantage
 Que d'aller me montrer à ce fier élément,
 Comme vainqueur du monde, et comme votre amant?
 Alors...

CLÉOFILE

Mais quoi, seigneur, toujours guerre sur guerre
 Cherchez-vous des sujets au delà de la terre?
 Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants
 Des pays inconnus même à leurs habitants?
 Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
 Ils vous opposeront de vastes solitudes,
 Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
 Où la nature semble elle-même expirer.
 Et peut-être le sort, dont la secrète envie
 N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
 Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
 Votre tombeau du moins demeure enseveli.
 Pensez-vous y traîner les restes d'une armée
 Vingt fois renouvelée et vingt fois consumée?
 Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
 D'eux-mêmes en cent lieues ont laissé la moitié,
 Et leurs gémissements vous font assez connoître...

ALEXANDRE

Ils marcheront, madame, et je n'ai qu'à paroître :
 Ces cœurs qui dans un camp, d'un vain loisir déçus,
 Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
 Revivront pour me suivre et, blâmant leurs murmures,
 Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
 Cependant de Taxile appuyons les soupirs :
 Son rival ne peut plus traverser ses désirs.
 Je vous l'ai dit, madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE

Seigneur, voici la reine.

SCÈNE II. — ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE

ALEXANDRE

Eh bien, Porus respire.
 Le ciel semble, madame, écouter vos souhaits;

1. Les Malliens, peuple de l'Inde au delà du Gange, opposèrent quelque résistance aux armes victorieuses d'Alexandre. (GEOFFROY.)

Il vous le rend...

AXIANE

Hélas ! il me l'ôte à jamais !

Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine ;
 Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine :
 Il y court ; et peut-être il ne s'y vient offrir
 Que pour me voir encore, et pour me secourir.
 Mais que feroit-il seul contre toute une armée ?
 En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée¹ ;
 En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur ;
 Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur :
 Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
 Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
 Encor, si je pouvois, en sortant de ces lieux,
 Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux !
 Mais Taxile m'enferme ; et cependant le traître
 Du sang de ce héros est allé se repaître ;
 Dans les bras de la mort il le va regarder,
 Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE

Non, madame, mes soins ont assuré sa vie :
 Son retour va bientôt contenter votre envie.
 Vous le verrez.

AXIANE

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui !
 Le bras qui l'accabloit deviendrait son appui !
 J'attendrois son salut de la main d'Alexandre !
 Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
 Je m'en souviens, seigneur, vous me l'avez promis,
 Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis.
 Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre :
 La gloire également vous arma l'un et l'autre.
 Contre un si grand courage il voulut s'éprouver ;
 Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE

Ses mépris redoublés qui bravent ma colère
 Mériteroient sans doute un vainqueur plus sévère ;
 Son orgueil en tombant semble s'être affermi ;
 Mais je veux bien cesser d'être son ennemi ;

1. *Alarmée*. Terme évidemment impropre, puisqu'il exprime une idée toute contraire au sens de la phrase. (F. L.)

J'en dépouille, madame, et la haine et le titre.
De mes ressentiments je fais Taxile arbitre :
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner ;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE

Moi, j'irois à ses pieds mendier un asile !
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas !
Ah, seigneur ! votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une âme généreuse est facile à séduire !
Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.
Armez-vous donc, seigneur, d'une valeur cruelle ;
Ensanglantez la fin d'une course si belle :
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE

Eh bien ! aimez Porus sans détourner sa perte ;
Refusez la faveur qui vous étoit offerte ;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux ;
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même :
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCÈNE III. — PORUS, ALEXANDRE, AXIANE, CLÉO
FILE, ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE

ALEXANDRE

Eh bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit !
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée :
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle,
Aux dépens de vos jours veut vous être infidèle ;
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant¹.

1. Il est indigne d'Alexandre, qui va bientôt faire une action héroïque, de commencer par faire une proposition honteuse, en exigeant que Porus cède sa maîtresse pour sauver sa vie. (GEOFFROY.)

N'achetez point si cher une gloire inutile :
Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS

Taxile !

ALEXANDRE

Oui.

PORUS

Tu fais bien, et j'approuve tes soins ;
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins :
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ;
Il t'a donné sa sœur ; il t'a vendu sa gloire ;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE

Quoi ! Taxile !

CLÉOFILE

Qu'entends-je ?

ÉPHESTION

Oui, seigneur, il est mort :
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu ; mais, au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourants,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirants.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenoit encor contre toute une armée ;
Et, d'un bras qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu :
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.
« C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
« Porus ; il faut périr ou me céder la reine ».
Porus, à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups ;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
« Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi ?

« Viens, lâche, poursuit-il, Axiane est à toi.
 « Je veux bien te céder cette illustre conquête;
 « Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
 « Approche ». A ce discours, ces rivaux irrités
 L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
 Nous nous sommes en foule opposés à leur rage;
 Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
 Joint Taxile, le frappe; et lui perçant le cœur,
 Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes;
 C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
 Mon frère a vainement recherché votre appui,
 Et votre gloire, hélas! n'est funeste qu'à lui.
 Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre?
 Sans le venger, seigneur, l'y verrez-vous descendre?
 Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
 On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous?

AXIANE

Oui, seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
 Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile :
 Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver;
 Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
 Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère;
 Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
 Au milieu du combat que venoit-il chercher?
 Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher?
 Il venoit accabler dans son malheur extrême
 Un roi que respectoit la victoire elle-même.
 Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau?
 Que voulez-vous de plus? Taxile est au tombeau :
 Immolez-lui, seigneur, cette grande victime,
 Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
 Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi;
 Alexandre le sait, Taxile en a gémi :
 Vous seul vous l'ignoriez; mais ma joie est extrême
 De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
 Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
 Crains Porus; crains encor cette main désarmée

Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
 Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
 Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
 Étouffe dans mon sang ces semences de guerre;
 Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
 Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
 Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien.
 Parle : et, sans espérer que je blesse ma gloire,
 Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser :
 Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
 En effet, ma victoire en doit être alarmée,
 Votre nom peut encor plus que toute une armée :
 Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
 Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS

En roi.

ALEXANDRE

Eh bien ! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
 Je ne laisserai point ma victoire imparfaite ;
 Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
 Régnés toujours, Porus ; je vous rends vos États.
 Avec mon amitié recevez Axiane :
 A des liens si doux tous deux je vous condamne.
 Vivez, régnez tous deux ; et seuls de tant de rois
 Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

(À Cléofile.)

Ce traitement, madame, a droit de vous surprendre ;
 Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.
 Je vous aime ; et mon cœur, touché de vos soupirs,
 Voudroit par mille morts venger vos déplaissirs.
 Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
 La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
 Il en triompheroit ; et, bravant ma rigueur,
 Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
 Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,
 J'apporte à vos beaux yeux ma vertu tout entière.
 Laissez régner Porus couronné par mes mains ;
 Et commandez vous-même au reste des humains.
 Prenez les sentiments que ce rang vous inspire ;

Faites, dans sa naissance, admirer votre empire;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE

Oui, madame, réglez; et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes;
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends; je vous cède une pleine victoire :
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, seigneur, rangez l'univers sous vos lois;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits :
Je vous suis; et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu?
Je ne murmure point contre votre vertu :
Vous rendez à Porus la vie et la couronne;
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne;
Mais ne me pressez point : en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE

Oui, madame, pleurons un ami si fidèle;
Faisons en soupirant éclater notre zèle;
Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir¹.

1. « Le grand défaut de cette pièce, dit Louis Racine, est un amour qui en fait faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en paroît qu'un épisode. On étoit, lorsque cette pièce parut, si accoutumé à ces romans où les héros de l'antiquité étoient changés en de fades galants, qu'Alexandre même ne parut pas assez doux. Au reste, on reconnoît ici une imitation continuelle de Corneille..

Ajoutons que cette imitation est fort affaiblie, et qu'à l'exception de quelques beaux morceaux qui annoncent un poète, rien ne fait prévoir l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* (F. L.)



ANDROMAQUE

TRAGÉDIE

1667

A MADAME¹

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savoit que VOTRE ALTESSE ROYALE avoit daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie; on savoit que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements; on savoit enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque* tant qu'ils voudront, pourvu qu'il ne soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne sauroit tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de

1. Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfants de Charles I^{er} et de Henriette de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis; elle épousa, en 1661, Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Une mort subite l'enleva à l'âge de vingt-six ans, à Saint-Cloud, le 30 juin 1670. (Voyez l'Oraison funèbre de Bossuet.)

lettres s'étoient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe, par les connoissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles : la règle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connoissance : les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la foiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

Mes personnages sont si fameux dans l'antiquité que, pour peu qu'on la connoisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés : aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Sénèque, dans la *Troade*, et Virgile, dans le second livre de l'*Énéide*, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire; encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser une captive à quelque prix que ce fût; et j'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire? Pyrrhus n'avoit pas lu nos romans; il étoit violent de son naturel, et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudroient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables; mais je les prie de se souvenir que ce n'est point à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il étoit, et tel qu'on dépeint son fils; Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciteroit plus l'indignation que la pitié du spectateur; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de foiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

SECONDE PRÉFACE

Virgile au troisième livre de l'*Énéide* : c'est Énée qui parle :

Littoraque Eperi legimus, portuque subimus¹
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem...

.

Solemnes tum forte dapes, et tristia dona...²

.

Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras...

.

Dejecit vultum, et demissa voce locuta est³ :

« O felix una ante alias Priamēia virgo,
« Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
« Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
« Nec victoris heri tetigit captiva cubile
« Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
« Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
« Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
« Lædæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos...

.

« Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
« Conjugis, et scelerum Furis agitatus, Orestes
« Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras⁴ ».

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie, voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est cependant très différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de

1. Vers 292 et 293. — 2. V. 301. V. 303 à 305. — 3. V. 320 à 332. — 4. « Après avoir côtoyé le rivage d'Épire, nous entrons dans un port de la Chaonie, et gravissons la colline sur laquelle s'élève la ville de Buthrote... C'étoit le jour solennel où la triste Andromaque honoroit les cendres de son époux par des offrandes et des libations funèbres. Elle invoquoit les mânes d'Hector, auprès de deux autels qu'elle lui avoit consacrés, et d'un tombeau de gazon, vain monument qui renouveloit sa douleur... Elle baissa les yeux, et d'une voix plaintive : « O Polyxène ! ô la plus heureuse des filles de « Priam ! condamnée à mourir sur le tombeau d'un ennemi au pied des hautes murailles « de Troie, tu ne souffris pas d'autres malheurs ; le sort ne te donna point un maître « et, captive, tu n'entras pas dans le lit d'un vainqueur. Et moi, j'ai vu ma patrie « dévorée par les flammes ; j'ai été traînée de mer en mer ; esclave, il m'a fallu supporter « et les dédains de la famille d'Achille et les transports d'un guerrier superbe ! Devenue « mère enfin, je me suis vue abandonnée pour la fille d'Hélène et l'alliance du roi de « Lacédémone... Cependant, égaré par l'amour, tourmenté par les Furies, Oreste sur- prend le ravisseur de son épouse, et l'immole au pied des autels de sa patrie ».

Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus : Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connoissoient guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franciade*, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène* : il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce : il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie, et qu'après l'embrassement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, d'où elle n'étoit point partie; tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que parmi les Égyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote¹.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon, quoique Homère le fasse blesser au bras², et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Édipe³, tout au contraire d'Euripide qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils⁴. Et c'est à propos de quelques contrariétés de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien⁵ « qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les « poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable; « mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait « de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommo- « der la fable à leur sujet ».

PERSONNAGES

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.
 PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.
 ORESTE, fils d'Agamemnon.
 HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.
 PYLADE, ami d'Oreste.
 CLÉONE, confidente d'Hermione.

1. Liv. II. Euterpe. — 2. *Iliade*, chant XXI. — 3. Après la troisième scène du quatrième acte d'*Édipe*. — 4. Voyez le dernier acte des *Phéniciennes*. — 5. *Sophoclis Electra*.

CÉPHISE, confidente d'Andromaque.

PHÉNIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

SUITE D'ORESTE.

La scène est à Buthrote, ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE

ORESTE

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
 Ma fortune va prendre une face nouvelle;
 Et déjà son courroux semble s'être adouci
 Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
 Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
 Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste;
 Q'après plus de six mois que je t'avois perdu,
 A la cour de Pyrrhus tu me serois rendu?

PYLADE

J'en rends grâces au ciel, qui, m'arrétant sans cesse,
 Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
 Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
 Presque aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux.
 Combien, dans cet exil, ai-je souffert d'alarmes!
 Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes,
 Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger
 Que ma triste amitié ne pouvoit partager!
 Surtout je redoutois cette mélancolie
 Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie :
 Je craignois que le ciel, par un cruel secours,
 Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
 Mais je vous vois, seigneur; et, si j'ose le dire,
 Un destin plus heureux vous conduit en Épire :
 Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
 N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amène?
 L'amour me fait ici chercher une inhumaine;
 Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
 Et si je viens chercher ou la vie ou la mort?

PYLADE

Quoi ! votre âme à l'amour en esclave asservie
Se repose sur lui du soin de votre vie ?
Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez ; enfin, vous ne m'en parliez plus :
Vous me trompiez, seigneur.

ORESTE

Je me trompois moi-même !
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime :
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs :
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souviens que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut en l'oubliant punir tous ses mépris.
Je fis croire et je crus ma victoire certaine ;
Je pris tous mes transports pour des transports de haine.
Détestant ses rigueurs, rabaisant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importants rempliroient ma mémoire ;
Que, mes sens reprenant leur première vigueur,
L'amour achèveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus ;

Toute la Grèce éclate en murmures confus :
 On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse
 Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
 Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
 Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
 J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
 Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
 Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
 On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
 Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
 Ménélas, sans le croire, en paroît affligé,
 Et se plaint d'un hymen si longtemps négligé.
 Parmi les déplaisirs où son âme se noie,
 Il s'élève en la mienne une secrète joie :
 Je triomphe; et pourtant je me flatte d'abord
 Que la seule vengeance excite ce transport.
 Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place :
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace;
 Je sentis que ma haine alloit finir son cours;
 Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.
 Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
 On m'envoie à Pyrrhus : j'entreprends ce voyage.
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
 Cet enfant dont la vie alarme tant d'États.
 Heureux si je pouvois, dans l'ardeur qui me presse,
 Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma princesse !
 Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés
 Des périls les plus grands puissent être troublés.
 Puisque après tant d'efforts ma résistance est vaine,
 Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
 J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
 La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
 Toi qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse?
 Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
 Mon Hermione encor le tient-il asservi?
 Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi?

PYLADE

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
 Qu'entre vos mains, seigneur, il voulût la remettre.
 Non que de sa conquête il paroisse flatté.
 Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté;

Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
 Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
 De son fils qu'il lui cache il menace la tête,
 Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu plus de cent fois
 Cet amant irrité revenir sous ses lois,
 Et, de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
 Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
 Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui :
 Il peut, seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
 Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime.

ORESTE

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
 Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir.

PYLADE

Hermione, seigneur, au moins en apparence,
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance.
 Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.
 Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes;
 Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE

Ah ! si je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,
 Me jeter...

PYLADE

Achevez, seigneur, votre ambassade.
 Vous attendez le roi : parlez, et lui montrez
 Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
 Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
 Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
 Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
 Pressez : demandez tout, pour ne rien obtenir.
 Il vient.

ORESTE

Eh bien ! va donc disposer la cruelle
 A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II. — PYRRHUS, ORESTE, PHÉNIX

ORESTE

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
 Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
 De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
 Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups.
 Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous;
 Et vous avez montré, par une heureuse audace,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
 Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
 Vous voit du sang troyen relever le malheur,
 Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.
 Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?
 Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor.
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles,
 Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
 D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
 Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
 Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
 Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense?
 Vous-même de vos soins craignez la récompense,
 Et que dans votre sein ce serpent élevé
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
 Assurez leur vengeance, assurez votre vie :
 Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
 Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée :
 De soins plus importants je l'ai crue agitée,
 Seigneur, et sur le nom de son ambassadeur,
 J'avois dans ses projets conçu plus de grandeur.
 Qui croiroit en effet qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise;
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?

Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère;
Cassandre dans Argos a suivi votre père :
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse :
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle étoit autrefois cette ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin :
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troie, il falloit l'accabler.
Tout étoit juste alors : la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, et confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir?
Non, seigneur : que les Grecs cherchent quelque autre proie:
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice

Un faux Astyanax fut offert au supplice
 Où le seul fils d'Hector devoit être conduit;
 Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
 Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père;
 Il a par trop de sang acheté leur colère.
 Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer :
 Et jusque dans l'Épire il les peut attirer :
 Prévenez-les.

PYRRHUS

Non, non. J'y consens avec joie !
 Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie;
 Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
 Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
 Aussi bien ce n'est pas la première injustice
 Dont la Grèce d'Achille a payé le service.
 Hector en profita, seigneur; et quelque jour
 Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups :
 Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

PYRRHUS

Hermione, seigneur, peut m'être toujours chère.
 Je puis l'aimer, sans être esclave de son père;
 Et je saurai peut-être accorder quelque jour
 Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
 Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène :
 Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
 Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus,
 Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus¹.

SCÈNE III. — PYRRHUS, PHŒNIX

PHŒNIX

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse !

1. Cette scène, pour l'intérêt du sujet et pour l'éloquence du style, mérite d'être citée parmi les plus belles du théâtre français. (GEOFFROY.)

PYRRHUS

On dit qu'il a longtems brûlé pour la princesse.

PHŒNIX

Mais si ce feu, seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer?

PYRRHUS

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix! J'y consens : qu'elle parte;
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte?
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui!

PHŒNIX

Seigneur...

PYRRHUS

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme :
Andromaque paroît.

SCÈNE IV. — PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX
CÉPHISE

PYRRHUS

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allois seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui¹!

PYRRHUS

Ah, madame! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE

Digne objet de leur crainte!

1. Voilà de ces vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire de tous ceux qui les ont lus ou entendus. Le cœur les a faits, et le cœur les retient. (LA HARPE.)

Un enfant malheureux qui ne sait point encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector !

PYRRHUS

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE

Et vous prononcerez un arrêt ci cruel ?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'auroit tenu lieu d'un père et d'un époux ;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coutât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse.
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,

Sans me faire payer son salut de mon cœur
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile;
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS

Hé quoi ! votre courroux n'a-t il pas eu son cours ?
 Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ?
 J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
 Cent fois de votre sang a vu ma main rougie ;
 Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
 Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
 De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie :
 Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
 Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
 Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?
 Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ;
 Nos ennemis communs devoient nous réunir ;
 Madame, dites-moi seulement que j'espère,
 Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;
 J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
 Votre Illion encor peut sortir de sa cendre ;
 Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
 Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère ;
 Je les lui promettois tant qu'a vécu son père.
 Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
 Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !
 A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
 Seigneur ; c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
 Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
 J'aïlle cacher mon fils, et pleurer mon époux.
 Votre amour contre nous allume trop de haine,
 Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS

Et le puis-je, madame ? Ah ! que vous me gênez¹ !

1. Le mot *gêner* signifiait encore, comme dans son origine et d'après son étymologie, tourmenter, du mot *gêne* (*gehénne*) ; de là on disait *mettre à la gêne* pour *mettre à la question*.

Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
 Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire;
 Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire;
 Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
 Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
 Et ne diroit-on pas, en voyant au contraire,
 Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
 Qu'elle est ici captive, et que vous y réglez?
 Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
 S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie.

ANDROMAQUE

Et pourquoi vos soupirs seroient-ils repoussés?
 Auroit-elle oublié vos services passés?
 Troie, Hector, contre vous, révoltent-ils son âme?
 Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme!
 Et quel époux encore! Ah! souvenir cruel!
 Sa mort seule a rendu votre père immortel:
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes;
 Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS

Eh bien, madame, eh bien, il faut vous obéir:
 Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
 Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
 Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence;
 Songez-y bien: il faut désormais que mon cœur,
 S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
 Je n'épargnerai rien dans ma juste colère:
 Le fils me répondra des mépris de la mère;
 La Grèce le demande; et je ne prétends pas
 Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE

Hélas! il mourra donc! Il n'a pour sa défense
 Que les pleurs de sa mère, et que son innocence...
 Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
 Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère;
 Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
 Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis,

Nous vous...

PYRRHUS

Allez, madame, allez voir votre fils.
 Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
 Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
 Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver :
 Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE

Je fais ce que tu veux; je consens qu'il me voie;
 Je lui veux bien encore accorder cette joie.
 Pylade va bientôt conduire ici ses pas;
 Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLÉONE

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste?
 Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste
 Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
 Et dont vous regrettiez la constance et l'amour?

HERMIONE

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude
 Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
 Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui,
 De voir mon infortune égaler son ennui!
 Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione?
 Elle me dédaignoit; un autre l'abandonne :
 L'ingrate, qui mettoit son cœur à si haut prix,
 Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris?
 Ah dieux !

CLÉONE

Ah ! dissipez ces indignes alarmes :
 Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
 Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter?
 Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
 Mais vous ne dites point ce que vous mande un père?

HERMIONE

Dans ses retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE

Eh bien, madame, eh bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire il faudroit que vous le prévinsiez :
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE

Si je le hais, Cléone ! Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés dont il perd la mémoire ;
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir !
Ah ! je l'ai trop aimé, pour ne le point haïr !

CLÉONE

Fuyez-le donc, madame ; et puisqu'on vous adore...

HERMIONE

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore !
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer ;
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle !

CLÉONE

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que sauroit-il donc faire ?
Il vous auroit déplu, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis ?
Je crains de me connoître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire ;
Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire ;
Crois que dans son dépit mon cœur est endurci ;
Hélas ! et, s'il se peut, fais-le moi croire aussi.
Tu veux que je le fuie ? Eh bien ! rien ne m'arrête :
Allons, n'envions plus son indigne conquête ;
Que sur lui sa captive étende son pouvoir ;
Fuyons... Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir ;
Si la foi dans son cœur retrouvoit quelque place ;
S'il venoit à mes pieds me demander sa grâce ;

Si sous mes lois, Amour, tu pouvois l'engager ;
S'il vouloit... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune ;
Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà sur le fils attiré leur colère ;
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle m'a fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
Voyez si sa douleur en paroît soulagée :
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée ?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyois sans péril pouvoir être sincère ;
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit comme moi déclarée
Sur la foi d'un amour si saintement jurée ?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardents que les miens,
Mon cœur... toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cléone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione, est sensible, Oreste a des vertus ;
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime,
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE

Madame, le voici.

HERMIONE

Ah ! je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici.

SCÈNE II. — HERMIONE, ORESTE, CLÉONE

HERMIONE

Le croirai-je, seigneur, qu'un reste de tendresse
 Vous fasse ici chercher une triste princesse ?
 Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
 L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

ORESTE

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
 Vous le savez, madame ; et le destin d'Oreste
 Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
 Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
 Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures,
 Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures :
 Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux,
 Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
 Que j'ai couru partout où ma perte certaine
 Dégageoit mes serments et finissoit ma peine.
 J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
 Qui n'apaisoient leurs dieux que du sang des mortels :
 Ils m'ont fermé leur temple ; et ces peuples barbares
 De mon sang prodigué sont devenus avarés.
 Enfin je viens à vous, et je me vois réduit
 A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
 Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;
 Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
 Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
 Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
 Madame, c'est à vous de prendre une victime
 Que les Scythes auroient dérobée à vos coups
 Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous¹.

HERMIONE

Quittez, seigneur, quittez ce funeste langage :
 A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
 Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés ?
 Songez à tous ces rois que vous représentez.

1. Il y a longtemps que Voltaire, et après lui tous les connaisseurs, ont blâmé le rapprochement de la cruauté des Scythes et de celle d'Hermione. (LA HARPE.)

Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame : il me renvoie; et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE

L'infidèle !

ORESTE

Ainsi donc, tout prêt à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déjà même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE

Hé quoi ! toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?
J'ai passé dans l'Épire où j'étois reléguée ;
Mon père l'ordonnoit : mais qui sait si depuis
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis ?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ;
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

ORESTE

Souhaité de me voir ! Ah, divine princesse...
Mais, de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
Ouvrez vos yeux : songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste, si longtemps l'objet de leur courroux.

HERMIONE

Oui, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes ;
Vous que mille vertus me forçaient d'estimer ;
Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrois aimer.

ORESTE

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,

Je vous haïrois trop.

ORESTE

Vous m'en aimeriez plus.

Ah, que vous me verriez d'un regard bien contraire !
 Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
 Et, l'amour seul alors se faisant obéir,
 Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.
 O dieux ! tant de respect, une amitié si tendre...
 Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre !
 Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
 Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui :
 Car enfin il vous hait ; son âme, ailleurs éprise,
 N'a plus...

HERMIONE

Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise ?
 Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris,
 Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
 Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE

Poursuivez : il est beau de m'insulter ainsi.
 Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici.
 Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ?
 Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ?
 Je les ai méprisés ! Ah ! qu'ils voudraient bien voir
 Mon rival comme moi mépriser leur pouvoir !

HERMIONE

Que m'importe, seigneur, sa haine ou sa tendresse !
 Allez contre un rebelle armer toute la Grèce ;
 Rapportez-lui le prix de sa rébellion ;
 Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion :
 Allez. Après cela direz-vous que je l'aime ?

ORESTE

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
 Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux ?
 Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
 Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque !

ORESTE

Eh, Madame !

HERMIONE

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux !

ORESTE

Et vous le haïssez ! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme ;
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite ;
Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis partir
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fassent sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre ;
Du Troyen ou de moi faites-le décider ;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder ;
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre.

SCÈNE III. — ORESTE

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement ;
Je vous réponds déjà de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne :
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ;
Tout autre objet le blesse ; et peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Épire une si belle proie !
Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector.
Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
Épire : c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux !

SCÈNE IV. — PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX

PYRRHUS

Je vous cherchois, seigneur. Un peu de violence
 M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
 Je l'avoue : et, depuis que je vous ai quitté,
 J'en ai senti la force et connu l'équité.
 J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
 A moi-même, en un mot, je devenois contraire ;
 Que je relevois Troie, et rendois imparfait
 Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
 Je ne condamne plus un courroux légitime ;
 Et l'on vous va, seigneur, livrer votre victime.

ORESTE

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
 C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS

Oui : mais je veux, seigneur, l'assurer davantage :
 D'une éternelle paix Hermione est le gage ;
 Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
 N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous :
 Vous y représentez tous les Grecs et son père,
 Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
 Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
 J'attends avec la paix son cœur de votre main.

ORESTE, *à part.*

O dieux !

SCÈNE V. — PYRRHUS, PHŒNIX

PYRRHUS

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ;
 Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

PHŒNIX

Ah ! je vous reconnois : et ce juste courroux,
 Ainsi qu'à tous les Grecs, seigneur, vous rend à vous.
 Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile ;
 C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
 Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
 Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire,

D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;
 Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
 Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
 Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
 Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
 Que d'amis, de devoirs, j'allois sacrifier,
 Quels périls... un regard m'eût tout fait oublier :
 Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle.
 Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX

Oui, je bénis, seigneur, l'heureuse cruauté
 Qui vous rend...

PYRRHUS

Tu l'as vu comme elle m'a traité.
 Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
 Que son fils me la dût renvoyer désarmée :
 J'allois voir le succès de ses embrassements ;
 Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
 Sa misère l'aigrit ; et, toujours plus farouche,
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
 Vainement à son fils j'assurois mon secours :
 « C'est Hector, disoit-elle en l'embrassant toujours :
 « Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace¹ ;
 « C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse ».
 Eh ! quelle est sa pensée ? attend-elle en ce jour
 Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX

Sans doute, c'est le prix que vous gardoit l'ingrate.
 Mais laissez-la, seigneur.

PYRRHUS

Je vois ce qui la flatte :
 Sa beauté la rassure ; et, malgré mon courroux,
 L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
 Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
 Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille :
 Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX

Commencez donc, seigneur, à ne m'en parler plus.
 Allez voir Hermione ; et, content de lui plaire,
 Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.

1. *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.* (*Enéide*, liv. III, v. 490.)

Vous-même à cet hymne venez la disposer :
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

PHENIX

Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit !
Que vous importe, ô dieux ! sa joie ou son dépit ?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ?

PYRRHUS

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire :
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi ;
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHENIX

Allez, seigneur, vous jeter à ses pieds :
Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS

Je le vois bien, tu crois que, prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHENIX

Vous aimez : c'est assez.

PYRRHUS

Moi, l'aimer ? une ingrater

Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ?
Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi ?
Je puis perdre son fils, peut-être je le doi :
Étrangère... que dis-je ? esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon âme, mon empire ;
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son persécuteur !
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine ;
Il faut bien une fois justifier sa haine :
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !

Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause :
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt votre foiblesse ?

PYRRHUS

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colère un si foible combat ?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX

Oui, voyez-la, seigneur ; et, par des vœux soumis,
Protestez-lui...

PYRRHUS

Faisons tout ce que j'ai promis.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE

PYLADE

Modérez donc, seigneur, cette fureur extrême :
Je ne vous connois plus ; vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez...

ORESTE

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris ; je le veux achever.
Oui, je le veux.

PYLADE

Eh bien, il la faut enlever ;
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites ?
Dissimulez : calmez ce transport inquiet ;
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et surtout d'Hermione.

A ses regards surtout cachez votre courroux.
O dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

ORESTE

Que sais-je ! De moi-même étois-je alors le maître ?
La fureur m'emportait, et je venois peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE

Et quel étoit le fruit de cet emportement ?

ORESTE

Et quelle âme, dis-moi, ne seroit éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?
Il épouse, dit-il, Hermione demain ;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare...

PYLADE

Vous l'accusez, seigneur, de ce destin bizarre :
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE

Non, non ; je le connois, mon désespoir le flatte ;
Sans moi, sans mon amour, il dédaignoit l'ingrate ;
Ses charmes jusque-là n'avoient pu le toucher :
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah, dieux ! c'en étoit fait : Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue alloit être éloignée ;
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus ;
Ses yeux s'ouvroient, Pylade ; elle écoutoit Oreste,
Lui parloit, le plaignoit... Un mot eût fait le reste.

PYLADE

Vous le croyez !

ORESTE

Eh quoi ! ce courroux enflammé
Contre un ingrat...

PYLADE

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée ?
M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.

Quoi ! votre amour se veut charger d'une furie
 Qui vous détestera, qui, toute votre vie,
 Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
 Voudra...

ORESTE

C'est pour cela que je veux l'enlever.
 Tout lui riroit, Pylade ; et moi, pour mon partage,
 Je n'emporterois donc qu'une inutile rage ?
 J'irois loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
 Non, non ; à mes tourments je veux l'associer :
 C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
 Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
 Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
 Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade,
 Oreste ravisseur !

ORESTE

Et qu'importe, Pylade ?
 Quand nos États vengés jouiront de mes soins,
 L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
 Et que me servira que la Grèce m'admire,
 Tandis que je serai la fable de l'Épire ?
 Que veux-tu ? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
 Mon innocence enfin commence à me peser.
 Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
 Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.
 De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
 Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
 Méritons leur courroux, justifions leur haine
 Et que le fruit du crime en précède la peine.
 Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
 Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
 Assez et trop longtemps mon amitié t'accable :
 Évite un malheureux, abandonne un coupable.
 Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit.
 Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
 Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
 Va-t'en.

PYLADE

Allons, seigneur, enlevons Hermione.

Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
 Que ne peut l'amitié conduite par l'amour !
 Allons de tous vos Grecs encourager le zèle :
 Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
 Je sais de ce palais tous les détours obscurs :
 Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
 Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
 Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié ;
 Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié ;
 Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
 Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
 Que ne puis-je à mon tour dans un sort plus heureux...

PYLADE

Dissimulez, seigneur ; c'est tout ce que je veux.
 Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate :
 Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate ;
 Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE

Va-t'en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II. — HERMIONE, ORESTE, CLÉONE

ORESTE

Eh bien ! mes soins vous ont rendu votre conquête ;
 J'ai vu Pyrrhus, madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE

On le dit ; et de plus on vient de m'assurer
 Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE

Et votre âme à ses vœux ne sera point rebelle ?

HERMIONE

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle ?
 Que sa flamme attendroit si tard pour éclater ?
 Qu'il reviendrait à moi, quand je l'allois quitter ?
 Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce ;
 Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse ;
 Que mes yeux sur votre âme étoient plus absolus.

ORESTE

Non, madame : il vous aime, et je n'en doute plus.

Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire.

HERMIONE

Mais que puis-je, seigneur? On a promis ma foi :
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi?
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse :
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je parlois; et vous avez pu voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE

Ah! que vous saviez bien, cruelle... Mais, madame,
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre étoit à vous. J'espérois; mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune?
Tel est votre devoir, je l'avoue; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCÈNE III. — HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE

Attendois-tu, Cléone, un courroux si modeste?

CLÉONE

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains d'autant plus qu'auteur de son ennui,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare :
Il a parlé, madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE

Tu crois que Pyrrhus craint? Et que craint-il encor?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector;
Qui cent fois, effrayés de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asile,
Et qu'on verroit encor, sans l'appui de son fils,
Redemander Hélène aux Troyens impunis?
Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même :
Il veut tout ce qu'il fait; et, s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs;
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous! Eh bien! chère Cléone,

Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... mais qui les peut compter?
Intrépide, et partout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle enfin : rien ne manque à sa gloire.
Songe...

CLÉONE

Dissimulez : votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme?
Sortons : que lui dirois-je?

SCÈNE IV. — ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE,
CÉPHISE

ANDROMAQUE

Où fuyez-vous, madame?

N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçoient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte ;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE

Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austère,

Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
 S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
 Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme;
 Faites-le prononcer : j'y souscrirai, madame.

SCÈNE V. — ANDROMAQUE, CÉPHISE

ANDROMAQUE

Quel mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
 Un regard confondroit Hermione et la Grèce...
 Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI. — PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX,
CÉPHISEPYRRHUS, à *Phœnix*.

Où donc est la princesse?

Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux?

PHŒNIX

Je le croyois.

ANDROMAQUE, à *Céphise*.

Tu vois le pouvoir de mes yeux !

PYRRHUS

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE

Hélas ! tout m'abandonne !

PHŒNIX

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE

Qu'attendez-vous ? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE

Il a promis mon fils.

CÉPHISE

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
 Quel orgueil !

ANDROMAQUE

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah, seigneur ! arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?
 Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère !
 Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié !
 Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ?
 Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers !

PYRRHUS

J'étois aveugle alors ; mes yeux se sont ouverts.
 Sa grâce à vos désirs pouvoit être accordée ;
 Mais vous ne l'avez pas seulement demandée :
 C'en est fait.

ANDROMAQUE

Ah ! seigneur ! vous entendiez assez
 Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés.
 Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
 Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
 Vous ne l'ignorez pas : Andromaque, sans vous,
 N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS

Non, vous me haïssez ; et dans le fond de l'âme
 Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
 Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
 Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
 La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble ;
 Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
 Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
 Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE

Madame...

ANDROMAQUE, à Céphise.

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
(A Pyrrhus.)

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi, réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! Je respire, je sers.
J'ai fait plus ; je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devoit servir, fût tombé sous vos lois.
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille :
J'attendois de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité !
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah ! s'il l'étoit assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères¹ !

PYRRHUS

Va m'attendre. Phœnix.

SCÈNE VII. — PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE

PYRRHUS

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes :
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux :
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr,

1. Voltaire, La Harpe et Geoffroy regardent ce discours d'Andromaque comme l'un des plus pathétiques du théâtre de Racine.

A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
 Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
 Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
 Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
 Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes;
 Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
 Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
 Au lieu de ma couronne, un éternel affront :
 Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête :
 Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
 Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner,
 Je vous le dis : il faut ou périr, ou régner.
 Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
 Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
 C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
 Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
 Songez-y : je vous laisse; et je viendrai vous prendre
 Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre.
 Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
 Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII. — ANDROMAQUE, CÉPHISE

CÉPHISE

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grèce,
 De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis !
 Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle.
 Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
 Lui-même il porteroit votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE

Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur !

CÉPHISE

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
 Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ?
 Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
 Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
 Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,

Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier mon père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé¹?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seroient asservis!

CÉPHISE

Eh bien, allons donc voir expirer votre fils :
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, madame.

ANDROMAQUE

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector,
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage!
Hélas! je m'en souviens, le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :
« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
« J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
« Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
« S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.

1.Priamumque per aras
Sanguine jœdantem, quas ipse sacraverat, ignes.

(*Enéide*, liv. II.)

« Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
 « Montre au fils à quel point tu chérissais le père ».
 Et je puis voir répandre un sang si précieux !
 Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux !
 Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
 Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
 T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
 Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
 Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir !...
 Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
 Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
 Va le trouver pour moi.

CÉPHISE

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
 Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
 L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CÉPHISE

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE

Eh bien ! va l'assurer...

CÉPHISE

De quoi ? de votre foi ?

ANDROMAQUE

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?
 O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
 O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !
 Allons.

CÉPHISE

Où donc, madame ? et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ANDROMAQUE, CÉPHISE

CÉPHISE

Ah ! je n'en doute point : c'est votre époux, madame,
 C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme !
 Il veut que Troie encor se puisse relever
 Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
 Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
 Madame : il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
 Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés,
 Content de votre cœur, il met tout à vos pieds ;
 Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
 Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
 Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
 Le soin de votre fils le touche autant que vous :
 Il prévient leur fureur ; il lui laisse sa garde :
 Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
 Mais tout s'apprête au temple ; et vous avez promis...

ANDROMAQUE

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue
 Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
 Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
 Et vos embrassements ne seront plus comptés.
 Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
 Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
 Mais pour voir avec lui renaître tant de rois !

ANDROMAQUE

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE

Que dites-vous ? O dieux !

ANDROMAQUE

O ma chère Céphise !

Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise :
 Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ;
 Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
 Quoi donc ! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
 Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,

Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
 Le soin de mon repos me fit troubler le leur ?
 Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
 Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre.
 Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
 Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui,
 Je sais quel est Pyrrhus : violent, mais sincère,
 Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
 Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :
 Leur haine va donner un père au fils d'Hector,
 Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
 Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ;
 Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
 L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
 Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
 D'une infidèle vie abrégera le reste ;
 Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
 A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
 Voilà de mon amour l'innocent stratagème :
 Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
 J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
 Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
 Je confie à tes soins mon unique trésor.
 Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
 De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
 Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
 Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi :
 S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi ;
 Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée :
 Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée ;
 Que ses ressentiments doivent être effacés ;
 Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
 Fais connoître à mon fils les héros de sa race ;
 Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace :
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
 Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;

Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
 Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
 Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
 Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
 Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
 Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

CÉPHISE

Hélas !

ANDROMAQUE

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
 Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
 On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
 Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi¹.
 C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II. — HERMIONE, CLÉONE

CLÉONE

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
 Vous vous taisez, madame ; et ce cruel mépris
 N'a pas du moindre trouble agité vos esprits !
 Vous soutenez en paix une si rude attaque,
 Vous qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andromaque !
 Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer
 Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer !
 Il l'épouse ; il lui donne, avec son diadème,
 La foi que vous venez de recevoir vous-même :
 Et votre bouche encor, muette à tant d'ennui,
 N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui !
 Ah ! que je crains, madame, un calme si funeste !
 Et qu'il vaudrait bien mieux...

HERMIONE

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE

Il vient, madame, il vient ; et vous pouvez juger
 Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger,
 Prêt à servir toujours sans espoir de salaire :
 Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
 Mais il entre.

1. *Commis pour confié* : latinisme heureux introduit dans notre langue par Racine.

SCÈNE III. — ORESTE, HERMIONE, CLÉONE

ORESTE

Ah ! madame ! est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet souhaité ma présence ?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent...

HERMIONE

Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE

Si je vous aime ! ô dieux ! Mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE

Eh bien, allons, madame :

Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme ;
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon ;
De Troie en ce pays réveillons les misères,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE

Non, seigneur, demeurons :

Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi ! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance !
Et je m'en remettrais au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengeroit pas !
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE

Qui ?

HERMIONE

Pyrrhus.

ORESTE

Pyrrhus, madame !

HERMIONE

Eh quoi ! votre haine chancelle ?

Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier ;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE

Moi, je l'excuserois ! Ah ! vos bontés, madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins :
Soyons ses ennemis, et non ses assassins ;
Faisons de sa ruine une juste conquête.
Quoi ! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État,
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
Souffrez, au nom des dieux, que la Grèce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

HERMIONE

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée ;
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;
Que je le hais ; enfin, seigneur, que je l'aimai ?
Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avoit su plaire ;
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
N'importe ; mais enfin réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain :
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE

Eh bien, il faut le perdre, et prévenir sa grâce ;
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse ?
Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
À peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire ;
Vous voulez qu'un roi meure ; et pour son châtement

Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment !
 Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime.
 Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime,
 Je ne m'en défends plus; et je ne veux qu'aller
 Reconnoître la place où je dois l'immoler :
 Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque;
 Dans le temple déjà le trône est élevé,
 Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
 Enfin qu'attendez-vous? Il vous offre sa tête :
 Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête;
 Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger;
 Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
 Voulez-vous malgré lui prendre soin de sa vie?
 Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
 Soulevez vos amis; tous les miens sont à vous :
 Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
 Mais quoi! déjà leur haine est égale à la mienne :
 Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
 Parlez : mon ennemi ne vous peut échapper,
 Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
 Conduisez ou suivez une fureur si belle;
 Revenez tout couvert du sang de l'infidèle;
 Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE

Mais, madame, songez...

HERMIONE

Ah! c'en est trop, seigneur :
 Tant de raisonnements offensent ma colère.
 J'ai voulu vous donner un moyen de me plaire,
 Rendre Oreste content; mais enfin je vois bien
 Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
 Partez : allez ailleurs vanter votre constance,
 Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
 De mes lâches bontés mon courage est confus;
 Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
 Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,
 Où vous n'osez aller mériter ma conquête :
 Là, de mon ennemi je saurai m'approcher;
 Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher;

Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vous vont être immolés,
Et vous reconnoîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV. — HERMIONE, CLÉONE

CLÉONE

Vous vous perdez, madame; et vous devez songer...

HERMIONE

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre :
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissoit le regret de mourir ma victime !
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'ou l'immole à ma haine, et non pas à l'État.
Chère Cléone, cours : ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

CLÉONE

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi ?
O dieux ! qui l'auroit cru, madame ? C'est le roi !

HERMIONE

Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione !

SCÈNE V. — PYRRHUS, HERMIONE, PHENIX

PYRRHUS

Vous ne m'attendiez pas, madame; et je vois bien¹
 Que mon abord ici trouble votre entretien.
 Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
 D'un voile d'équité couvrir mon injustice;
 Il suffit que mon cœur me condamne tout bas;
 Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas.
 J'épouse une Troyenne. Oui, madame, et j'avoue
 Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
 Un autre vous dirait que dans les champs troyens
 Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,
 Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
 Nous fûmes sans amour attachés l'un à l'autre;
 Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
 Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis;
 Loin de les révoquer, je voulus y souscrire :
 Je vous vis avec eux arriver en Épire;
 Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
 Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
 Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle;
 Je voulus m'obstiner à vous être fidèle;
 Je vous reçus en reine; et jusques à ce jour
 J'ai cru que mes serments me tiendroient lieu d'amour.
 Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,
 Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste :
 L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
 Nous jurer malgré nous un amour immortel.
 Après cela, madame, éclatez contre un traître,
 Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
 Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
 Il me soulagera peut-être autant que vous.
 Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures :
 Je crains votre silence, et non pas vos injures;
 Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
 M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
 J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,

1. L'arrivée de Pyrrhus dans un pareil moment est un véritable coup de théâtre... La conception est d'un maître, et l'exécution au-dessus de tout éloge. (LA HARPE.)

Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
 Vous vous abandonniez au crime en criminel.
 Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
 Sous la servile loi de garder sa promesse?
 Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
 Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
 Quoi! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
 Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne;
 Me quitter, me reprendre, et retourner encor
 De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector;
 Couronner tour à tour l'esclave et la princesse;
 Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce!
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
 D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
 Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être
 Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
 Vous veniez de mon front observer la pâleur,
 Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
 Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie;
 Mais, seigneur, en un jour ce seroit trop de joie;
 Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
 Du vieux père d'Hector la valeur abattue
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
 Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
 Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée;
 De votre propre main Polyxène égorgée
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous :
 Que peut-on refuser à ces généreux coups !

PYRRHUS

Madame, je sais trop à quel excès de rage
 La vengeance d'Hélène emporta mon courage :
 Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé;
 Mais enfin je consens d'oublier le passé.
 Je rends grâces au ciel que votre indifférence
 De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
 Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
 Devoit mieux vous connoître et mieux s'examiner.
 Mes remords vous faisoient une injure mortelle;
 Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
 Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :

Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
 Nos cœurs n'étoient point faits dépendants l'un de l'autre :
 Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre :
 Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE

Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ?
 J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
 Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
 J'y suis encor, malgré tes infidélités,
 Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés,
 Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
 J'attendois en secret le retour d'un parjure ;
 J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
 Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
 Je t'aimois inconstant ; qu'aurois-je fait fidèle ?
 Et même en ce moment où ta bouche cruelle
 Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
 Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
 Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
 Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
 Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins
 Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
 Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
 Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
 Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi :
 Tu comptes les moments que tu perds avec moi !
 Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
 Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
 Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux ;
 Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée ;
 Va profaner des dieux la majesté sacrée :
 Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
 Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
 Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne ;
 Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCÈNE VI. — PYRRHUS, PHŒNIX

PHŒNIX

Seigneur, vous entendez : gardez de négliger
 Une amante en fureur qui cherche à se venger.

Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée;
 La querelle des Grecs à la sienne est liée;
 Oreste l'aime encore; et peut-être à ce prix...

PYRRHUS

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — HERMIONE

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
 Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?
 Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
 Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
 Le cruel! de quel œil il m'a congédiée :
 Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
 L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment?
 En ai-je pu tirer un seul gémissement?
 Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
 Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
 Et je le plains encore! Et, pour comble d'ennui,
 Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui!
 Je tremble au seul penser du coup qui le menace!
 Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce!
 Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
 Qu'il périsse! aussi bien il ne vit plus pour nous.
 Le perfide triomphe et se rit de ma rage :
 Il pense voir en pleurs dissiper cet orage :
 Il croit que, toujours foible, et d'un cœur incertain,
 Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
 Il juge encor de moi par mes bontés passées.
 Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
 Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
 Qu'il meure, puisque enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
 A le vouloir? Eh quoi! c'est donc moi qui l'ordonne?
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
 Ce prince, dont mon cœur se faisoit autrefois

Avec tant de plaisir redire les exploits;
 A qui même en secret je m'étois destinée
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée;
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
 Que pour venir si loin préparer son trépas,
 L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire...

SCÈNE II. — HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE

Ah! qu'ai-je fait, Cléone? et que viens-tu me dire?
 Que fait Pyrrhus?

CLÉONE

Il est au comble de ses vœux,
 Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
 Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
 Mener en conquérant sa nouvelle conquête;
 Et, d'un œil où brilloient sa joie et son espoir,
 S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
 Andromaque, au travers de mille cris de joie,
 Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
 Incapable toujours d'aimer et de haïr,
 Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE

Et l'ingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outrage?
 Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
 Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
 N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
 Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
 L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
 Son trouble avouoit-il son infidélité?
 A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE

Madame, il ne voit rien : son salut et sa gloire
 Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
 Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
 Il poursuit seulement ses amoureux projets.
 Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
 Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
 Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
 Dans un fort éloigné du temple et du palais.
 Voilà dans ses transports le seul soin qui lui reste.

HERMIONE

Le perfide ! il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE

Eh bien ! à me venger n'est-il pas préparé ?

CLÉONE

Je ne sais.

HERMIONE

Tu ne sais ? Quoi donc ! Oreste encore,
Oreste me trahit ?

CLÉONE

Oreste vous adore ;

Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ;
Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même ;
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux ;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudroit en vainqueur vous apporter sa tête ;
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur
S'il en devoit sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE

Non, non, il les verra triompher sans obstacle ;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sais de quels remords son courage est atteint :
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière ;
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connoissoient pas ;
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger ;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger !
Allons : c'est à moi seule à me rendre justice.
Que de cris de douleur le temple retentisse ;
De leur hymen fatal troublons l'événement ;
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :

Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
 Je mourrai; mais au moins ma mort me vengera :
 Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III. — ORESTE, HERMIONE, CLÉONE

ORESTE

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
 Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE

Il est mort !

ORESTE

Il expire; et nos Grecs irrités
 Ont lavé dans son sang ses infidélités.
 Je vous l'avois promis; et, quoique mon courage
 Se fit de ce complot une funeste image,
 J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
 Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face :
 Il sembloit que ma vue excitât son audace;
 Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin, avec transport prenant son diadème,
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
 « Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi.
 « Andromaque, réglez sur l'Épire et sur moi.
 « Je voue à votre fils une amitié de père;
 « J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère :
 « Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
 « Et je le reconnois pour le roi des Troyens ».
 A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
 L'infidèle s'est vu partout envelopper,
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
 Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
 Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
 Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
 Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
 Et regagner le port, où bientôt nos amis
 Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE

Qu'ont-ils fait !

ORESTE

Pardonnez à leur impatience :
 Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance ;
 Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
 Qu'il sentit en mourant qu'il expiroit pour vous ;
 Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
 Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
 Madame ; et vous pouvez justement vous flatter
 D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
 Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE

Tais-toi, perfide,
 Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
 Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
 Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
 Barbare, qu'as-tu fait ! Avec quelle furie
 As-tu tranché le cours d'une si belle vie !
 Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
 Sans que tout votre sang se soulevât pour lui !
 Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
 Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
 Qui te l'a dit ?

ORESTE

O dieux ! Quoi ! ne m'avez-vous pas
 Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE

Ah ! falloit-il en croire une amante insensée ?
 Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée ?
 Et ne voyois-tu pas, dans mes emportements,
 Que mon cœur démentoit ma bouche à tous moments ?
 Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire ?
 N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
 Toi-même avant le coup me venir consulter,
 Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
 Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance ?
 Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?

1. Plus j'y réfléchis, plus le mot *Qui te l'a dit ?* me semble admirable. C'est à mon gré le plus hardi, le plus profond, le plus étonnant que la passion ait jamais prononcé.
 (LA HARPE.)

Voilà de ton amour le détestable fruit :
 Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
 C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
 L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
 Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
 Il m'aimeroit peut-être ; il le feindroit du moins.
 Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire :
 Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
 A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
 Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

SCÈNE IV. — ORESTE

Que vois-je ? est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
 Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
 Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
 Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste enfin ?
 Quoi ! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
 J'assassine à regret un roi que je révère ;
 Je viole en un jour les droits des souverains,
 Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
 Ceux même des autels où ma fureur l'assiège ;
 Je deviens parricide, assassin, sacrilège :
 Pour qui ? pour une ingrate à qui je le promets,
 Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
 Dont j'épouse la rage ! Et quand je l'ai servie,
 Elle me redemande et son sang et sa vie !
 Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
 Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux !
 Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire
 Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

SCÈNE V. — ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE

PYLADE

Il faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,
 Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
 Nos Grecs pour un moment en défendent la porte :
 Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-forte.
 Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis :
 Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
 Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
 Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,

Commande qu'on le venge; et peut-être qu'encor
 Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.
 Allons, n'attendons pas que l'on nous environne;
 Nos Grecs nous rejoindront; et tandis qu'Hermione
 Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
 Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre :
 A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.
 Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE

Hermione, seigneur? Il la faut oublier.
 Quoi! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
 Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
 Et parce qu'elle meurt faut-il que vous mouriez?

ORESTE

Elle meurt! Dieux! qu'entends-je!

PYLADE

Eh quoi! vous l'ignoriez!
 En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
 Qui couroit vers le temple, inquiète, égarée.
 Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats
 Que son sang excitoit à venger son trépas.
 Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
 Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue
 Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,
 Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
 Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!
 Appliqué sans relâche au soin de me punir,
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
 J'étois né pour servir d'exemple à ta colère,
 Pour être du malheur un modèle accompli.
 Eh bien! je meurs content, et mon sort est rempli.
 Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
 Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
 L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder...

Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?
 De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
 Quelle horreur me saisit! Grâce au ciel j'entrevois...
 Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!

PYLADE

Ah! seigneur!

ORESTE

Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore :

Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?
 Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
 Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
 Mais que vois-je! A mes yeux Hermione l'embrasse!
 Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
 Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
 Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
 Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
 Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
 A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
 Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
 Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
 Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
 L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
 Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse;
 Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
 Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissants
 S'il reprenoit ici sa rage avec ses sens.



LES PLAIDEURS

COMÉDIE

1668

PRÉFACE

Quand je lus *les Guêpes* d'Aristophane, je ne songeois guère que j'en dusse faire *les Plaideurs*. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au public; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel, et les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidents dignes de la gravité de Scaramouche¹. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent : je leur dis que, quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modèle si j'avois à faire une comédie; et que j'aimerois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence, que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit pas une comédie qu'on me demandoit, et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grâce dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matières de palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir; et ceux qui avoient cru se déshonorer de rire à Paris furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur.

1. Il s'agit probablement du fameux Tiberio Fiurilli, créateur du personnage de Scaramouche, et qui le joua sur l'ancien théâtre italien, à Paris, jusqu'à l'âge le plus avancé.

Ils auroient tort, à la vérité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne; et je n'ai employé que quelques mots barbares que je puis avoir appris dans le cours d'un procès que ni mes juges ni moi n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il voit affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savoient apparemment ce que c'étoit que le sel attique; et ils étoient bien sûrs, quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les personnages pour les empêcher de se reconnoître. Le public ne laissoit pas de discerner le vrai au travers du ridicule; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien; et que si le but de ma comédie étoit de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde; mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avoient tiré.

PERSONNAGES

DANDIN, juge.

LÉANDRE, fils de Dandin.

CHICANEAU, bourgeois.

ISABELLE, fille de Chicaneau.

LA COMTESSE.

PETIT-JEAN, portier.

L'INTIMÉ, secrétaire.

LE SOUFFLEUR.

La scène est dans une ville de Basse-Normandie.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — PETIT-JEAN, *traînant un gros sac de procès.*

Ma foi ! sur l'avenir bien fou qui se fiera :

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
 Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être suisse.
 Tous ces Normands vouloient se divertir de nous :
 On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
 Tout Picard que j'étois, j'étois un bon apôtre,
 Et je faisois claquer mon fouet tout comme un autre.
 Tous les plus gros monsieurs me parloient chapeau bas ;
 Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras !
 Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.
 Ma foi ! j'étois un franc portier de comédie :
 On avoit beau heurter et m'ôter son chapeau,
 On n'entroit pas chez nous sans graisser le marteau.
 Point d'argent, point de suisse, et ma porte étoit close.
 Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose :
 Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin
 De fournir la maison de chandelle et de foin ;
 Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
 J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille.
 C'est dommage : il avoit le cœur trop au métier ;
 Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier¹,
 Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
 Il s'y seroit couché sans manger et sans boire.
 Je lui disoit parfois : « Monsieur Perrin-Dandin,
 « Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
 « Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
 « Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure ».
 Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
 Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
 Il nous veut tous juger les uns après les autres.
 Il marmotte toujours certaines patenôtres
 Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
 Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
 Il fit couper la tête à son coq, de colère,
 Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
 Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal
 Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
 Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
 Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
 Il nous le fait garder jour et nuit, et de près :
 Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.

1. *Plaids* est un vieux mot dont on a fait *plaider*, et qui signifie aujourd'hui *plaider*, *audience*. (Louis RACINE.)

Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre.
 Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre,
 C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
 Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
 Ma foi, pour cette nuit il faut que je m'en donne !
 Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
 Dormons.

(Il se couche par terre.)

SCÈNE II. — L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

L'INTIMÉ

Eh ! Petit-Jean ! Petit-Jean !

PETIT-JEAN

L'Intimé !

(A part.)

Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ

Que diable ! si matin que fais-tu dans la rue ?

PETIT-JEAN

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue,
 Garder toujours un homme, et l'entendre crier ?
 Quelle gueule ! Pour moi, je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ

Oh !

PETIT-JEAN

Je lui disois donc, en me grattant la tête,
 Que je voulois dormir. « Présente ta requête
 « Comme tu veux dormir », m'a-t-il dit gravement.
 Je dors en te contant la chose seulement.
 Bonsoir.

L'INTIMÉ

Comment ! bonsoir ? Que le diable m'emporte
 Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCÈNE III. — DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

DANDIN, *à la fenêtre.*

Petit-Jean ! L'Intimé !

L'INTIMÉ, *à Petit-Jean.*

Paix.

DANDIN

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci.
Si je leur donne temps, ils pourront comparoître.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour !

L'INTIMÉ

Comme il saute !

PETIT-JEAN

Oh ! monsieur ! je vous tien.

DANDIN

Au voleur ! au voleur !

PETIT-JEAN

Eh ! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ

Vous avez beau crier.

DANDIN

Main-forte ! l'on me tue !

SCÈNE IV. — LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-
JEAN

LÉANDRE

Vite un flambeau ! j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger ?
Où courez-vous la nuit ?

DANDIN

Je veux aller juger.

LÉANDRE

Et qui juger ? Tout dort.

PETIT-JEAN

Ma foi, je ne dors guères.

LÉANDRE

Que de sacs ! il en a jusques aux jarretières.

DANDIN

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison,
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE

Et qui vous nourrira ?

DANDIN

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE

Mais où dormirez-vous, mon père?

DANDIN

A l'audience.

LÉANDRE

Non, mon père, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
 Dormez chez vous; chez vous faites tous vos repas.
 Souffrez que la raison enfin vous persuade;
 Et pour votre santé...

DANDIN

Je veux être malade.

LÉANDRE

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos;
 Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

DANDIN

Du repos? Ah! sur toi tu veux régler ton père?
 Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
 Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,
 Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?
 L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
 Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
 Ma robe vous fait honte : un fils de juge! Ah! fi!
 Tu fais le gentilhomme : eh! Dandin, mon ami,
 Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
 Les portraits des Dandins : tous ont porté la robe,
 Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
 Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis :
 Attends que nous soyons à la fin de décembre.
 Qu'est-ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'antichambre.
 Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
 A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
 Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche,
 Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche!
 Voilà comme on les traite. Eh! mon pauvre garçon,
 De ta défunte mère est-ce là la leçon?
 La pauvre Babonnette? Hélas! lorsque j'y pense,
 Elle ne manquoit pas une seule audience!
 Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
 Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta;

Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE

Vous vous morfondrez là,
Mon père. Petit-Jean, remenez votre maître,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut!

DANDIN

Quoi! l'on me mènera coucher sans autre forme!
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE

Eh! par provision, mon père, couchez-vous.

DANDIN

J'irai; mais je m'en vais vous faire enrager tous:
Je ne dormirai point.

LÉANDRE

Eh bien! à la bonne heure!
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCÈNE V. — LÉANDRE, L'INTIMÉ

LÉANDRE

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ

Quoi! vous faut-il garder?

LÉANDRE

J'en aurois bon besoin.
J'ai ma folie, hélas! aussi bien que mon père.

L'INTIMÉ

Oh! vous voulez juger?

LÉANDRE, *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons là ce mystère.

Tu connois ce logis?

L'INTIMÉ

Je vous entends enfin:
Diantre! l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle.

Je vous l'ai dit cent fois : elle est sage, elle est belle ;
 Mais vous devez songer que monsieur Chicaneau
 De son bien en procès consume le plus beau.
 Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'audience
 Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
 Tout auprès de son juge il s'est venu loger :
 L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger,
 Et c'est un grand hasard s'il conclut votre affaire
 Sans plaider le curé, le gendre et le notaire.

LÉANDRE

Je le sais comme toi : mais, malgré tout cela.
 Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ

Eh bien, épousez-la.

Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LÉANDRE

Eh ! cela ne va pas si vite que ta tête.
 Son père est un sauvage à qui je ferois peur.
 A moins que d'être huissier, sergent ou procureur,
 On ne voit point sa fille ; et la pauvre Isabelle,
 Invisible et dolente, est en prison chez elle.
 Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets.
 Mon amour en fumée, et son bien en procès.
 Il la ruinera si l'on le laisse faire.
 Ne connoît-ou pas quelque honnête faussaire
 Qui servît ses amis, en le payant, s'entend,
 Quelque sergent zélé ?

L'INTIMÉ

Bon ! l'on en trouve tant !

LÉANDRE

Mais encore ?

L'INTIMÉ

Ah ! monsieur ! si feu mon pauvre père
 Étoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
 Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois ;
 Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits¹.
 Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince ;
 Il vous l'eût pris lui-même ; et si dans la province
 Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,

1. Tout le monde sait que ce vers est une parodie d'un vers du *Cid*. On assure que Corneille fut très mécontent de cette plaisanterie.

Mon père pour sa part en emboursoit dix-neuf.
 Mais de quoi s'agit-il? suis-je pas fils de maître?
 Je vous servirai.

LÉANDRE

Toi?

L'INTIMÉ

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE

Tu porterois au père un faux exploit!

L'INTIMÉ

Hon! hon!

LÉANDRE

Tu rendrois à la fille un billet?

L'INTIMÉ

Pourquoi non?

Je suis des deux métiers.

LÉANDRE

Viens, je l'entends qui crie.

Allons à ce dessein rêver ailleurs.

SCÈNE VI. — CHICANEAU, PETIT-JEAN

CHICANEAU, *allant et revenant.*

La Brie,

Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.
 Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut.
 Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
 Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
 Et chez mon procureur porte-les ce matin.
 Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
 Ah! donne-lui ce sac, qui pend à ma fenêtre.
 Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être
 Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
 Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin :
 Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte :
 Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT-JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU

Peut-on voir monsieur?

PETIT-JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Pourroit-on.

Dire un mot à monsieur son secrétaire?

PETIT-JEAN, *formant la porte.*

Non.

CHICANEAU, *frappant à la porte.*

Et monsieur son portier?

PETIT-JEAN

C'est moi-même.

CHICANEAU

De grâce,

Buvez à ma santé, monsieur.

PETIT-JEAN, *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse !

(Fermant la porte.)

Mais revenez demain.

CHICANEAU

Eh ! rendez donc l'argent.

Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.

J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine :

Six écus en gagnoient une demi-douzaine.

Mais aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier

Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.

Mais j'aperçois venir madame la comtesse

De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCÈNE VII. — LA COMTESSE, CHICANEAU

CHICANEAU

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE

Eh bien ! l'ai-je pas dit ?

Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.

Pour les faire lever c'est en vain que je gronde ;

Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE

Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANEAU

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE

Ah ! monsieur ! quel arrêt !

CHICANEAU

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie...

CHICANEAU

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE

Monsieur, que je vous die...

CHICANEAU

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà.
 Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
 S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
 Dont je formai ma plainte au juge du village.
 Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé,
 A deux bottes de foin le dégât estimé.
 Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
 Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle
 Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
 Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît,
 Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
 Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête,
 Et je gagne ma cause. A cela, que fait-on ?
 Mon chicanneur s'oppose à l'exécution.
 Autre incident : tandis qu'au procès on travaille,
 Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
 Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
 Du foin que peut manger une poule en un jour :
 Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
 Demeurant en état, on appointe la cause,
 Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
 J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
 De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
 Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
 Grieffs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.

J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
 Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
 Six-vingt productions, vingt arrêts de défenses,
 Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
 Estimés environ cinq à six mille francs.
 Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
 Après quinze ou vingt ans! Il me reste un refuge :
 La requête civile est ouverte pour moi,
 Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
 Vous plaidez?

LA COMTESSE

Plût à Dieu!

CHICANEAU

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE

Je...

CHICANEAU

Deux bottes de foin cinq à six mille livres.

LA COMTESSE

Monsieur, tous mes procès alloient être finis;
 Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits;
 L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
 Et contre mes enfants! Ah! monsieur! la misère!
 Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
 Ni tout ce qu'ils ont fait : mais on leur a donné
 Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
 On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU

De plaider?

LA COMTESSE

De plaider.

CHICANEAU

Certes, le trait est noir.

J'en suis surpris.

LA COMTESSE

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU

Comment! lier les mains aux gens de votre sorte!
 Mais cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE

Je n'en vivrois, monsieur, que trop honnêtement,
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot ! Mais, s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE

Il ne m'en souvient pas ;
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE

Hélas !

CHICANEAU

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE

Hé ! quelque soixante ans.

CHICANEAU

Comment ! c'est le bel âge

Pour plaider.

LA COMTESSE

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendrai ma chemise ; et je veux rien ou tout.

CHICANEAU

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU

J'irois trouver mon juge...

LA COMTESSE

Oh ! oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU

Me jeter à ses pieds...

LA COMTESSE

Oui, je m'y jetterai ;

Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU

Avez-vous dit, madame?

LA COMTESSE

Oui.

CHICANEAU

J'irois sans façon.

Trouver mon juge.

LA COMTESSE

Hélas ! que ce monsieur est bon !

CHICANEAU

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE

Ah ! que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU

J'irois trouver mon juge, et lui dirois...

LA COMTESSE

Oui.

CHICANEAU

Voi !

Et lui dirois : Monsieur...

LA COMTESSE

Oui, monsieur.

CHICANEAU

Liez-moi...

LA COMTESSE

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU

A l'autre !

LA COMTESSE

Je ne la serai point.

CHICANEAU

Quelle humeur est la vôtre ?

LA COMTESSE

Non.

CHICANEAU

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU

Mais...

LA COMTESSE

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie...

CHICANEAU

Enfin, quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE

Fou vous-même.

CHICANEAU

Madame !

LA COMTESSE

Et pourquoi me lier ?

CHICANEAU

Madame...

LA COMTESSE

Voyez-vous ! il se rend familier.

CHICANEAU

Mais, madame...

LA COMTESSE

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis !

CHICANEAU

Madame !

LA COMTESSE

Avec son âne !

CHICANEAU

Vous me poussez.

LA COMTESSE

Bonhomme, allez garder vos foins.

CHICANEAU

Vous m'excédez.

LA COMTESSE

Le sot !

CHICANEAU

Que n'ai-je des témoins !

SCÈNE VIII. — PETIT-JEAN, LA COMTESSE,
CHICANEAU

PETIT-JEAN

Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE

Que monsieur est un sot.

CHICANEAU

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN, *à la comtesse.*

Ah ! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle !

PETIT-JEAN

Folle !

(*A Chicaneau.*)

Vous avez tort. Pourquoi l'injurier ?

CHICANEAU

On la conseille.

PETIT-JEAN

Oh !

LA COMTESSE

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN

Oh ! monsieur !

CHICANEAU

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle ?

PETIT-JEAN

Oh ! madame !

LA COMTESSE

Qui ? moi, souffrir qu'on me querelle ?

CHICANEAU

Une crieuse !

PETIT-JEAN

Hé ! paix !

LA COMTESSE
Un chicaneur !

PETIT-JEAN
Holà.

CHICANEAU
Qui n'ose plus plaider !

LA COMTESSE
Que t'importe cela ?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur ?

CHICANEAU
Et bon, et bon, de par le diable !
Un sergent ! un sergent !

LA COMTESSE
Un huissier ! un huissier !

PETIT-JEAN, *seul.*
Ma foi, juge et plaideurs, il faudroit tout lier.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — LÉANDRE, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ

Monsieur, encore un coup, je ne puis pas tout faire :
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.
En robe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde ?
Hé ! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,
A peine seulement savez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse ;
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour monsieur Chicaneau,
Et le fait assigner pour certaine parole,
Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excès
Et blasphèmes, toujours l'ornement des procès ?

Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage?

LÉANDRE

Ah ! fort bien !

L'INTIMÉ

Je ne sais, mais je me sens enfin
L'âme et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre :
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais, pour faire signer le contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du père.

LÉANDRE

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

(L'Intimé va frapper à la porte d'Isabelle.)

SCÈNE II. — ISABELLE, L'INTIMÉ

ISABELLE

Qui frappe?

L'INTIMÉ

Ami.

(A part.)

C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE

Demandez-vous quelqu'un, monsieur?

L'INTIMÉ

Mademoiselle,

C'est un petit exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre :
Mon père va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ

Il n'est donc pas ici, mademoiselle?

ISABELLE

Non.

L'INTIMÉ

L'exploit, mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute :
 Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte ;
 Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
 Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
 Adieu.

L'INTIMÉ

Mais permettez...

ISABELLE

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE

Chanson !

L'INTIMÉ

C'est une lettre.

ISABELLE

Encor moins.

L'INTIMÉ

Mais lisez.

ISABELLE

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ

C'est de monsieur...

ISABELLE

Adieu.

L'INTIMÉ

Léandre.

ISABELLE

Parlez bas.

C'est de monsieur...?;

L'INTIMÉ

Que diable ! on a bien de la peine
 A se faire écouter : je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE

Ah ! l'Intimé pardonne à mes sens étonnés ;
 Donne.

L'INTIMÉ

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte?

ISABELLE

Hé! donne donc.

L'INTIMÉ

La peste!

ISABELLE

Oh! ne donnez donc pas.

Avec votre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCÈNE III. — CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ

CHICANEAU

Oui, je suis donc un sot, un voleur, à son compte?
Un sergent s'est chargé de la remercier,
Et je vais lui servir un plat de mon métier.
Je serois bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.
Mais un homme ici parle à ma fille! Comment!
Elle lit un billet? Ah! c'est de quelque amant.
Approchons.

ISABELLE

Tout de bon, ton maître est-il sincère?

Le croirai-je?

L'INTIMÉ

Il ne dort non plus que votre père.

(Apercevant Chicaneau.)

Il se tourmente; il vous... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE, *apercevant Chicaneau.*

C'est mon père!

(A l'Intimé.)

Vraiment, vous leur pouvez apprendre
Que, si l'on nous poursuit, nous saurons nous défendre.
(Déchirant le billet.)

Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANEAU

Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit !
 Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille :
 Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens, ma fille.
 Va, je t'achèterai *le Praticien françois*.
 Mais, diantre ! il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, à l'Intimé.

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère :
 Il me feront plaisir : je les mets à pis faire.

CHICANEAU

Hé ! ne te fâche point.

ISABELLE, à l'Intimé.

Adieu, monsieur.

SCÈNE IV. — CHICANEAU, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ, se mettant en état d'écrire.

Or ça,

Verbalisons.

CHICANEAU

Monsieur, de grâce, excusez-la :
 Elle n'est pas instruite ; et puis, si bon vous semble,
 En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ

Non.

CHICANEAU

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ

Je ne suis pas méchant :
 J'en ai sur moi copie.

CHICANEAU

Ah ! le trait est touchant.
 Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage,
 Et moins je me remets, monsieur, votre visage.
 Je connois force huissiers.

L'INTIMÉ

Informez-vous de moi.
 Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'INTIMÉ

Pour une brave dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son âme
Voudroit que vous vinssiez, à ma sommation,
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU

De réparation? Je n'ai blessé personne.

L'INTIMÉ

Je le crois : vous avez, monsieur, l'âme trop bonne.

CHICANEAU

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ

Elle voudroit, monsieur,
Que devant des témoins vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

CHICANEAU

Parbleu, c'est ma comtesse !

L'INTIMÉ

Elle est votre servante.

CHICANEAU

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ

Vous êtes obligeant,

Monsieur.

CHICANEAU

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Eh quoi donc ! les battus, ma foi, paieront l'amende !
Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixième janvier,*
Pour avoir fausement dit qu'il falloitt lier,
Étant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cætera,
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame ; et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistés d'un notaire,
(Zeste !) ledit Hiérome avouera hautement
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement...
LE BON. C'est donc le nom de votre seigneurie?

L'INTIMÉ

Pour vous servir.

(A part.)

Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU

Le Bon ! Jamais exploit ne fut signé Le Bon.
Monsieur Le Bon...

L'INTIMÉ

Monsieur.

CHICANEAU

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANEAU

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

L'INTIMÉ

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer :
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU

Moi, payer ? En soufflets.

L'INTIMÉ

Vous êtes trop honnête :

Vous me le paierez bien.

CHICANEAU

Oh ! tu me romps la tête.

Tiens, voilà ton paiement.

L'INTIMÉ

Un soufflet ! Écrivons :

*Lequel Hiérome, après plusieurs rébellions,
Auroit atteint, frappé, moi sergent, à la joue,
Et fait tomber, du coup, mon chapeau dans la boue.*CHICANEAU, *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ

Bon : c'est de l'argent comptant ;
J'en avois bien besoin. *Et, de ce non content.*
Auroit avec le pied réitéré. Courage !
Outre plus, le susdit seroit venu, de rage,
Pour lacérer ledit présent procès-verbal.
Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal.

Ne vous relâchez point.

CHICANEAU

Coquin !

L'INTIMÉ

Ne vous déplaîse ;

Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANEAU, *tenant un bâton.*

Oui-da : je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tôt donc,

Frappez : j'ai quatre enfants à nourrir.

CHICANEAU

Ah ! pardon,

Monsieur, pour un sergent je ne pouvois vous prendre ;

Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.

Je saurai réparer ce soupçon outrageant.

Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très sergent.

Touchez là : vos pareils sont gens que je révère ;

Et j'ai toujours été nourri par feu mon père

Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents.

L'INTIMÉ

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU

Monsieur, point de procès.

L'INTIMÉ

Serviteur. Contumace,

Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !

CHICANEAU

De grâce,

Rendez-les moi plutôt.

L'INTIMÉ

Suffit qu'ils soient reçus,

Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.

SCÈNE V. — LÉANDRE, *en robe de commissaire ;*

CHICANEAU, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ

Voici fort à propos monsieur le commissaire.

Monsieur, votre présence est ici nécessaire.

Tel que vous me voyez, monsieur ici présent
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

LÉANDRE

A vous, monsieur?

L'INTIMÉ

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ

Monsieur, tâtez plutôt :
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU

Foin de moi !

L'INTIMÉ

Plus, sa fille, au moins soi-disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui feroit plaisir, et que d'un œil content
Elle nous défioit.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Faites venir la fille.

L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANEAU, *à part.*

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé :
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.

LÉANDRE

Comment ! battre un huissier ! Mais voici la rebelle.

SCÈNE VI. — LÉANDRE, ISABELLE, CHICANEAU,
L'INTIMÉ

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnoissez?

LÉANDRE

Eh bien, mademoiselle,
C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui si hautement osiez nous défier?
Votre nom?

ISABELLE

Isabelle.

LÉANDRE

Écrivez. Et votre âge?

ISABELLE

Dix-huit ans.

CHICANEAU

Elle en a quelque peu davantage;

Mais n'importe.

LÉANDRE

Êtes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE

Non, monsieur.

LÉANDRE

Vous riez? Écrivez qu'elle a ri¹.

CHICANEAU

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE

Mettez qu'il interrompt.

CHICANEAU

Eh! je n'y pensais pas.

Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aise.

On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaie.

N'avez-vous pas reçu de l'huissier que voilà

Certain papier tantôt?

ISABELLE

Oui, monsieur.

CHICANEAU

Bon cela.

LÉANDRE

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANEAU

Bon.

1. L'auteur nous offre ici le modèle d'un interrogatoire naïf et comique. La scène est neuve, pleine de goût et de grâce, et du meilleur genre de plaisanterie. (GEOFFROY.)

LÉANDRE, à l'Intimé.

Continuez d'écrire.

(A Isabelle.)

Et pourquoi l'avez-vous déchiré?

ISABELLE

J'avois peur

Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU

Et tu fuis les procès? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit.

ISABELLE

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère.

LÉANDRE, à l'Intimé.

Écrivez.

CHICANEAU

Je vous dis qu'elle tient de son père.
Elle répond fort bien.

LÉANDRE

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE

Une robe toujours m'avoit choqué la vue;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU

La pauvre enfant! Va, va, je te marierai bien
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE

A la justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE

Dans les occasions
Soutiendrez-vous au moins vos dépositions?

ISABELLE

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LÉANDRE

Signez. Cela va bien, la justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, monsieur?

CHICANEAU

Oui-da, gaïment,
A tout ce qu'elle a dit je signe aveuglément.

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme :
Il signe un bon contrat écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU, *à part.*

Que lui dit-il? Il est charmé de son esprit.

LÉANDRE

Adieu. Soyez toujours aussi sage que belle :
Tout ira bien. Huissier, ramenez-la chez elle.
Et vous, monsieur, marchez.

CHICANEAU

Où, monsieur?

LÉANDRE

Suivez-moi.

CHICANEAU

Où donc?

LÉANDRE

Vous le saurez. Marchez, de par le roi.

CHICANEAU

Comment!

SCÈNE VII. — LÉANDRE, CHICANEAU, PETIT-JEAN

PETIT-JEAN

Holà! quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître?
Quel chemin a-t-il pris? la porte ou la fenêtre?

LÉANDRE

A l'autre!

PETIT-JEAN

Je ne sais qu'est devenu son fils;
Et pour le père, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandoit sans cesse ses épices;
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices

Chercher la boîte au poivre; et lui, pendant cela,
Est disparu.

SCÈNE VIII. — DANDIN, à une lucarne du toit; LÉANDRE,
CHICANEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

DANDIN

Paix! paix! que l'on se taise là.

LÉANDRE

Hé! grand Dieu!

PETIT-JEAN

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

DANDIN

Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?
Qui sont ces gens en robe? Êtes-vous avocats?
Çà, parlez.

PETIT-JEAN

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire.

LÉANDRE

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN

Ho! ho! monsieur!

LÉANDRE

Tais-toi, sur les yeux de ta tête,

Et suis-moi.

SCÈNE IX. — LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU,
L'INTIMÉ

DANDIN

Dépêchez, donnez votre requête.

CHICANEAU

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE

Eh! mon Dieu! j'aperçois monsieur dans son grenier.
Que fait-il là?

L'INTIMÉ

Madame, il y donne audience.

Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU

On me fait violence,

Monsieur, on m'injurie, et je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU ET LA COMTESSE

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ

Parbleu ! je veux me mettre aussi de la partie.

LA COMTESSE, CHICANEAU ET L'INTIMÉ

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

CHICANEAU

Hé ! messieurs, tour à tour exposons notre droit.

LA COMTESSE

Son droit ! Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

DANDIN

Qu'est-ce qu'on vous a fait ?

LA COMTESSE, CHICANEAU ET L'INTIMÉ

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *continuant.*

Outre un soufflet, monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

CHICANEAU

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE

Monsieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

DANDIN

Vos qualités ?

LA COMTESSE

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ

Huissier.

CHICANEAU

Bourgeois.

Messieurs...

DANDIN, *se retirant de la lucarne du toit.*

Parlez toujours : je vous entends tous trois.

CHICANEAU

Monsieur...

L'INTIMÉ

Bon ! le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE

Hélas !

CHICANEAU

Eh quoi ! déjà l'audience est finie ?

Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

SCÈNE X. — LÉANDRE, *sans robe* ; CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ

LÉANDRE

Messieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos ?

CHICANEAU

Monsieur, peut-on entrer ?

LÉANDRE

Non, monsieur, ou je meure.

CHICANEAU

Eh ! pourquoi ? J'aurai fait en une petite heure, En deux heures au plus.

LÉANDRE

On n'entre point, monsieur.

LA COMTESSE

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur. Mais moi...

LÉANDRE

L'on n'entre point, madame, je vous jure.

LA COMTESSE

Oh ! monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE

Peut-être.

LA COMTESSE

J'en suis sûre.

LÉANDRE

Par la fenêtre donc ?

LA COMTESSE

Par la porte.

LÉANDRE

Il faut voir.

CHICANEAU

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCÈNE XI. — LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE,
L'INTIMÉ, PETIT-JEANPETIT-JEAN, à *Léandre*.On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse,
Parbleu : je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE

En un mot comme en cent,

On ne voit point mon père.

CHICANEAU

Eh bien donc ! Si pourtant
Sur toute cette affaire il faut que je le voie.*(Dandin paroît par le soupirail.)*

Mais que vois-je ? Ah ! c'est lui que le ciel nous renvoie !

LÉANDRE

Quoi ! par le soupirail !

PETIT-JEAN

Il a le diable au corps.

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

L'impertinent ! Sans lui j'étois dehors.

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU

Monsieur, voulez-vous bien...

DANDIN

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU

Monsieur, j'ai commandé...

DANDIN

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU

Que l'on portât chez vous...

DANDIN

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU

Certain quartaut de vin.

DANDIN

Hé! je n'en ai que faire.

CHICANEAU

C'est de très bon muscat.

DANDIN

Redites votre affaire.

LÉANDRE, à l'Intimé.

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE

Monsieur, il va vous dire autant de faussetés.

CHICANEAU

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN

Mon Dieu, laissez-la dire!

LA COMTESSE

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN

Souffrez que je respire.

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN

Elle m'étrangle... Ay! ay!

CHICANEAU

Vous m'entraînez, ma toi!

Prenez garde, je tombe.

PETIT-JEAN

Ils sont, sur ma parole,

L'un et l'autre encavés.

LÉANDRE

Vite, que l'on y vole.

Courez à leur secours. Mais au moins je prétends
Que monsieur Chicaneau, puisqu'il est là dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ

Gardez le soupirail.

LÉANDRE

Va vite, je le garde.

SCÈNE XII. — LA COMTESSE, LÉANDRE

LA COMTESSE

Misérable ! il s'en va lui prévenir l'esprit.

(Par le soupirail.)

Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
Il n'a point de témoins : c'est un menteur.

LÉANDRE

Madame !

Que leur contez-vous là ? Peut-être ils rendent l'âme.

LA COMTESSE

Il lui fera, monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE

Oh ! non ! personne n'entrera.

LA COMTESSE

Je le vois bien, monsieur, le vin muscat opère
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du père.
Patience, je vais protester comme il faut
Contre monsieur le juge et contre le quartaut.

LÉANDRE

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCÈNE XIII. — DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ

L'INTIMÉ

Monsieur, où courez-vous ? C'est vous mettre en danger ;
Et vous boitez tout bas.

DANDIN

Je veux aller juger.

LÉANDRE

Comment ! mon père ! Allons, permettez qu'on vous panse vite, un chirurgien.

DANDIN

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE

Hé ! mon père ! arrêtez...

DANDIN

Oh ! je vois ce que c'est.

Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît ;
Tu ne gardes pour moi respect ni complaisance :
Je ne puis prononcer une seule sentence.
Achève, prends ce sac, prends vite.

LÉANDRE

Hé ! doucement,

Mon père. Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous :
Exercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN

Ne raillons point ici de la magistrature :
Vois-tu ? je ne veux point être un juge en peinture.

LÉANDRE

Vous serez, au contraire, un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences :
Tout vous sera chez vous matière de sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.

DANDIN

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paiera ? Personne ?

LÉANDRE

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE

Contre un de vos voisins...

SCÈNE XIV. — DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ,
PETIT-JEAN

PETIT-JEAN

Arrête ! arrête ! attrape !

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah ! c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe !

L'INTIMÉ

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN

Tout est perdu... Citron...

Votre chien... vient là-bas de manger un chapon.

Rien n'est sûr devant lui : ce qu'il trouve, il l'emporte.

LÉANDRE

Bon, voilà pour mon père une cause. Main-forte !

Qu'on se mette après lui. Courez tous.

DANDIN

Point de bruit,

Tout doux ! Un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE

Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique :

Jugez sévèrement ce voleur domestique.

DANDIN

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.

Il faut de part et d'autre avoir un avocat.

Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE

Eh bien ! il en faut faire.

Voilà votre portier et votre secrétaire ;

Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats :

Ils sont fort ignorants.

L'INTIMÉ

Non pas, monsieur, non pas.

J'endormirai monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN

Pour moi, je ne sais rien ; n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE

C'est ta première cause, et l'on te la fera.

PETIT-JEAN

Mais je ne sais pas lire.

LÉANDRE

Eh ! l'on te soufflera.

DANDIN

Allons nous préparer. Ça, messieurs, point d'intrigue.
 Fermons l'œil aux présents, et l'oreille à la brigade.
 Vous, maître Petit-Jean, serez le demandeur ;
 Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur.

 ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — LÉANDRE, CHICANEAU, LE SOUFFLEUR

CHICANEAU

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
 L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
 Je ne mens pas d'un mot.

LÉANDRE

Oui, je crois tout cela ;
 Mais, si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
 En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre,
 Vous troubleriez bien moins leur repos que le vôtre.
 Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensés
 A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés ;
 Et dans une poursuite à vous-même contraire...

CHICANEAU

Vraiment vous me donnez un conseil salutaire ;
 Et devant qu'il soit peu je veux en profiter :
 Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
 Puisque monsieur Dandin va donner audience,
 Je vais faire venir ma fille en diligence.
 On peut l'interroger, elle est de bonne foi ;
 Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR

Quel homme !

SCÈNE II. — LÉANDRE, LE SOUFFLEUR

LÉANDRE

Je me sers d'un étrange artifice ;

Mais mon père est un homme à se désespérer ;
 Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
 D'ailleurs j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
 Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
 Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCÈNE III. — DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ ET
 PETIT-JEAN *en robe*, LE SOUFFLEUR

DANDIN

Çà, qu'êtes-vous ici ?

LÉANDRE

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au souffleur*.

Vous ?

LE SOUFFLEUR

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN

Je vous entends. Et vous ?

LÉANDRE

Moi ? Je suis l'assemblée.

DANDIN

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR

Messieurs.

PETIT-JEAN

Oh ! prenez-le plus bas :

Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.

Messieurs...

DANDIN

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN

Oh ! mes...

DANDIN

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT-JEAN

Oh ! monsieur ! je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN

Ne te couvre donc pas.

PETIT-JEAN, *se couvrant*.

Messieurs...

(Au souffleur.)

Vous, doucement;

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Messieurs, quand je regarde avec exactitude

L'inconstance du monde et sa vicissitude;

Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,

Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants;

Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune

Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune;

(Babyloniens.)

Quand je vois les États des Babiboniens

(Persans.)

(Macédoniens.)

Transférés des Serpents aux Nacédoniens;

(Romains.)

(Despotique.)

Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique,

(Démocratique.)

Passer au démocrite, et puis au monarchique;

Quand je vois le Japon...

L'INTIMÉ

Quand aura-t-il tout vu?

PETIT-JEAN

Oh ! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?

Je ne dirai plus rien.

DANDIN

Avocat inoemmode,

Que ne lui laissez-vous finir sa période?

Je suis sang et eau, pour voir si du Japon

Il viendrait à bon port au fait de son chapon;

Et vous l'interrompez par un discours frivole.

Parlez donc, avocat.

PETIT-JEAN

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE

Achève, Petit-Jean : c'est fort bien débuté.

Mais que font là tes bras pendants à ton côté?

Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.

Dégourdis-toi. Courage; allons, qu'on s'évertue.

PETIT-JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

LÉANDRE

Dis donc ce que tu vois,

PETIT-JEAN

Oh dame ! on ne court pas deux lièvres à la fois.

LE SOUFFLEUR

On lit...

PETIT-JEAN

On lit...

LE SOUFFLEUR

Dans la...

PETIT-JEAN

Dans la...

LE SOUFFLEUR

Métamorphose...

PETIT-JEAN

Comment ?

LE SOUFFLEUR

Que la métem...

PETIT-JEAN

Que la métem...

LE SOUFFLEUR

Psychose...

PETIT-JEAN

Psychose...

LE SOUFFLEUR

Hé ! le cheval !

PETIT-JEAN

Et le cheval...

LE SOUFFLEUR

Encor !

PETIT-JEAN

Encor...

LE SOUFFLEUR

Le chien !

PETIT-JEAN

Le chien...

LE SOUFFLEUR

Le butor !

PETIT-JEAN

Le butor...

LE SOUFFLEUR

Peste de l'avocat !

PETIT-JEAN

Ah ! peste de toi-même !

Voyez cet autre avec sa face de carême !

Va-t'en au diable.

DANDIN

Et vous, venez au fait. Un mot

Du fait.

PETIT-JEAN

Eh ! faut-il tant tourner autour du pot ?

Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,

De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise,

Pour moi, je ne sais point tant faire de façon

Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.

Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne ;

Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine ;

Que la première fois que je l'y trouverai,

Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE

Belle conclusion, et digne de l'exorde !

PETIT-JEAN

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN

Appelez les témoins.

LÉANDRE

C'est bien dit, s'il le peut :

Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN

Faites-les donc venir.

PETIT-JEAN

Je les ai dans ma poche.

Tenez : voilà la tête et les pieds du chapon ;

Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ

Je les récuse.

DANDIN

Bon !

Pourquoi les récuser ?

L'INTIMÉ
Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN
Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ
Messieurs...

DANDIN
Serez-vous long, avocat? dites-moi.

L'INTIMÉ
Je ne réponds de rien.

DANDIN
Il est de bonne foi.

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en fausset.*
Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasard,
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,
D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante;
Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit.

DANDIN
Avocat,
De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ, *d'un ton ordinaire.*
Oui-da, j'en ai plusieurs...

(Du beau ton.)

Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit; ce néanmoins, messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de Basse-Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni :
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

DANDIN
Vraiment, il plaide bien.

L'INTIMÉ
Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primo, peri Politicon,*

Dit fort bien...

DANDIN

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Ariostote et de sa politique.

L'INTIMÉ

Oui; mais l'autorité du Péripatétique
Prouveroit que le bien et le mal...

DANDIN

Je prétens
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait...

L'INTIMÉ

Pausanias, en ses Corinthiaques...

DANDIN

Au fait.

L'INTIMÉ

Rebuffe...

DANDIN

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ

Le grand Jacques...

DANDIN

Au fait, au fait, au fait.

L'INTIMÉ

Hermenopul, *in Prompt...*

DANDIN

Oh! je te vais juger.

L'INTIMÉ

Oh! vous êtes si prompt!

Voici le fait.

(*Vite.*)

Un chien vient dans une cuisine;
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or, celui pour lequel je parle est affamé,
Celui contre lequel je parle *autem* plumé;
Et celui pour lequel je suis prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrète :
On le prend. Avocat pour et contre appelé;
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire!

Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ

Mais le premier, monsieur, c'est le beau.

DANDIN

C'est le laid.

A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LÉANDRE

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, messieurs? On vient. Comment vient-on?
On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison? maison de notre propre juge!
On brise le cellier qui nous sert de refuge!
De vol, de brigandage on nous déclare auteurs!
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A maître Petit-Jean, messieurs. Je vous atteste :
Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, Digeste,
De vi, paragrapho, messieurs... *Caponibus*,
Est manifestement contraire à cet abus?
Et quand il seroit vrai que Citron, ma partie,
Auroit mangé, messieurs, le tout, ou bien partie
Du dit chapon : qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer un larron?
Témoin trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pièces?
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pièces?

PETIT-JEAN

Maître Adam...

L'INTIMÉ

Laissez-nous.

PETIT-JEAN

L'Intimé...

L'INTIMÉ

Laissez-nous.

PETIT-JEAN

S'enroue.

L'INTIMÉ

Hé, laissez-nous ! Euh, euh !

DANDIN

Reposez-vous,

Et concluez.

L'INTIMÉ, d'un ton pesant.

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais sans rien omettre, et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux l'idée universelle
De ma cause et des faits renfermés en icelle.

DANDIN

Il auroit plus tôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus ; ou bien que le ciel te confonde !

L'INTIMÉ

Je finis.

DANDIN

Ah !

L'INTIMÉ

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *bâillant.*

Avocat, ah ! passons au déluge.

L'INTIMÉ

Avant donc

La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière
Étoit ensevelie au fond de la matière.
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisoient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme :
UNUS ERAT TOTO NATURÆ VULTUS IN ORBE,
QUEM GRÆCI DIXERE CHAOS, RUDIS INDIGESTAQUE MOLES
(*Dandin endormi se laisse tomber.*)

LÉANDRE

Quelle chute ! Mon père !

PETIT-JEAN

Ay, monsieur ! Comme il dort !

LÉANDRE

Mon père, éveillez-vous.

PETIT-JEAN

Monsieur, êtes-vous mort ?

LÉANDRE

Mon père !

DANDIN

Eh bien ? eh bien ? Quoi ? qu'est-ce ? Ah ! ah ! quel homme !
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LÉANDRE

Mon père, il faut juger.

DANDIN

Aux galères.

LÉANDRE

Un chien

Aux galères !

DANDIN

Ma foi ! je n'y conçois plus rien ;
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.
Hé ! concluez.

L'INTIMÉ, *lui présentant de petits chiens.*

Venez, famille désolée ;

Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins.

Venez faire parler vos esprits enfantins.

Oui, messieurs, vous voyez ici notre misère :

Nous sommes orphelins ; rendez-nous notre père ;

Notre père, par qui nous fûmes engendrés,

Notre père, qui nous...

DANDIN

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ

Notre père, messieurs...

DANDIN

Tirez donc. Quels vacarmes !

Ils ont pissé partout.

L'INTIMÉ

Monsieur, voyez nos larmes.

DANDIN

Ouf ! Je me sens déjà pris de compassion.
 Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !
 Je suis bien empêché. La vérité me presse ;
 Le crime est avéré ; lui-même il le confesse.
 Mais s'il est condamné, l'embarras est égal.
 Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.
 Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCÈNE IV. — DANDIN, LÉANDRE, CHICANEAU,
 ISABELLE, PETIT-JEAN, L'INTIMÉ

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN, à *Petit-Jean* et à *l'Intimé*.

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.

Adieu.

(A Chicaneau.)

Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là ?

CHICANEAU

C'est ma fille, monsieur.

DANDIN

Hé ! tôt, rappelez-la.

ISABELLE

Vous êtes occupé.

DANDIN

Moi ! Je n'ai point d'affaire.

(A Chicaneau.)

Que ne me disiez-vous que vous étiez son père !

CHICANEAU

Monsieur...

DANDIN

Elle sait mieux votre affaire que vous.

Dites...

(A Isabelle.)

Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux !
 Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
 Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
 Savez-vous que j'étois un compère autrefois ?
 On a parlé de nous.

ISABELLE

Ah ! monsieur, je vous crois.

DANDIN

Dis-nous : à qui veux-tu faire perdre la cause?

ISABELLE

A personne.

DANDIN

Pour toi je ferai toute chose.

Parle donc.

ISABELLE

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN

N'avez-vous jamais vu donner la question?

ISABELLE

Non; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE

Eh! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux!

DANDIN

Bon! Cela fait toujours passer une heure ou deux.

CHICANEAU

Monsieur, je viens ici pour vous dire...

LÉANDRE

Mon père,

Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire :

C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord

Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord :

La fille le veut bien; son amant le respire;

Ce que la fille veut, le père le désire.

C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez au plus tôt :

Dès demain, si l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père :

Saluez-le.

CHICANEAU

Comment?

DANDIN

Quel est donc ce mystère?

LÉANDRE

Ce que vous avez dit se fait de point en point.

DANDIN

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE

Sans doute; et j'en croirai la charmante Isabelle.

CHICANEAU

Es-tu muette? Allons, c'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE

Je n'ose pas, mon père, en appeler.

CHICANEAU

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE, *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.

Vous n'appellerez pas de votre signature?

CHICANEAU

Plaît-il?

DANDIN

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU

Je vois qu'on m'a surpris; mais j'en aurai raison :
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille; soit : on n'aura pas la bourse.

LÉANDRE

Eh! monsieur! qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien.

CHICANEAU

Ah!

LÉANDRE

Mon père, êtes-vous content de l'audience?

DANDIN

Oui-da. Que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient désormais plus courts.
Et notre criminel?

LÉANDRE

Ne parlons que de joie :

Grâce ! grâce ! mon père.

DANDIN

Eh bien, qu'on le renvoie ;

C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.

Allons nous délasser à voir d'autres procès.





BRITANNICUS

TRAGÉDIE

1669

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHEVREUSE¹

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage; et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenue. Mais ce seroit être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?

Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses². Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'ai pu concevoir.

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

1. Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse, et de Chaulnes, pair de France, né le 7 octobre 1646, et connu sous le nom de duc de Chevreuse. Son père avoit fait bâtir un petit château sur le terrain même de Port-Royal. Il étoit intimement lié avec les solitaires. C'est pour lui qu'avoit été faite la Logique de Port-Royal. Il fut ami intime du duc de Beauvilliers, son beau-frère, et de Fénelon. Il mourut à Paris, le 5 novembre 1712, treize ans après Racine.

2. On ne peut guère douter qu'il ne soit ici question du grand Colbert, beau-père du duc de Chevreuse, lequel avoit épousé sa fille aînée.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'ai pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier : il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi : ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premières années : il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors : Néron est ici dans son particulier et dans sa famille; et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron : je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome; il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs : à cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme, et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. « Néron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus additis adhuc vitiis mirè congruebat*¹. »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andromaque*, le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie, et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imper-

1. Tacit., *Annal.* lib. XIII, cap. 1.

fection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

« Mais, disent-ils, ce prince n'entroit que dans sa quinzième année « lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils « n'ont vécu. » Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit été faite avec chaleur par un homme¹ qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppose les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs : ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace*? Mais j'ai à leur dire que, s'ils avoient bien lu l'histoire, ils auroient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*². Elle aimoit tendrement son frère; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Si je la présente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paroisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. « Mais, disent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir, un autre « l'auroit pu raconter pour elle. » Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action, et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent à un autre.

« Tout cela est inutile, disent mes censeurs : la pièce est finie au récit « de la mort de Britannicus, et l'on ne devoit point écouter le reste. » On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout : c'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des person-

1. Corneille, qui, dans HÉRACLIUS, fait régner vingt ans l'empereur Phocas, lequel n'en a régné que huit.

2. « La plus enjouée des jeunes filles. »

nages, il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants qu'ils seroient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devoient dire. Il faudroit, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse, de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur¹, un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour, une femme qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants : voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander : que diroient Homère et Virgile, s'ils lisoient ces vers? que diroit Sophocle, s'il voyait représenter cette scène? Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages; je l'aurois prétendu inutilement : *Quid de te alii loquantur ipsi videant*, dit Cicéron; *sed loquentur tamen*².

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térance même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris poetæ*, et qui venoit briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentoit ses comédies.

« Occæpta est agi :

« Exclamat, etc. »³

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne recevoit personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège.

Enfin, je suis très persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers : ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien; il condamne toute une

1. Racine désigne ici plusieurs tragédies de Corneille : LA MORT DE POMPÉE, SERTORIUS, AGÉSILAS; on ne sait quel est ce héros ivre qui veut se faire haïr de sa maîtresse (dans le commentaire de La Harpe, il est désigné par *Attila*).

2. « C'est aux autres à prendre garde comment ils parleront de vous; mais soyez sûr qu'ils en parleront, de quelque manière que ce soit. » (*De Republ.*, lib. VI.)

3. « A peine a-t-on levé la toile, que le voilà qui s'écrie, etc. » (P. TERENT., *Eunuch.*, Prolog.) — On ne peut pas douter que Racine n'ait voulu désigner ici le grand Corneille.

pièce pour une scène qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

« *Homine imperito nunquam quidquam injustius* ¹. »

SECONDE PRÉFACE

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances; à peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité j'avois travaillé sur des modèles qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite, et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi, il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux. car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs; mais il a en lui les semences de tous ces crimes: il commence à vouloir secouer le joug; il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis* ². En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions: *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsit* ³. Il ne pouvoit souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires, *fato quodam, an quia prævalent illicita; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet* ⁴.

1. Racine a lui-même traduit très exactement ce vers de Térence, lorsqu'il a dit : « Il n'y a rien de plus injuste qu'un ignorant ».

2. Tacit., *Annal.* lib. XIV, cap. 56. — 3. Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 47. — 4. Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 12.

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse; parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat*. Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron étoit déjà vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices, et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque; en voici la raison : ils étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres; et ils étoient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum*; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honestâ*¹. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*².

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*³. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle étoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisoit craindre un plus grand : *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat*⁴.

L'âge de Britannicus étoit si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt; sive verum, seu, periculis commendatus, retinuit famam sine experimento*⁵.

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse; car il y avoit longtemps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *Nam, ut proximus quisque Britannico, neque fas neque fidem, pensi haberet, olim provisum erat*⁶.

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appeloit *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimoient tendrement; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération

1. Tacit., *Annal.* lib. XIII, cap. 2. — 2. Idem, *ibid.*, lib. XIV, cap. 51. — 3. Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 2. — 4. Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 16. — 5. Idem, *ibid.*, lib. XII, cap. 26. — 6. Idem, *ibid.*, lib. XIII, cap. 15.

de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège¹.

PERSONNAGES

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius et de Messaline.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

1. Racine semble confondre ici la république avec la monarchie : le peuple n'était rien sous les empereurs ; sa protection était inutile et même nuisible. Le droit qu'aurait eu le peuple de faire entrer Junie dans les vestales malgré les lois n'est qu'une supposition peu vraisemblable.

ALBINE

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,
 Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?
 Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
 Avez nommé César l'heureux Domitius ?
 Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine :
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE

Il me le doit, Albine :
 Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi ;
 Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, madame ? Ah ! toute sa conduite
 Marque dans son devoir une âme trop instruite.
 Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
 Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
 Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,
 Au temps de ses consuls croit être retournée ;
 Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :
 Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
 Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
 Il se déguise en vain : je lis sur son visage
 Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ;
 Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
 La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc¹.
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices :
 De Rome, pour un temps, Caius fut les délices ;
 Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
 Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
 D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
 Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
 Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père :
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.

1. Agrippine était petite-fille de Claudius Drusus Néron, fils de Tibérius Claudius Néron et de Livie.

De quel nom cependant pouvons-nous appeler
 L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
 Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
 Que de Britannicus Junie est adorée :
 Et ce même Néron, que la vertu conduit,
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit !
 Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
 Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ;
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
 Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE

Vous, leur appui, madame ?

AGRIPPINE

Arrête, chère Albine.

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;
 Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
 Britannicus par moi s'est vu précipiter.
 Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
 Le frère de Junie abandonna la vie,
 Silanus, sur qui Claude avoit jeté les yeux,
 Et qui comptoit Auguste au rang de ses aïeux.
 Néron jouit de tout : et moi, pour récompense,
 Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
 Afin que quelque jour, par une même loi,
 Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE

Quel dessein !

AGRIPPINE

Je m'assure un port dans la tempête.
 Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE

Une juste frayeur vous alarme peut-être.
 Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
 Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
 Et ce sont des secrets entre César et vous.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
 Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
 Sa prodigieuse amitié ne se réserve rien ;
 Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien ;
 A peine parle-t-on de la triste Octavie.
 Auguste votre aïeul honora moins Livie :
 Néron devant sa mère a permis le premier
 Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier ;
 Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
 Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit.
 Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.
 Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
 Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore ;
 Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'État ;
 Que mon ordre au palais assembloit le sénat,
 Et que derrière un voile, invisible et présente,
 J'étois de ce grand corps l'âme toute-puissante.
 Des volontés de Rome alors mal assuré,
 Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
 Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
 Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
 Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
 Vinrent le reconnoître au nom de l'univers.
 Sur son trône avec lui j'allois prendre ma place :
 J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;
 Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
 Laissa sur son visage éclater son dépit.
 Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
 L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
 Se leva par avance ; et courant m'embrasser,
 Il m'écarta du trône où je m'allois placer.
 Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
 Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.
 L'ombre seule m'en reste ; et l'on n'implore plus
 Que le nom de Sénèque, et l'appui de Burrhus.

ALBINE

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
 Allez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE

César ne me voit plus, Albine, sans témoins :
 En public, à mon heure, on me donne audience.
 Sa réponse est dictée, et même son silence.
 Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
 Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
 Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
 De son désordre, Albine, il faut que je profite.
 J'entends du bruit; on ouvre. Allons subitement
 Lui demander raison de cet enlèvement :
 Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
 Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui !

SCÈNE II. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

BURRHUS

Madame,

Au nom de l'empereur j'allois vous informer
 D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
 Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux
 Déjà par une porte au public moins connue
 L'un et l'autre consuls vous avoient prévenue,
 Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE

Non, je ne trouble point ses augustes secrets;
 Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
 L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur?
 Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
 Ai-je donc élevé si haut votre fortune
 Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
 Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
 Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire

A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire?
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
 Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
 Certes, plus je médite, et moins je me figure
 Que vous m'osiez compter pour votre créature,
 Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
 Dans les honneurs obscurs de quelque légion¹;
 Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
 Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres!
 Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
 Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
 Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne?
 Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
 Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
 Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
 Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
 Parmi tant de héros je n'ose me placer;
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
 Je puis l'instruire au moins combien sa confiance
 Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS

Je ne m'étois chargé dans cette occasion
 Que d'excuser César d'une seule action;
 Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
 Vous me rendez garant du reste de sa vie,
 Je répondrai, madame, avec la liberté
 D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
 Vous m'avez de César confié la jeunesse,
 Je l'avoue; et je dois m'en souvenir sans cesse.
 Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
 D'en faire un empereur qui ne sut qu'obéir?
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde :
 Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
 J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
 Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
 N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire?
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
 Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?

1. Burrhus n'était que tribun, lorsque Agrippine le choisit pour être gouverneur de Néron et préfet des cohortes prétoriennes.

La cour de Claudius, en esclaves fertile,
 Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,
 Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir :
 Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
 De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révère :
 Ainsi que par César, on jure par sa mère.
 L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
 Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour ;
 Mais le doit-il, madame? et sa reconnoissance
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
 Toujours humble, toujours le timide Néron
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
 Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
 Rome, à trois affranchis si longtemps asservie,
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté.
 Que dis-je? la vertu semble même renaître.
 Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître ;
 Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;
 César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
 Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
 Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
 Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
 Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?
 Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
 J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
 Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
 Pour bien faire, Néron, n'a qu'à se ressembler.
 Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
 Ramènent tous les ans ses premières années?

AGRIPPINE

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
 Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
 Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
 Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
 Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
 Néron de Silanus fait enlever la sœur?
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie

Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?
 De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat
 Devient-elle en un jour criminelle d'État :
 Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
 N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée;
 Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
 L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
 Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
 Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
 Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
 Que le sang de César ne se doit allier
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;
 Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas juste
 Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

AGRIPPINE

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
 Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
 En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
 J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
 A ma confusion, Néron veut faire voir
 Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
 Rome de ma faveur est trop préoccupée :
 Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
 Et que tout l'univers apprenne avec terreur
 A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
 Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
 Qu'il doit avant ce coup affermir son empire;
 Et qu'en me réduisant à la nécessité
 D'éprouver contre lui ma foible autorité,
 Il expose la sienne; et que dans la balance
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS

Quoi, madame ! toujours soupçonner son respect !
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
 L'empereur vous croit-il du parti de Junie ?
 Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
 Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui

Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
 Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
 Vous craindrez-vous sans cesse; et vos embrassements
 Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?
 Ah! quittez d'un censeur la triste diligence;
 D'une mère facile affectez l'indulgence;
 Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
 Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine,
 Lorsque de sa présence il semble me bannir,
 Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
 Et que ma liberté commence à vous déplaire.
 La douleur est injuste : et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
 Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
 Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
 Et peut-être, madame, en accuser les soins
 De ceux que l'empereur a consultés le moins.

SCÈNE III. — BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE,
 ALBINE

AGRIPPINE

Ah! prince, où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
 Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
 Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS

Ce que je cherche? Ah dieux :
 Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
 De mille affreux soldats Junie environnée
 S'est vue en ce palais indignement traînée.
 Hélas! de quelle horreur ses timides esprits
 A ce nouveau spectacle auront été surpris?
 Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
 Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère :
 Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
 Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures;
 Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.
 Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
 Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
 Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
 Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCÈNE IV. — BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

La croirai-je, Narcisse? et dois-je sur sa foi
 La prendre pour arbitre entre son fils et moi?
 Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine
 Que mon père épousa jadis pour sa ruine,
 Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
 Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE

N'importe. Elle se sent comme vous outragée;
 A vous donner Junie elle s'est engagée;
 Unissez vos chagrins, liez vos intérêts :
 Ce palais retentit en vain de vos regrets :
 Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante
 Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
 Que vos ressentiments se perdront en discours,
 Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS

Ah, Narcisse ! tu sais si de la servitude
 Je prétends faire encore une longue habitude;
 Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
 Je renonce à l'empire où j'étois destiné.
 Mais je suis seul encor : les amis de mon père
 Sont autant d'inconnus que glace ma misère,
 Et ma jeunesse même écarte loin de moi
 Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
 Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
 M'a donné de mon sort la triste connoissance,
 Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
 Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
 Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
 Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?
 Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours;

Il prévoit mes desseins, il entend mes discours ;
Comme toi, dans mon cœur, il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE

Ah ! quelle âme assez basse !
C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS

Narcisse, tu dis vrai ; mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science ;
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle :
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle ;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage ;
Examine leurs yeux, observe leurs discours ;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la princesse :
Sache si du péril ses beaux yeux sont remplis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père :
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES

NÉRON

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;
Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère ;

Ils l'écoutent lui seul : et qui suivroit leurs pas,
 Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.
 C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
 Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte;
 Je le veux, je l'ordonne, et que la fin du jour
 Ne le retrouve plus dans Rome ou dans ma cour.
 Allez : cet ordre importe au salut de l'empire.
 Vous, Narcisse, approchez.

(Aux gardes.)

Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II. — NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
 Vous assure aujourd'hui le reste des Romains.
 Vos ennemis, déçus de leur vaine espérance,
 Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
 Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,
 Plus que Britannicus paraissez consterné.
 Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
 Et ces sombres regards errants à l'aventure?
 Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE

Vous!

NÉRON

Depuis un moment; mais pour toute ma vie,
 J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE

Vous l'aimez!

NÉRON

Excité d'un désir curieux,
 Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
 Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
 Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes,
 Belle sans ornement, dans le simple appareil
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
 Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
 Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence.

Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
 Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
 J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
 Immobile, saisi d'un long étonnement,
 Je l'ai laissé passer dans son appartement.
 J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
 De son image en vain j'ai voulu me distraire.
 Trop présente à mes yeux je croyois lui parler ;
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
 Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grâce :
 J'employois les soupirs, et même la menace.
 Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
 Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
 Mais je m'en fais peut-être une trop belle image :
 Elle m'est apparue avec trop davantage :
 Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE

Quoi, seigneur ! croira-t-on
 Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NÉRON

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
 M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;
 Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
 Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;
 Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
 Elle se déroboit même à sa renommée :
 Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
 Dont la persévérance irrite mon amour.
 Quoi, Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
 Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
 Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
 Sur le cœur de César ne les vienne essayer ;
 Seule, dans son palais, la modeste Junie
 Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
 Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
 Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer !
 Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE

Seigneur ?
 Quoi ! s'il l'aime,

NÉRON

Si jeune encor, se connoît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connoît-il le poison?

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON

Que dis-tu? Sur son cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux;
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il alloit voir Junie, et revenoit content.

NÉRON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère :
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes;
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunités!

NARCISSE

Quoi donc ! qui vous arrête,

Seigneur ?

NÉRON

Tout : Octavie, Argippine, Burrhus,
 Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertu¹.
 Non que pour Octavie un reste de tendresse
 M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
 Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
 Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
 Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce
 Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force !
 Le ciel même en secret semble la condamner :
 Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner,
 Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche :
 D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;
 L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier ?
 L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie,
 Auguste, votre aïeul, soupiroit pour Livie ;
 Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
 Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
 Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
 Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
 Vous seul, jusques ici, contraire à vos désirs,
 N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?
 Mon amour inquiet déjà se l'imagine
 Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
 Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
 Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
 Me fait un long récit de mes ingraturités.
 De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien ?
 Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
 Vivez, réglez pour vous : c'est trop régner pour elle.

1. Il suffit de ces vers pour faire sentir que ces *trois ans de vertu* n'étaient que trois ans de contrainte et d'hypocrisie. (LA HARPE.)

Craignez-vous? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas,
 Vous venez de bannir le superbe Pallas,
 Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
 J'écoute vos conseils, j'ose les approuver;
 Je m'excite contre elle, et tâche à la braver :
 Mais, je t'expose ici mon âme toute nue,
 Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
 Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
 De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir;
 Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
 Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle.
 Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :
 Mon génie étonné tremble devant le sien.
 Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
 Que je la fuis partout, que même je l'offense,
 Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
 Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
 Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse;
 Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE

Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi :
 Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
 Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
 Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
 Impatient, surtout, de revoir ses amours,
 Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle :
 Il la verra.

NARCISSE

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON

J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
 Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
 Cependant vante-lui ton heureux stratagème;
 Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
 Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre; la voici.
 Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

SCÈNE III. — NÉRON, JUNIE

NÉRON

Vous vous troublez, madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;
J'allois voir Octavie, et non pas l'empereur.

NÉRON

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE

Vous, seigneur?

NÉRON

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux,
Seule pour vous connoître, Octavie ait des yeux.

JUNIE

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON

Quoi? madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire, exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour¹?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée :
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.

1. Ces traits, d'une galanterie un peu romanesque, deviennent tragiques lorsqu'on songe que c'est Néron qui parle. (Aimé MARTIN.)

Il n'a point détourné ses regards d'une fille,
 Seul reste du débris d'une illustre famille :
 Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
 Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
 Il m'aime; il obéit à l'empereur son père,
 Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère :
 Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON

Ma mère a ses desseins, madame; et j'ai les miens.
 Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine;
 Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
 C'est à moi seul, madame, à répondre de vous;
 Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE

Ah! seigneur! songez-vous que toute autre alliance
 Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON

Non, madame, l'époux dont je vous entretiens
 Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens;
 Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON

Moi, madame.

JUNIE

Vous!

NÉRON

Je vous nommerois, madame, un autre nom,
 Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron.
 Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
 J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
 Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
 En quelles mains je dois confier ce trésor;
 Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
 En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
 Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
 A qui Rome a commis l'empire des humains.
 Vous-même, consultez vos premières années :
 Claudius à son fils les avoit destinées;
 Mais c'étoit en un temps où de l'empire entier

Il croyoit quelque jour le nommer l'héritier.
 Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
 C'est à vous de passer du côté de l'empire.
 En vain de ce présent ils m'auroient honoré,
 Si votre cœur devoit en être séparé;
 Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes
 Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
 Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
 Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
 Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.
 Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
 Répudie Octavie, et me fait dénouer
 Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
 Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
 Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
 Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
 Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
 Je me vois, dans le cours d'une même journée,
 Comme une criminelle amenée en ces lieux;
 Et lorsque avec frayeur je parois à vos yeux,
 Que sur mon innocence à peine je me fie,
 Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
 J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
 Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
 Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
 Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
 Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
 S'est fait une vertu conforme à son malheur,
 Passe subitement de cette nuit profonde
 Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
 Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
 Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON

Je vous ai déjà dit que je la répudie¹ :
 Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
 N'accusez point ici mon choix d'aveuglement;
 Je vous répons de vous; consentez seulement.

1. La plus légère contradiction fait passer subitement Néron de la galanterie à l'incivilité. (GEOFFROY.)

Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire;
 Et ne préférez point à la solide gloire
 Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
 La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE

Le ciel connoît, seigneur, le fond de ma pensée.
 Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
 Je sais de vos présents mesurer la grandeur;
 Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur,
 Plus il me feroit honte, et mettroit en lumière
 Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
 Madame; et l'amitié ne peut aller plus loin.
 Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère :
 La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère;
 Et pour Britannicus...

JUNIE

Il a su me toucher,
 Seigneur; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
 Cette sincérité, sans doute, est peu discrète;
 Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
 Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
 Seigneur, qu'en l'art de feindre, il fallût m'exercer.
 J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
 Quand l'empire devoit suivre son hyménée :
 Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
 Ses honneurs abolis, son palais déserté,
 La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
 Sont autant de liens qui retiennent Junie.
 Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs;
 Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs;
 L'empire en est pour vous l'inépuisable source;
 Ou, si quelque chagrin en interrompt la course¹,
 Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
 Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
 Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse,

1. *La course* pour le cours paraît un mot commandé par la rime, et de plus présente un sens faux. *La course des plaisirs* exprime leur fuite rapide : le cours, au contraire, signifie leur durée. (GEOFFROY.)

Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paieroit de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bientôt paroître devant vous.

JUNIE

Ah ! seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée ;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre : il vaud mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme :
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
Et sa perte sera l'infailible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCÈNE IV. — NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NARCISSE

Britannicus, seigneur, demande la princesse ;

Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah ! seigneur !

NÉRON

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi :
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCÈNE V. — JUNIE, NARCISSE

JUNIE

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;
Dis-lui... Je suis perdue ! et je le vois paroître.

SCÈNE VI. — BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE

BRITANNICUS

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?
Mais, parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore !
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours.
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence !
Que faisoit votre amant ? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
Vous ne me dites rien ! Quel accueil ! Quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance :
Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux ;
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
 Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
 Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toujours
 De faire à Néron même envier nos amours?
 Mais bannissez, madame, une inutile crainte :
 La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;
 Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
 La mère de Néron se déclare pour nous.
 Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE

Ah ! seigneur ! vous parlez contre votre pensée.
 Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
 Que Rome le louoit d'une commune voix ;
 Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
 Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
 Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.
 Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
 A peine je dérobe un moment favorable ;
 Et ce moment si cher, madame, est consumé
 A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
 Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ?
 Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ?
 Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux !
 Néron vous plairait-il ? Vous serois-je odieux ?
 Ah ! si je le croyois !... Au nom des dieux, madame,
 Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.
 Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE

Retirez-vous, seigneur ; l'empereur va venir.

BRITANNICUS

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre ?

SCÈNE VII. — NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NÉRON

Madame...

JUNIE

Non, seigneur, je ne puis rien entendre.

Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII. — NÉRON, NARCISSE

NÉRON

Eh bien ! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse : elle a paru jusque dans son silence !
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante¹ ;
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter.
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul*.

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Pallas obéira, seigneur.

NÉRON

Et de quel œil

Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil ?

BURRHUS

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe.
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater ;
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

NÉRON

Quoi ! de quelque dessein la croyez-vous capable ?

1. Une image charmante de sa peine est atroce de pensée et d'expression. Néron devait parler ainsi. (LA HARPE.)

BURRHUS

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable :
 Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux ;
 Germanicus son père est présent à leurs yeux.
 Elle sait son pouvoir ; vous savez son courage ;
 Et ce qui me la fait redouter davantage,
 C'est que vous appuyez vous-même son courroux
 Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON

Moi, Burrhus ?

BURRHUS

Cet amour, seigneur, qui vous possède.

NÉRON

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède :
 Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz ;
 Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS

Vous vous le figurez,
 Seigneur ; et, satisfait de quelque résistance,
 Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
 Mais si dans son devoir votre cœur affermi
 Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi ;
 Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;
 Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
 Des vertus d'Octavie indignes de ce prix,
 Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris,
 Surtout si, de Junie évitant la présence,
 Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence ;
 Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
 On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
 Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
 Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
 Il faudra décider du destin de l'état ;
 Je m'en reposerai sur votre expérience.
 Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
 Burrhus ; et je ferois quelque difficulté
 D'abaisser jusque-là votre sévérité.
 Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCÈNE II. — BURRHUS

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie :
 Cette férocité que tu croyois fléchir,
 De tes foibles liens est prête à s'affranchir.
 En quels excès peut-être elle va se répandre !
 O dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
 Sénèque, dont les soins me devoient soulager,
 Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
 Mais quoi ! si d'Agrippine excitant la tendresse
 Je pouvois... Le voici : mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

AGRIPPINE

Eh bien ! je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons !
 Et vous vous signalez par d'illustres leçons !
 On exile Pallas, dont le crime peut-être
 Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
 Vous le savez trop bien ; jamais, sans ses avis,
 Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon fils.
 Que dis-je ? A son épouse on donne une rivale ;
 On affranchit Néron de la foi conjugale :
 Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
 Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
 De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
 Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme !

BURRHUS

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser ;
 L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
 N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
 Son orgueil dès longtemps exigeoit ce salaire ;
 Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
 Ce que toute la cour demandoit en secret.
 Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
 Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
 Mais calmez vos transports ; par un chemin plus doux,
 Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux :
 Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
 Je vois que mon silence irrite vos dédains ;
 Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.

Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :
 Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
 Le fils de Claudius commence à ressentir
 Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.
 J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
 Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
 Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
 On verra d'un côté le fils d'un empereur
 Redemandant la foi jurée à sa famille,
 Et de Germanicus on entendra la fille;
 De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus¹,
 Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
 Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
 Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
 De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
 On saura les chemins par où je l'ai conduit.
 Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
 J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses;
 Je confesserai tout, exils, assassinats,
 Poison même...

BURRHUS

Madame, ils ne vous croiront pas :

Ils sauront récuser l'injuste stratagème
 D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
 Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
 Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
 Je ne me repens point de ce zèle sincère.
 Madame, c'est un fils qui succède à son père.
 En adoptant Néron, Claudius par son choix,
 De son fils et du vôtre a confondu les droits.
 Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
 Elle choisit Tibère adopté par Auguste²;
 Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
 Se vit exclu du rang vainement prétendu.
 Sur tant de fondements sa puissance établie
 Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie :
 Et, s'il m'écoute encor, madame, sa bonté
 Vous en fera bientôt perdre la volonté.
 J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

1. Quand elle est irritée, elle ne l'appelle ni César, ni Néron, ni l'empereur, ni son fils : c'est le fils d'Ænobarbus. (Louis RACINE.)

2. Rome ne choisit pas plus Tibère que Néron. (GEOFFROY.)

SCÈNE IV. — AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer.

ALBINE

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.
Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contrairez-vous César jusque dans ses amours ?

AGRIPPINE

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en étoit ignorée :
Les grâces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiroient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse :
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je ? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrois du ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V. — BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE,

ALBINE

BRITANNICUS

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame ; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles :
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.

Si vous êtes toujours sensible à son injure,
 On peut dans son devoir ramener le parjure.
 La moitié du sénat s'intéresse pour nous :
 Sylla, Pison, Plautus..

AGRIPPINE

Prince, que dites-vous?
 Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse !

BRITANNICUS

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse ;
 Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
 Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
 Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce ;
 D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :
 Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudents
 Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance :
 Notre salut dépend de notre intelligence.
 J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
 Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
 Le coupable Néron fuit en vain ma colère :
 Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
 J'essaierai tour à tour la force et la douceur ;
 Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
 J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
 Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
 Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
 Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI. — BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance ?
 Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
 Narcisse ?

NARCISSE

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
 Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
 Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS

Ce que j'attends, Narcisse ?
 Hélas !

NARCISSE

Expliquez-vous.

BRITANNICUS

Si par ton artifice,

Je pouvois revoir...

NARCISSE

Qui?

BRITANNICUS

J'en rougis. Mais enfin

D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE

Après tous mes discours, vous la croyez fidèle?

BRITANNICUS

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
 Digne de mon courroux; mais je sens, malgré moi,
 Que je ne le crois pas autant que je le doi.
 Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre
 Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
 Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité;
 Je la voudrois haïr avec tranquillité.
 Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
 D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
 Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
 Trame une perfidie inouïe à la cour?

NARCISSE

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
 N'a point de l'empereur médité la défaite?
 Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher,
 Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher,
 Pour exciter Néron par la gloire pénible
 De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE

Seigneur, en ce moment

Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah! dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII. — BRITANNICUS, JUNIE

JUNIE

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
 Que ma persévérance allume contre vous.
 Néron, est irrité. Je me suis échappée
 Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
 Adieu; réservez-vous, sans blesser mon amour,
 Au plaisir de me voir justifier un jour.
 Votre image sans cesse est présente à mon âme :
 Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS

Je vous entends, madame.
 Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
 Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
 Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
 Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
 Hé bien, il faut partir !

JUNIE

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS

Ah ! vous deviez du moins plus longtemps disputer.
 Je ne murmure point qu'une amitié commune
 Se range du parti que flatte la fortune ;
 Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir ;
 Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir ;
 Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
 Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée ;
 Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
 Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
 J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice ;
 De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice ;
 Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux,
 Madame ; il me restoit d'être oublié de vous.

JUNIE

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
 Vous feroit repentir de votre défiance ;
 Mais Néron vous menace : en ce pressant danger,
 Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
 Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
 Néron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS

Quoi, le cruel...

JUNIE

Témoin de tout notre entretien,
 D'un visage sévère examinait le mien,
 Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
 D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS

Néron nous écoutait, madame ! mais, hélas !
 Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas,
 Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage ?
 L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
 De quel trouble un regard pouvoit me préserver !
 Il falloit...

JUNIE

Il falloit me taire et vous sauver.
 Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
 Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire !
 De combien de soupirs interrompant le cours,
 Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours !
 Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
 De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
 Lorsque par un regard on peut le consoler !
 Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !
 Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
 Je ne me sentois pas assez dissimulée :
 De mon front effrayé je craignois la pâleur ;
 Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur ;
 Sans cesse il me sembloit que Néron en colère
 Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire ;
 Je craignois mon amour vainement renfermé ;
 Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
 Hélas ! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre,
 Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre !
 Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
 Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
 De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre.

BRITANNICUS

Ah ! n'en voilà que trop : c'est trop me faire entendre,
 Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
 Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

(*Se jetant aux pieds de Junie.*)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE

Que faites-vous? Hélas! votre rival approche.

SCÈNE VIII. — NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE

NÉRON

Prince, continuez des transports si charmants¹,
Je conçois vos bontés par ses remerciements,
Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grâce à me rendre :
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver;
Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissois alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira?

NÉRON

Tout l'empire à la fois,

Rome.

BRITANNICUS

Rome met-elle au nombre de vos droits

1. *Transports si charmants*, expression romanesque, mais relevée ici par une ironie amère et cruelle, l'ironie de Néron. (GEOFFROY.)

Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les empoisonnements, le rapt, et le divorce?

NÉRON

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS

Ainsi Néron commence à ne plus se forcer.

NÉRON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS

Chacun devoit bénir le bonheur de son règne.

NÉRON

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS

Je connois mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON

Souhaitez-la; c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON

Elle vous a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON

Je vous entends. Hé bien, gardes !

JUNIE

Que faites-vous ?

C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux.
 Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
 Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie !
 Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
 Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
 Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;
 Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.
 Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
 Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
 Dans son appartement, gardes, qu'on la ramène.
 Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur !

JUNIE

Prince, sans l'irriter, cédonz à cet orage.

NÉRON

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX. — NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que vois-je ? O ciel !

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés ;

Je reconnois la main qui les a rassemblés.
 Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
 Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
 Que pour faire jouer ce ressort odieux.

(Apercevant Burrhus.)

Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
 Burrhus dans ce palais je veux qu'on la retienne,
 Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS

Quoi, seigneur, sans l'ouïr ? Une mère !

NÉRON

Arrêtez :

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
 Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
 Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
 Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
 D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

 ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — AGRIPPINE, BURRHUS

BURRHUS

Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
 César lui-même ici consent de vous entendre.
 Si son ordre au palais vous a fait retenir,
 C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
 Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
 Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
 Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras;
 Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
 Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
 Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
 Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
 Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
 Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
 La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.
 C'est son appui qu'on cherche en cherchant votre appui.
 Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II. — NÉRON, AGRIPPINE

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
 On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
 J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
 De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
 Vous régnez : vous savez combien votre naissance
 Entre l'empire et vous avoit mis de distance.

Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étoient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendiaient les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
Écartoit Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osoit épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Sılanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron; et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé :
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite;
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix;
Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix;

Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisoient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchoit vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étoient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus alloit secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices;
Dans Rome les autels fumoient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandoit la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulois vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnoissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance

Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
 Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures
 (Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
 Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
 Devient en une nuit l'objet de votre amour;
 Je vois de votre cœur Octavie effacée,
 Prête à sortir du lit où je l'avois placée;
 Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
 Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté :
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
 Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
 Vous deviez ne me voir que pour les expier,
 C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
 Et, sans vous fatiguer, du soin de le redire,
 Votre bonté, madame, avec tranquillité
 Pouvoit se reposer sur ma fidélité.
 Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
 Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
 Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
 « Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déférences,
 « Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses?
 « Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
 « Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
 « N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
 Non que, si jusque-là j'avois pu vous complaire,
 Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
 Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander;
 Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
 Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse :
 Le sénat chaque jour et le peuple, irrités,
 De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
 Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
 M'avoit encor laissé sa simple obéissance.
 Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux

Porter en murmurant leurs aigles devant vous ;
 Honteux de rabaisser par cet indigne usage
 Les héros dont encore elles portent l'image.
 Toute autre se seroit rendue à leurs discours ;
 Mais, si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.
 Avec Britannicus contre moi réunie,
 Vous le fortifiez du parti de Junie ;
 Et la main de Pallas trame tous ces complots.
 Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
 On vous voit de colère et de haine animée,
 Vous voulez présenter mon rival à l'armée :
 Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE

Moi, le faire empereur ? Ingrat ! l'avez-vous cru ?
 Quel seroit mon dessein ? qu'aurois-je pu prétendre ?
 Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je attendre ?
 Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
 Si mes accusateurs observent tous mes pas,
 Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
 Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère ?
 Ils me reprocheroient, non des cris impuissants,
 Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
 Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
 Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.
 Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours ;
 Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :
 Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
 N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
 Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
 Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
 Que je suis malheureuse ! et par quelle infortune
 Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
 Je n'ai qu'un fils. O ciel ! qui m'entends aujourd'hui,
 T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
 Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ;
 J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue
 Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;
 J'ai fait ce que j'ai pu : vous réglez, c'est assez.
 Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
 Si vous la souhaitez, prenez encor ma vie,
 Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
 Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;
 Que de Britannicus on calme le courroux;
 Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
 Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
 (*Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
 Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
 A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
 Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
 Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
 Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
 Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
 Avec Britannicus je me réconcilie;
 Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
 Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
 Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
 Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère¹.

SCÈNE III. — NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
 Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants!
 Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
 Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
 Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
 Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence;
 Mais son inimitié vous rend ma confiance.
 Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
 J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS

Quoi, seigneur !

NÉRON

C'en est trop; il faut que sa ruine

1. Cette scène est une des plus belles qu'il y ait au théâtre. (GEOFFROY.)

Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
 Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
 Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
 Et je ne prétends pas que sa coupable audace
 Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
 Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON

Burrhus !

BURRHUS

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ?
 Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre ?
 Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
 Néron dans tous les cœurs est-il las de régner !
 Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée,
 J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
 Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
 Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
 Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
 Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
 C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
 Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
 Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
 Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
 Mais, si de vos flatteurs, vous suivez la maxime,
 Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,

Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
 Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
 Britannicus mourant excitera le zèle
 De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
 Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
 Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
 Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
 Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
 Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
 Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
 Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
 Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ?
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
 Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés ?
 Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
 « Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime ;
 « On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
 « Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
 « Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
 « Je vois voler partout les cœurs à mon passage ! »
 Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux !
 Le sang le plus abject vous étoit précieux :
 Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
 Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable ;
 Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;
 Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté ;
 Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
 « Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire ».

Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
 Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
 On ne me verra point survivre à votre gloire,
 Si vous allez commettre une action si noire.

(Se jetant aux pieds de Néron.)

Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir ;
 Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ;
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur.
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
 Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
 Qui vous osent donner ces conseils parricides ;
 Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON

Ah ! que demandez-vous !

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur ; on le trahit : je sais son innocence ;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux¹.

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV. — NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez ; je reconnois ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi ! pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devoit présenter
Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire :
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON

On répond de son cœur ; et je vaincrai le mien.

1. Le plus grand éloge du discours de Burrhus, c'est qu'il parvienne à toucher Néron même, et qu'on n'en soit pas surpris. (LA HARPE.)

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, seigneur, se l'étoit bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi?

NARCISSE

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verroit succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscriviez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairoient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affoiblit votre règne :

Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
 Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
 Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
 Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
 Leur prompt servitude a fatigué Tibère.
 Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
 Que je reçus de Claude avec la liberté,
 J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
 Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
 D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
 Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
 Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
 Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes :
 Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
 Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
 J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
 Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
 Donner à sa vertu des armes contre moi.
 J'oppose à ses raisons un courage inutile :
 Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
 Son adroite vertu ménage son crédit;
 Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
 Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée;
 Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
 Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
 Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
 « Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire;
 « Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
 « Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
 « Pour toute ambition, pour vertu singulière,
 « Il excelle à conduire un char dans la carrière,
 « A disputer des prix indignes de ses mains,
 « A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
 « A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
 « A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
 « Tandis que des soldats, de moments en moments,
 « Vont arracher pour lui les applaudissements. »

Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire¹.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — BRITANNICUS, JUNIE

BRITANNICUS

Oui, madame, Néron, qui l'aurait pu penser ?
 Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
 Il y fait de sa cour inviter la jeunesse ;
 Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
 Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,
 Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements ;
 Il éteint cet amour, source de tant de haine ;
 Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
 Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
 Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux ;
 Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
 Il semble me céder la gloire de vous plaire,
 Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
 Et lui laisse le reste avec moins de regret.
 Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes !
 Quoi ! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
 Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
 Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur !
 Ah, madame !... Mais quoi ! Quelle nouvelle crainte
 Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ?
 D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
 Avec de longs regards se tournent vers les cieus ?
 Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE

Je l'ignore moi-même ;

Mais je crains.

BRITANNICUS

Vous m'aimez ?

1. Ce quatrième acte est sans contredit un des plus beaux du théâtre français ; il en est peu qui rassemblent trois scènes capitales de cette force et de cette variété.
 (LA HARPE.)

JUNIE

Hélas ! si je vous aime !

BRITANNICUS

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

JUNIE

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte ;
 Il me fuit, il vous cherche : un si grand changement
 Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

BRITANNICUS

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine :
 Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.
 Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
 Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
 Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître ;
 Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître :
 Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
 Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :
 Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
 Je ne connois Néron et la cour que d'un jour ;
 Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour
 Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
 Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
 Avec combien de joie on y trahit sa foi !
 Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
 Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte ?
 Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
 Soulever contre lui le peuple et le sénat.
 Que dis-je ? Il reconnoît sa dernière injustice,
 Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
 Ah ! s'il vous avoit dit, ma princesse, à quel point...

JUNIE

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE

Et que sais-je? Il y va, seigneur, de votre vie :
 Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit.
 Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit.
 D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
 Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
 Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez
 Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés;
 Si Néron, irrité de notre intelligence,
 Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
 S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois;
 Et si je vous parlois pour la dernière fois!
 Ah, prince!

BRITANNICUS

Vous pleurez! Ah, ma chère princesse!
 Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse!
 Quoi, madame! en un jour où plein de sa grandeur
 Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
 Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
 Aux pompes de sa cour préférer ma misère!
 Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux
 Refuser un empire, et pleurer à mes yeux!
 Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes :
 Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
 Je me rendrais suspect par un plus long séjour :
 Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
 Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
 Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
 Adieu.

JUNIE

Prince...

BRITANNICUS

On m'attend, madame, il faut partir.

JUNIE

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II. — BRITANNICUS, AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.

Néron impatient se plaint de votre absence.
 La joie et le plaisir de tous les conviés
 Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
 Ne faites point languir une si juste envie;
 Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS

Allez, belle Junie; et, d'un esprit content,
 Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
 Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
 Madame; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III. — AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,
 Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
 Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
 Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
 Ai-je pu rassurer mes esprits agités?
 Hélas! à peine encor je conçois ce miracle.
 Quand même à vos bontés je craindrois quelque obstacle,
 Le changement, madame, est commun à la cour;
 Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE

Il suffit; j'ai parlé, tout a changé de face :
 Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
 Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
 Néron m'en a donné des gages trop certains.
 Ah! si vous aviez su par combien de caresses
 Il m'a renouvelé la foi de ses promesses;
 Par quels embrassements il vient de m'arrêter!
 Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter.
 Sa facile bonté, sur son front répandue,
 Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue :
 Il s'épanchoit en fils qui vient en liberté
 Dans le sein de sa mère oublier sa fierté,
 Mais bientôt reprenant un visage sévère,
 Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
 Sa confiance auguste a mis entre mes mains
 Des secrets d'où dépend le destin des humains.

Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
 Son cœur n'enferme point une malice noire;
 Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
 Abusoient contre nous de sa facilité :
 Mais enfin, à son tour, leur puissance décline;
 Rome encore une fois va connoître Agrippine;
 Déjà de ma faveur on adore le bruit.
 Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit :
 Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
 D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
 Mais qu'est-ce que j'entends ! Quel tumulte confus :
 Que peut-on faire ?

JUNIE

O ciel ! sauvez Britannicus !

SCÈNE IV. — AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS

AGRIPPINE

Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE

Ah ! mon prince !

AGRIPPINE

Il expire ?

BURRHUS

Ou plutôt il est mort,

Madame.

JUNIE

Pardonnez, madame, à ce transport.
 Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V. — AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS

Je n'y pourrai survivre,
 Madame ; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur !

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
 A peine l'empereur a vu venir son frère,
 Il se lève, il l'embrasse, on se tait; et soudain
 César prend le premier une coupe à la main :
 « Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
 « Ma main de cette coupe épanche les prémices,
 « Dit-il : Dieux, que j'appelle à cette effusion,
 « Venez favoriser notre réunion ».

Par les mêmes serments Britannicus se lie.
 La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
 Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
 Le fer ne produit point de si puissants efforts,
 Madame : la lumière à ses yeux est ravie;
 Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
 Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
 La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
 Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
 Sur les yeux de César composent leur visage¹.
 Cependant sur son lit il demeure penché,
 D'aucun étonnement il ne paroît touché :
 « Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
 « A souvent, sans péril, attaqué son enfance ».
 Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
 Et sa perfide joie éclate malgré lui.
 Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
 D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
 Et j'allois, accablé de cet assassinat,
 Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI. — NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS,
NARCISSE

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
 Britannicus est mort : je reconnois les coups;

1. At quibus altior intellectus, resistunt defixi, et Neronem intuentes. (TACITE, *Annales*, t. XIII.)

Je connois l'assassin.

NÉRON

Et qui, madame?

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi ! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
 Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.
 Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
 Ma main de Claude même aura tranché les jours.
 Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre :
 Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE

Non, non, Britannicus est mort empoisonné ;
 Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON

Madame !... Mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE

Hé, seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?
 Britannicus, madame, eut des desseins secrets
 Qui vous auroient coûté de plus justes regrets :
 Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie ;
 De vos propres bontés il vous auroit punie.
 Il vous trompoit vous-même ; et son cœur offensé
 Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.
 Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
 Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
 Sur ma fidélité César s'en soit remis,
 Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis ;
 Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres ;
 Mais vous...

AGRIPPINE

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
 Par des faits glorieux tu te vas signaler ;
 Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
 Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
 Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
 Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
 Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
 Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
 Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.

Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
 Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
 Tes remords te suivront comme autant de furies;
 Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
 Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
 D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
 Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
 Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
 Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
 Tu te verras forcé de répandre le tien;
 Et ton nom paroîtra, dans la race future,
 Aux plus cruels tyrans une cruelle injure¹.
 Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
 Adieu : tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII. — AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Ah ! ciel ! de mes soupçons quelle étoit l'injustice !
 Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse !
 Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
 Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?
 C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;
 Le coup qu'on m'a prèdit va tomber sur ma tête.
 Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS

Ah, madame ! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
 Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
 Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
 Un gage trop certain des malheurs de l'État !
 Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;
 Sa jalousie a pu l'armer contre son frère ;
 Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
 Ses yeux indifférents ont déjà la constance
 D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
 Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr
 Un ministre importun qui ne le peut souffrir.

1. Je ne crois pas que l'invective puisse imaginer rien au delà. (LA HARPE.)

Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

ALBINE

Ah, madame ! ah, seigneur ! courez vers l'empereur ;
Venez sauver César de sa propre fureur ;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE

Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie ?

ALBINE

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie :
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressants elle tenoit liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
« Protège en ce moment le reste de ta race :
« Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
« Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
« On veut après sa mort que je lui sois parjure ;
« Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
« Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
« Dont ta vertu t'a fait partager les autels ».
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs ; et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui ;
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire,
Il vole vers Junie ; et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.

De mille coups mortels son audace est punie ;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ;
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice ;
Il se perdrait, madame.

AGRIPPINE

Il se feroit justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports,
Voyons quel changement produiront ses remords ;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !



BÉRÉNICE

TRAGÉDIE

1670

A MONSEIGNEUR COLBERT

SECRÉTAIRE D'ÉTAT, CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES
SURINTENDANT DES BATIMENTS
GRAND TRÉSORIER DES ORDRES DU ROI
MARQUIS DE SEIGNELAY, ETC.

MONSEIGNEUR,

Quelque juste défiance que j'aie de moi-même et de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, MONSEIGNEUR, que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire ou à son plaisir; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette âme que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, il faut être plus retenu à vous parler de vous-même; et je craindrois de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré; il vaut mieux que je songe à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : aussi bien c'est

le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

*Titus, reginam Berenicen... cui etiam nuptias pollicitus ferebatur... statim ab Urre dimisit invitam*¹.

C'est-à-dire que « Titus, qui aimoit passionnément Bérénice, et qui « même, à ce qu'on croyoit, lui avoit promis de l'épouser, la renvoya de « Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire ». Cette action est très fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poètes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer, comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avoit avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrois toutes ces parties dans mon sujet; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit longtems que je voulois essayer si je pourrois faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens : car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple et ne soit qu'un ». Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le Philoctète, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'Œdipe même, quoique tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poètes comiques, pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poète pour en faire une des siennes !

1. SÜET., in *Tito*, cap. VII.

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments, et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui étoit si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche, et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher : toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première; mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disoit à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les règles : « A Dieu ne plaise, seigneur, que vous soyez jamais « si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi ! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme¹ qui ne pense rien et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase² comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très injustement d'une grande multiplicité d'incidents; et qu'il n'a même jamais rien lu de la poétique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écriture. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *mesdemoiselles mes règles*, et

1. L'abbé de Villars, auteur du COMTE DE GABALIS, et d'une pesante critique de BÉRÉNICE.

2. PROTASE, l'exposition du sujet.

quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seroient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

PERSONNAGES

TITUS, empereur de Rome.
 BÉRÉNICE, reine de Palestine.
 ANTIOCHUS, roi de Comagène.
 PAULIN, confident de Titus.
 ARSACE, confident d'Antiochus.
 PHÉNICE, confidente de Bérénice.
 RUTILE, Romain.
 SUITE DE TITUS.

La scène est à Rome; dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
 Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
 Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
 Des secrets de Titus est le dépositaire.
 C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
 Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
 De son appartement cette porte est prochaine,
 Et cette autre conduit dans celui de la reine.
 Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret
 J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE

Vous, seigneur, importun? vous, cet ami fidèle
 Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
 Vous, cet Antiochus, son amant d'autrefois?

Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois ?
 Quoi ! déjà de Titus épouse en espérance,
 Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS

Va, dis-je ; et, sans vouloir te charger d'autres soins,
 Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCÈNE II. — ANTIOCHUS

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
 Pourrai-je, sans trembler, lui dire : Je vous aime ?
 Mais quoi ! déjà je tremble ; et mon cœur agité,
 Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
 Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
 Elle m'imposa même un éternel silence.
 Je me suis tu cinq ans ; et, jusques à ce jour,
 D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
 Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
 Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
 Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
 Pour me venir encor déclarer son amant ?
 Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
 Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
 Retirons-nous, sortons ; et, sans nous découvrir,
 Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
 Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore !
 Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore !
 Quoi ! même en la perdant redouter son courroux !
 Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
 Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
 Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
 Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
 Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
 Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
 Exemple infortuné d'une longue constance,
 Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
 Je pars, fidèle encor, quand je n'espère plus.
 Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
 Quoi qu'il en soit, parlons ; c'est assez nous contraindre
 Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
 Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCÈNE III. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE

Seigneur, j'ai vu la reine;

Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
 Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
 Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.

Titus, après huit jours d'une retraite austère,
 Cesse enfin de pleurer Vespasien son père :

Cet amant se redonne aux soins de son amour;
 Et, si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
 Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
 Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS

Hélas !

ARSACE

Quoi ! ce discours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS

Ainsi donc, sans témoins je ne lui puis parler?

ARSACE

Vous la verrez, seigneur; Bérénice est instruite
 Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
 La reine d'un regard a daigné m'avertir
 Qu'à votre empressement elle alloit consentir;
 Et sans doute elle attend le moment favorable
 Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
 Des ordres importants dont je t'avois chargé?

ARSACE

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
 Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
 Prêts à quitter le port de moments en moments,
 N'attendent pour partir que vos commandements.
 Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène?

ANTIOCHUS

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE

Qui doit partir?

ANTIOCHUS

Moi.

ARSACE

Vous?

ANTIOCHUS

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos États ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête ;
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, seigneur : ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir :
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,

Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
 Il se souvient du jour illustre et douloureux
 Qui décida du sort d'un long siège douteux.
 Sur leurs triples remparts les ennemis tranquilles
 Contemploient sans péril nos assauts inutiles ;
 Le bélier impuissant les menaçoit en vain :
 Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
 Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
 Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
 Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
 Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
 Voici le temps, seigneur, où vous devez attendre
 Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
 Si, pressé du désir de revoir vos États,
 Vous vous laissez de vivre où vous ne réglez pas,
 Faut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie ?
 Attendez pour partir que César vous renvoie
 Triomphant et chargé des titres souverains
 Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
 Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise ?
 Vous ne répondez point ?

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise ?

J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Hé bien, seigneur ?

ANTIOCHUS

Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment ?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.

Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
 S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
 Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit ?

ANTIOCHUS

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV. — BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusoit déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses;
Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue !

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, madame ? et selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes :
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes ;
Ce long deuil que Titus imposoit à sa cour
Avoit, même en secret, suspendu son amour ;
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passoit les jours attachés sur ma vue ;
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même ;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS

Il a repris pour vous sa tendresse première ?

BÉRÉNICE

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux.

De ce juste devoir sa piété contente
 A fait place, seigneur, aux soins de son amante;
 Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
 Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
 Là, de la Palestine il étend la frontière;
 Il y joint l'Arabie et la Syrie entière;
 Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
 Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
 Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
 Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
 Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous? Ah, ciel! quel adieu! quel langage!
 Prince, vous vous troublez et changez de visage!

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE

Quoi! ne puis-je savoir

Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous? parlez : c'est trop longtemps se taire.
 Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
 Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
 Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
 Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
 Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
 Reçut le premier trait qui partit de vos yeux :
 J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :
 Il vous parla de moi. Peut-être sans colère
 Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
 Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
 Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
 Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome,
 La Judée en pâlit : le triste Antiochus

Se compta le premier au nombre des vaincus.
 Bientôt de mon malheur interprète sévère
 Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
 Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux;
 Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux.
 Enfin votre rigueur emporta la balance :
 Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
 Il fallut le promettre, et même le jurer :
 Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
 Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
 Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
 Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
 De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
 J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
 Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
 Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
 Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :
 Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
 Inutiles périls ! Quelle étoit mon erreur !
 La valeur de Titus surpassoit ma fureur.
 Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
 Quoique attendu, madame, à l'empire du monde,
 Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
 Il sembloit à lui seul appeler tous les coups,
 Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
 Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
 Je vois que votre cœur m'applaudit en secret :
 Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
 Et que, trop attentive à ce récit funeste,
 En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
 Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
 Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
 Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
 Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
 Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
 Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
 Je demeurai longtemps errant dans Césarée,

Lieux charmants où mon cœur vous avoit adorée,
 Je vous redemandois à vos tristes États;
 Je cherchois en pleurant les traces de vos pas.
 Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
 Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
 Le sort m'y réservoit le dernier de ses coups.
 Titus en m'embrassant m'amena devant vous :
 Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
 Et mon amour devint le confident du vôtre.
 Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaisirs :
 Rome, Vespasien, traversoient vos soupirs;
 Après tant de combats Titus cédoit peut-être.
 Vespasien est mort, et Titus est le maître.
 Que ne fuyois-je alors ! J'ai voulu quelques jours
 De son nouvel empire examiner le cours.
 Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête.
 Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
 A vos heureux transports viendront joindre les leurs :
 Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
 D'un inutile amour trop constante victime,
 Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
 Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
 Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
 Qui doit avec César unir ma destinée,
 Il fût quelque mortel qui pût impunément
 Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
 Mais de mon amitié mon silence est un gage;
 J'oublie, en sa faveur, un discours qui m'outrage.
 Je n'en ai point troublé le cours injurieux;
 Je fais plus, à regret je reçois vos adieux.
 Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie
 Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
 Avec tout l'univers j'honorais vos vertus;
 Titus vous chérissoit, vous admiriez Titus.
 Cent fois je me suis fait une douceur extrême
 D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
 Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.

Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiète,
 Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.
 Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
 Qui, me voyant toujours, ne me voyoient jamais.
 Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
 Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
 Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
 Remplisse l'univers du bruit de mon malheur :
 Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
 Vous fera souvenir que je vivois encore.
 Adieu.

SCÈNE V. — BÉRÉNICE, PHÉNICE

PHÉNICE

Que je le plains ! Tant de fidélité,
 Madame, méritoit plus de prospérité.
 Ne le plaignez-vous pas?

BÉRÉNICE

Cette prompte retraite
 Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE

Qui? moi le retenir !
 J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
 Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHÉNICE

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
 Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux ;
 La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous :
 L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine ;
 Rome hait tous les rois ; et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvois trembler.
 Titus m'aime : il peut tout ; il n'a plus qu'à parler,
 Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
 Et le peuple de fleurs couronner ses images.
 De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur¹?
 Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?

1. Il s'agit ici de l'apothéose de Vespasien, cérémonie à laquelle son fils Titus présidait. (GEOFFROY.)

Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
 Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
 Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
 Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
 Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
 Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
 Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
 Confondre sur lui seul leurs avides regards;
 Ce port majestueux, cette douce présence...
 Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
 Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
 Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
 Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
 Le monde en le voyant eût reconnu son maître?
 Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
 Cependant Rome entière, en ce même moment,
 Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
 De son règne naissant consacre les prémices.
 Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
 Au ciel qui le protège, offrir aussi nos vœux.
 Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
 Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
 Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
 Inspirent des transports retenus si longtemps.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — TITUS, PAULIN, SUITE

TITUS

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
 Sait-il que je l'attends?

PAULIN

J'ai couru chez la reine :
 Dans son appartement ce prince avoit paru ;
 Il en étoit sorti, lorsque j'y suis couru.
 De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,

Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, seigneur.

TITUS

Trop aimable princesse !

Hélas !

PAULIN

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi :
Vous la plaignez !

TITUS

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II. — TITUS, PAULIN

TITUS

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la reine,
Paulin ; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine ou de moi que dit la voix publique ?
Parlez : qu'attendez-vous ?

PAULIN

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle ?

PAULIN

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux.
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus noble théâtre ;
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs :
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte ;

Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
 Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
 J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :
 J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ;
 Qu'aux travers des flatteurs votre sincérité
 Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
 Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
 Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?
 Dois-je croire qu'assise au trône des Césars
 Une si belle reine offensât ses regards ?

PAULIN

N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice,
 Rome ne l'attend point pour son impératrice.
 On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
 Semblent vous demander l'empire des humains ;
 Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
 Elle a mille vertus, mais, seigneur, elle est reine :
 Rome, par une loi qui ne se peut changer,
 N'admet avec son sang aucun sang étranger,
 Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
 Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
 D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
 Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
 Attacha pour jamais une haine puissante ;
 Et quoi qu'à ses Césars fidèle, obéissante,
 Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
 Survit dans tous les cœurs après la liberté.
 Jules, qui le premier, la soumit à ses armes,
 Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
 Brûla pour Cléopâtre ; et, sans se déclarer,
 Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
 Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
 Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
 Sans oser toutefois se nommer son époux :
 Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
 Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
 Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
 Depuis ce temps, seigneur, Caligula, Néron,
 Monstres dont à regret je cite ici le nom,
 Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
 Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
 Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux

Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
 Vous m'avez commandé surtout d'être sincère,
 De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
 Des fers de Claudius Félix encor flétri,
 De deux reines, seigneur, devenir le mari;
 Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
 Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.
 Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
 Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
 Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
 Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes !
 C'est ce que les Romains pensent de votre amour :
 Et je ne répons pas, avant la fin du jour,
 Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
 Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
 Et que Rome avec lui, tombant à vos genoux,
 Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
 Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
 Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
 De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
 J'ai fait plus, je n'ai rien de secret à tes yeux,
 J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
 D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
 D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
 Et, soulevant encor le reste des humains,
 Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
 J'ai même souhaité la place de mon père;
 Moi, Paulin, qui, cent fois, si le sort moins sévère
 Eût voulu de sa vie étendre les liens,
 Aurois donné mes jours pour prolonger les siens :
 Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
 Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
 De reconnoître un jour son amour et sa foi,
 Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
 Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,

Après mille serments appuyés de mes larmes,
 Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
 Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
 Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
 Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
 Je vais, Paulin... O ciel ! puis-je le déclarer !

PAULIN

Quoi, seigneur ?

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.
 Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre :
 Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
 Je voulois que ton zèle achevât en secret
 De confondre un amour qui se tait à regret.
 Bérénice a longtemps balancé la victoire ;
 Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
 Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
 Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
 J'aimois, je soupirois, dans une paix profonde :
 Un autre étoit chargé de l'empire du monde.
 Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
 Je ne rendois qu'à moi compte de mes désirs.
 Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
 Dès que ma triste main eût fermé sa paupière,
 De mon aimable erreur je fus désabusé :
 Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé ;
 Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
 Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
 Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
 Livroit à l'univers le reste de mes jours.
 Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle :
 Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
 Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
 Je fondois mon bonheur sur le débris des lois !
 Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
 J'y voulus préparer la triste Bérénice ;
 Mais par où commencer ? Vingt fois, depuis huit jours,
 J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;
 Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
 Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée,
 J'espérois que du moins mon trouble et ma douleur

Lui feroient pressentir notre commun malheur ;
 Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
 Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
 Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
 Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
 Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance :
 Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
 J'attends Antiochus pour lui recommander
 Ce dépôt précieux que je ne puis garder :
 Jusque dans l'Orient je veux qu'il la ramène.
 Demain Rome avec lui verra partir la reine.
 Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;
 Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire
 Qui partout après vous attacha la victoire.
 La Judée asservie, et ses remparts fumants
 De cette noble ardeur éternels monuments,
 Me répondoient assez que votre grand courage
 Ne voudroit pas, seigneur, détruire son ouvrage ;
 Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
 Sauroit bien tôt ou tard vaincre ses passions.

TITUS

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
 Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
 S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas !
 Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
 Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
 Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
 Avec le même éclat n'a pas semé mon nom ;
 Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
 S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
 Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
 Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
 Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur !
 Je prodiguai mon sang : tout fit place à mes armes :
 Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
 Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux :
 J'entrepris le bonheur de mille malheureux :
 On vit de toutes parts mes bontés se répandre :
 Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,

Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
 Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
 Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
 Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
 Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
 Je lui dirai : Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN

Hé quoi, seigneur ! hé quoi ! cette magnificence
 Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance.
 Tant d'honneurs dont l'excès a surpris le sénat
 Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
 Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS

Foibles amusements d'une douleur si grande !
 Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien
 Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
 Je l'aimai ; je lui plus. Depuis cette journée,
 (Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?)
 Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
 Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
 Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
 Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
 Encor, si quelquefois un peu moins assidu
 Je passe le moment où je suis attendu,
 Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
 Ma main à les sécher est longtemps occupée.
 Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
 Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
 Soins de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
 Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
 Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
 Et crois toujours la voir pour la première fois¹.
 N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense,
 Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
 Quelle nouvelle, ô ciel ! je lui vais annoncer !
 Encore un coup, allons ! il n'y faut plus penser.
 Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre :
 Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

1. Ces vers sont connus de tout le monde : on en a fait mille applications : ils sont naturels et pleins de sentiment : mais ce qui les rend encore meilleurs, c'est qu'ils terminent un morceau charmant. (VOLTAIRE.)

SCÈNE III. — TITUS, PAULIN, RUTILE

RUTILE

Bérénice, seigneur, demande à vous parler.

TITUS

Ah Paulin !

PAULIN

Quoi ! déjà vous semblez reculer !
De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souviennne !
Voici le temps.

TITUS

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCÈNE IV. — TITUS, BÉRÉNICE, PAULIN, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment !
Mais, seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère),
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas !
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paroître qu'au sénat ?
Ah ! Titus ! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien :
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,

Seigneur? étois-je au moins présente à la pensée?

TITUS

N'en doutez point, madame; et j'atteste les dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE

Hé quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS

Madame...

BÉRÉNICE

Hé bien, seigneur? Mais quoi? sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit :
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS

Plût aux dieux que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivois heureux!

BÉRÉNICE

Seigneur, tous ces regrets

De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire :
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire :
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler :
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,
Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un père : hélas! foibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore),
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connoissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous...

TITUS

Madame, hélas ! que me venez-vous dire :
 Quel temps choisissez-vous ? Ah ! de grâce arrêtez :
 C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE

Pour un ingrat, seigneur ! Et le pouvez-vous être ?
 Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

TITUS

Non, madame : jamais, puisqu'il faut vous parler,
 Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
 Mais...

BÉRÉNICE

Achevez.

TITUS

Hélas !

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome... l'empire...

BÉRÉNICE

Hé bien ?

TITUS

Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire.

SCÈNE V. — BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Quoi ! me quitter sitôt ! et ne me dire rien !
 Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !
 Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce silence ?

PHÉNICE

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense
 Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
 Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir ?
 Voyez, examinez.

BÉRÉNICE

Hélas ! tu peux m'en croire :

Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
 Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
 Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour,
 Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire :
 Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?

Que sais-je? J'ai peut-être avec trop de chaleur
 Rabaissé ses présents, ou blâmé sa douleur...
 N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
 Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
 Hélas! s'il étoit vrai... Mais non, il a cent fois
 Rassuré mon amour contre leurs dures lois;
 Cent fois... Ah! qu'il m'explique un silence si rude :
 Je ne respire pas dans cette incertitude.
 Moi, je vivrois, Phénice, et je pourrois penser
 Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser!
 Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
 Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
 Phénice : il aura su tout ce qui s'est passé;
 L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
 Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
 Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
 Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer
 N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
 Je ne te vante point cette foible victoire,
 Titus : ah! plutôt au ciel que, sans blesser ta gloire,
 Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
 Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;
 Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme,
 Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme!
 C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
 Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
 Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
 Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire;
 Je me comptois trop tôt au rang des malheureux :
 Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

TITUS

Quoi! prince, vous partiez! Quelle raison subite
 Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
 Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
 Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
 Que diront, avec moi, la cour, Rome, l'empire?

Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire?
 De quoi m'accusez-vous? Vous avois-je sans choix
 Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
 Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père :
 C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire;
 Et lorsque avec mon cœur ma main peut s'épancher,
 Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
 Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
 Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
 Et que tous mes amis s'y présentent de loin
 Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
 Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
 Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS

Moi, seigneur.

TITUS

Vous.

ANTIOCHUS

Hélas! d'un prince malheureux
 Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux?

TITUS

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
 Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire;
 Que Rome vit passer au nombre des vaincus
 Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
 Que dans le Capitole elle voit attachées
 Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
 Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
 Et je veux seulement emprunter votre voix.
 Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
 Croit posséder en vous un ami véritable :
 Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous;
 Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
 Au nom d'une amitié si constante et si belle,
 Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
 Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS

Moi paroître à ses yeux!
 La reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS

Ah ! parlez-lui, seigneur. La reine vous adore :
 Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
 Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
 Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
 Je répons, en partant, de son obéissance ;
 Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
 Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer. •

TITUS

Ah ! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire !
 Que je serois heureux, si j'avois à le faire !
 Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater ;
 Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS

La quitter ! Vous, seigneur ?

TITUS

Telle est ma destinée :
 Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
 D'un espoir si charmant je me flattois en vain :
 Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS

Qu'entends-je ? O ciel !

TITUS

Plaignez ma grandeur importune :
 Maître de l'univers, je règle sa fortune ;
 Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
 Cependant de mon cœur je ne puis disposer ;
 Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
 Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
 L'éclat du diadème, et cent rois pour aïeux,
 Déshonorent ma flamme, et blessent tous les yeux.
 Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
 Peut brûler à son choix dans des flammes obscures ;
 Et Rome avec plaisir recevrait de ma main
 La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
 Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
 Si le peuple demain ne voit partir la reine,
 Demain elle entendra ce peuple furieux
 Me venir demander son départ à ses yeux.
 Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;

Et, puisqu'il faut céder, cédon's à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours :
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment :
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence ;
Surtout, qu'elle me laisse éviter sa présence :
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah, prince ! jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas :
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite ;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II. — ANTIOCHUS, ARSACE

ARSACE

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice :
Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
 Ce changement est grand, ma surprise est extrême :
 Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
 Dois-je croire, grands dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
 Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE

Mais, moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?
 Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
 Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
 Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
 Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
 Votre cœur me contoit son audace nouvelle ?
 Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler.
 Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?
 Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS

Arsace, je me vois chargé de sa conduite ;
 Je jouirai longtemps de ses chers entretiens ;
 Ses yeux mêmes pourront s'accoutumer aux miens ;
 Et peut-être son cœur fera la différence
 Des froideurs de Titus à ma persévérance.
 Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
 Tout disaroit dans Rome auprès de sa splendeur ;
 Mais, quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
 Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE

N'en doutez point, seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS

Quoi ! je lui pourrois plaire ?

Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire ?

Bérénice d'un mot flatteroit mes douleurs ?

Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,

Quand l'univers entier négligeroit ses charmes,

L'ingrate me permît de lui donner des larmes,

Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir

Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face :
Titus la quitte.

ANTIOCHUS

Hélas ! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime :
Je la verrai gémir ; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse ?
Ouvrez les yeux, seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS

Nécessaire ?

ARSACE

A ses pleurs accordez quelques jours ;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux États voisins qui cherchent à s'unir ;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS

Ah ! je respire, Arsace ; et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous ? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice ; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne...
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je ? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne ! Ah ! reine ! et qui l'auroit pensé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé !

ARSACE

La haine sur Titus tombera tout entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS

Non, ne la voyons point; respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; et, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE

Ah! la voici, seigneur; prenez votre parti.

ANTIOCHUS

O ciel!

SCÈNE III. — BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE,
PHÉNICE

BÉRÉNICE

Hé quoi, seigneur! vous n'êtes point parti!

ANTIOCHUS

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE

De moi, prince?

ANTIOCHUS

Oui, madame.

BÉRÉNICE

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE

Quoi, seigneur !...

ANTIOCHUS

Suspendez votre ressentiment.

D'autres, loin de se taire en ce même moment,
 Triompheroient peut-être, et, pleins de confiance,
 Céderoient avec joie à votre impatience ;
 Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
 A qui votre repos est plus cher que le mien,
 Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
 Et crains votre douleur plus que votre colère.
 Avant la fin du jour vous me justifierez.
 Adieu, madame.

BÉRÉNICE

O ciel ! quel discours ! Demeurez.

Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue :
 Vous voyez devant vous une reine éperdue,
 Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
 Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
 Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
 Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
 Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
 Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
 Éclaircissez le trouble où vous voyez mon âme :
 Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS

Au nom des dieux, madame...

BÉRÉNICE

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir !

ANTIOCHUS

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS

Dieux ! quelle violence !

Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
 Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
 Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
 Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
 Je connois votre cœur : vous devez vous attendre
 Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
 Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE

Quoi?

ANTIOCHUS

De vous déclarer
 Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE

Nous séparer ! Qui ? Moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS

Il faut que devant vous je lui rende justice ;
 Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux,
 L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
 Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
 Mais enfin que lui sert de vous aimer encore ?
 Une reine est suspecte à l'empire romain.
 Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE

Nous séparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE

Hé bien, madame,
 Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
 Ce coup sans doute est rude ; il doit vous étonner.

BÉRÉNICE

Après tant de serments, Titus m'abandonner !
 Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire :
 Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
 Contre son innocence on veut me prévenir.
 Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.
 Titus m'aime, Titus ne veut point que je meure.
 Allons le voir : je veux lui parler tout à l'heure.
 Allons.

ANTIOCHUS

Quoi ! vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader.

Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.

(*A Phénice.*)

Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCÈNE IV. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Ne me trompé-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vue !
Je m'en garderai bien. Et ne parlois-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger ; sa haine me fait grâce.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré ;
Je parlois amoureux, jaloux, désespéré ;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS

Moi ! je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je serai responsable ?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable ?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité :
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ? dans le moment fatal
Que j'étaie à ses yeux les pleurs de mon rival ;
Que, pour la consoler, je le faisais paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE

Et de quel soin, seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler :
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS

Non, je la quitte, Arsace.

Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.

Allons; et de si loin évitons la cruelle,
 Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
 Toutefois il nous reste encore assez de jour :
 Je vais dans mon palais attendre ton retour.
 Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
 Cours; et partons du moins assurés de sa vie.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — BÉRÉNICE

Phénice ne vient point! Moments trop rigoureux,
 Que vous paroissez lents à mes rapides vœux!
 Je m'agite, je cours, languissante, abattue;
 La force m'abandonne, et le repos me tue.
 Phénice ne vient point! Ah! que cette longueur
 D'un présage funeste épouvante mon cœur!
 Phénice n'aura point de réponse à me rendre :
 Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
 Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II. — BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'empereur?
 Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE

Oui, je l'ai vu, madame,
 Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
 J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BÉRÉNICE

Vient-il?

PHÉNICE

N'en doutez point, madame, il va venir.
 Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême?
 Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
 Laissez-moi relever ces voiles détachés,
 Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
 Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE

Laisse, laisse, Phénice il verra son ouvrage.

Eh que m'importe, hélas ! de ces vains ornements,
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je ? mes pleurs ! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement :
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III. — TITUS, PAULIN, SUITE

TITUS

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude :
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude :
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part.*

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'État !
Voyons la reine.

SCÈNE IV. — TITUS

Hé bien ! Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même :
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?

Tout se tait; et moi seul, trop prompt à me troubler,
 J'avance des malheurs que je puis reculer.
 Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
 Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
 Rome peut par son choix justifier le mien.
 Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
 Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
 Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance;
 Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux!
 Quel air respirez-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
 Où la haine des rois, avec le lait sucée,
 Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
 Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
 N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?
 Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
 T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée?
 Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
 Ce que Rome en jugeoit ne l'entendis-tu pas?
 Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
 Ah, lâche! fais l'amour, et renonce à l'empire:
 Au bout de l'univers va, cours te confiner,
 Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
 Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
 Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
 Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
 Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
 D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
 Où sont ces heureux jours que je faisais attendre?
 Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
 Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits?
 L'univers a-t-il vu changer ses destinées?
 Sais-je combien le ciel m'a compté de journées?
 Et de ce peu de jours si longtemps attendus,
 Ah, malheureux! combien j'en ai déjà perdus!
 Ne tardons plus: faisons ce que l'honneur exige;
 Rompons le seul lien...

SCÈNE V. — TITUS, BÉRÉNICE

BÉRÉNICE, *en sortant de son appartement.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.

En vain tous vos conseils me retiennent ici.

Il faut que je le voie. Ah, seigneur ! vous voici !
 Eh bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne !
 Il faut nous séparer ! et c'est lui qui l'ordonne !

TITUS

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
 Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
 Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
 Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
 Rappelez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
 M'a fait de mon devoir reconnoître la voix :
 Il en est temps. Forcez votre amour à se taire ;
 Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire
 Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
 Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur ;
 Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse,
 A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
 Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
 Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ;
 Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
 Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
 Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah ! cruel ! est-il temps de me le déclarer ?
 Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée ;
 Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
 Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
 Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
 A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
 Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
 « Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
 « Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir ».
 Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre
 Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre.
 Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
 Il étoit temps encor : que ne me quittiez-vous ?
 Mille raisons alors consoloient ma misère :
 Je pouvois de ma mort accuser votre père,
 Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
 Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
 Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
 M'avoit à mon malheur dès longtemps préparée.

Je n'aurois pas, seigneur, reçu ce coup cruel
 Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
 Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
 Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
 Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
 Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
 Je pouvois vivre alors et me laisser séduire :
 Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
 Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
 Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
 Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
 Que sais-je? j'espérois de mourir à vos yeux,
 Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
 Les obstacles sembloient renouveler ma flamme.
 Tout l'empire parloit : mais la gloire, madame,
 Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur
 Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
 Je sais tous les tourments où ce dessein me livre :
 Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
 Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;
 Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Hé bien ! régniez, cruel, contentez votre gloire :
 Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
 Que cette même bouche, après mille serments
 D'un amour qui devoit unir tous nos moments,
 Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
 M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
 Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
 Je n'écoute plus rien : et, pour jamais, adieu...
 Pour jamais ! Ah ! seigneur ! songez-vous en vous-même
 Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
 Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ;
 Que le jour recommence, et que le jour finisse,
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
 Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus ?
 Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
 L'ingrat, de mon départ consolé par avance,

Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours :
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah ! seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS

Hélas ! vous pouvez tout, madame : demeurez :
Je n'y résiste point. Mais je sens ma foiblesse :
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ! En ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE

Hé bien ! seigneur, hé bien ! qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder ?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice !

TITUS

Je les compte pour rien ! Ah ! ciel ! quelle injustice !

BÉRÉNICE

Quoi ! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !

Rome a ses droits, seigneur : n'avez-vous pas les vôtres?
 Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
 Dites, parlez.

TITUS

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez !

TITUS

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
 Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
 Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
 Je dois les maintenir. Déjà, plus d'une fois,
 Rome a de mes pareils exercé la constance.
 Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
 Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
 L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
 Chercher, avec la mort, la peine toute prête ;
 D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête ;
 L'autre, avec des yeux secs, et presque indifférents,
 Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.
 Malheureux ! mais toujours la patrie et la gloire
 Ont parmi les Romains remporté la victoire.
 Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
 Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
 Qu'eile n'approche point de cet effort insigne ;
 Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
 De laisser un exemple à la postérité,
 Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie :
 Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
 De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
 Je ne vous parle plus de me laisser ici :
 Qui ? moi, j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
 D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
 J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus !
 C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
 N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
 Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures ;
 Non : si le ciel encore est touché de mes pleurs,
 Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.

Si je forme des vœux contre votre injustice,
 Si, devant que mourir, la triste Bérénice
 Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
 Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
 Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée;
 Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
 Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
 Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
 Et, sans me repentir de ma persévérance,
 Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
 Adieu.

SCÈNE VI. — TITUS, PAULIN

PAULIN

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
 Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre :
 La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
 Courons à son secours.

PAULIN

Hé quoi ! n'avez-vous pas
 Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas?
 Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
 Sauront la détourner de ces tristes pensées.
 Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
 Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
 Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
 Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
 Mais regardez plus loin : songez, en ce malheur,
 Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
 Quels applaudissements l'univers vous prépare,
 Quel rang dans l'avenir...

TITUS

Non, je suis un barbare;
 Moi-même, je me hais. Néron, tant détesté,
 N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
 Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
 Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN

Quoi, seigneur !

TITUS

Je ne sais, Paulin, ce que je dis :
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN

Ne troublez point le cours de votre renommée :
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée ;
Rome, qui gémissait, triomphe avec raison ;
Tous les temples ouverts fument en votre nom ;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS

Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, prince malheureux !
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

SCÈNE VII. — TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE

ANTIOCHUS

Qu'avez-vous fait, seigneur ? l'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison ;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie :
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous ? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même, en ce moment, sais-je si je respire ?

SCÈNE VIII. — TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE,
RUTILE

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'État.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

Je vous entends, grands dieux ! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer !

PAULIN

Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine.
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah ! courez chez la reine.

PAULIN

Quoi ! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.

(*A Antiochus.*)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — ARSACE

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle :
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser !

SCÈNE II. — ANTIOCHUS, ARSACE

ARSACE

Ah ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE

La reine part, seigneur.

ANTIOCHUS

Elle part ?

ARSACE

Dès ce soir :

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
 Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
 Un généreux dépit succède à sa fureur :
 Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
 Et même veut partir avant que Rome instruite
 Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
 Elle écrit à César.

ANTIOCHUS

O ciel ! qui l'aurait cru ?

Et Titus ?

ARSACE

A ses yeux Titus n'a point paru.

Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
 Applaudissant aux noms que le sénat lui donne ;
 Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,
 Deviennent pour Titus autant d'engagements,
 Qui, le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
 Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la reine,
 Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
 C'en est fait : et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS

Que de sujets d'espoir, Arsace ! je l'avoue :
 Mais d'un soin si cruel la fortune me joue ;
 J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
 Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis ;
 Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
 Croit, même en espérant, irriter la fortune.
 Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas !
 Que veut-il ?

SCÈNE III. — TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

TITUS, *à sa suite.*

Demeurez : qu'on ne me suive pas.

(A Antiochus.)

Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
 Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
 Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
 Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.

Venez, prince, venez : je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCÈNE IV. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avois rendu !
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu !
Bérénice partoît justement irritée !
Pour ne la plus revoir, Titus l'avoit quittée !
Qu'ai-je donc fait, grands dieux ? Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné ?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor ! Bérénice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCÈNE V. — TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps.

TITUS

Madame,

Un mot.

BÉRÉNICE

Non.

TITUS

Dans quel trouble elle jette mon âme !
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain ;
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure :
Et je pars.

TITUS

Demeurez.

BÉRÉNICE

Ingrat ! que je demeure !

Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux
 Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
 Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
 Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
 Quel crime, quelle offense, a pu les animer ?
 Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS

Écoutez-vous, madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
 Tout cet appartement préparé par vos soins,
 Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
 Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
 Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
 A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
 Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
 Allons, Phénice.

TITUS

O ciel ! que vous êtes injuste !

BÉRÉNICE

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
 Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
 Hé bien ! avec plaisir l'avez-vous écouté ?
 Êtes-vous pleinement content de votre gloire ?
 Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
 Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
 Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse !
 Que je puisse jamais oublier Bérénice !
 Ah dieux ! dans quel moment son injuste rigueur
 De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !
 Connoissez-moi, madame ; et, depuis cinq années,
 Comptez tous les moments et toutes les journées
 Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
 Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs :
 Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
 Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse ;
 Et jamais...

BÉRÉNICE

Vous m'aimez, vous me le soutenez;
 Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez!
 Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
 Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
 Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
 Ah, cruel! par pitié, montrez-moi moins d'amour :
 Ne me rappelez point une trop chère idée,
 Et laissez-moi du moins partir persuadée
 Que, déjà de votre âme exilée en secret,
 J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(Titus lit une lettre.)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
 Voilà de votre amour tout ce que je désire :
 Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
 Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème!
 Vous cherchez à mourir! et de tout ce que j'aime
 Il ne restera plus qu'un triste souvenir!
 Qu'on cherche Antiochus; qu'on le fasse venir.
(Bérénice se laisse tomber sur un siège.)

SCÈNE VI. — TITUS, BÉRÉNICE

TITUS

adame, il faut vous faire un aveu véritable :
 Lorsque j'envisageai le moment redoutable
 Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
 Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
 Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
 Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos approches,
 Je préparai mon âme à toutes les douleurs
 Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;
 Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
 Je n'en avois prévu que la moindre partie;
 Je croyois ma vertu moins prête à succomber,
 Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
 J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
 Le sénat m'a parlé; mais mon âme accablée
 Écoutoit sans entendre, et ne leur a laissé,
 Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.

Rome de votre sort est encore incertaine :
 Moi-même à tous moments je me souviens à peine
 Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
 Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
 Mon amour m'entraînoit; et je venois peut-être
 Pour me chercher moi-même, et pour me reconnoître.
 Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
 Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux :
 C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
 A son dernier excès est enfin parvenue :
 Je ressens tous les maux que je puis ressentir,
 Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
 Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
 Par un heureux hymen je tarisse vos larmes :
 En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
 Ma gloire inexorable à toute heure me suit;
 Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
 L'empire incompatible avec votre hyménée,
 Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
 Je dois vous épouser encor moins que jamais.
 Oui, madame; et je dois moins encore vous dire
 Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
 De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
 Soupirer avec vous au bout de l'univers.
 Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
 Vous verriez à regret marcher à votre suite
 Un indigne empereur sans empire, sans cour,
 Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour¹.
 Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
 Il est, vous le savez, une plus noble voie;
 Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,
 Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain :
 Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
 Ils ont tous expliqué cette persévérance
 Dont le sort s'attachoit à les persécuter,
 Comme un ordre secret de n'y plus résister.
 Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
 Si toujours à mourir je vous vois résolue,
 S'il faut qu'à tout moment je tremble pour vos jours,

1. Tout ce que dit Titus est d'une éloquence admirable : le sentiment, la noblesse, la bienséance, l'extrême élégance du style, tout se réunit pour faire de ce discours un des morceaux qui honorent le plus notre langue poétique. (GEOFFROY.)

Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
 Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre ;
 En l'état où je suis je puis tout entreprendre :
 Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
 N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas !

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
 Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
 Songez-y bien, madame : et si je vous suis cher...

SCÈNE VII. — TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS

TITUS

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
 Soyez ici témoin de toute ma foiblesse ;
 Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
 Jugez-nous.

ANTIOCHUS

Je crois tout : je vous connois tous deux.
 Mais connoissez vous-même un prince malheureux.
 Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime ;
 Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
 A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang ;
 Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
 Vous m'avez malgré moi confié, l'un et l'autre,
 La reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
 La reine qui m'entend peut me désavouer ;
 Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
 Répondre par mes soins à votre confiance.
 Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance ;
 Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
 Qu'un ami si fidèle étoit votre rival ?

TITUS

Mon rival !

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
 Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
 Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu :
 Je n'ai pu l'oublier ; au moins je me suis tu.
 De votre changement la flatteuse apparence

M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance :
 Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
 Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir :
 Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même ;
 Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
 Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
 Pour la dernière fois je me suis consulté ;
 J'ai fait de mon courage une épreuve dernière ;
 Je viens de rappeler ma raison tout entière :
 Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
 Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds ;
 Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire ;
 J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
 Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :
 Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
 Puisse le ciel verser sur toutes vos années
 Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !
 Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
 Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
 Qui pourroient menacer une si belle vie,
 Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux,
 En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
 Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
 Partout du désespoir je rencontre l'image,
 Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
 Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

(*A Titus.*)

Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
 Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire :
 La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
 N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.
 J'aimois, seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
 Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
 J'ai cru que votre amour alloit finir son cours.
 Je connois mon erreur, et vous m'aimez toujours.
 Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :
 Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
 Ni que par votre amour l'univers malheureux,
 Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
 Et que de vos vertus il goûte les prémices,

Se voie en un moment enlever ses délices.
 Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
 Vous avoir assuré d'un véritable amour.
 Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
 Par un dernier effort couronner tout le reste :
 Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
 Adieu, seigneur, réglez : je ne vous verrai plus.

(*A Antiochus.*)

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
 Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
 Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
 Vivez, et faites-vous un effort généreux.
 Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
 Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte;
 Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
 Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
 De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
 Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
 Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

(*A Titus.*)

Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas¹ !

1. Que de beautés de détail ! et quel charme inexprimable règne presque toujours dans la diction ! Pardonnons à Corneille de n'avoir jamais connu cette pureté ni cette élégance. Mais comment se peut-il faire que personne, depuis Racine, n'ait approché de ce style enchanteur ? Est-ce un don de la nature ? Est-ce le fruit d'un travail assidu ? C'est l'effet de l'un et de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'est que le public ait depuis applaudi avec transport à des pièces qui à peine étaient écrites en français, dans lesquelles il n'y avait ni connaissance du cœur humain, ni bon sens, ni poésie. (VOLTAIRE.)



BAJAZET

TRAGÉDIE

1674

PREMIÈRE PRÉFACE¹

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans. M. le comte de Cézzy étoit alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglois. Surtout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

SECONDE PRÉFACE

Sultan Amurat, ou sultan Morat², empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommait Orcan.

1. Cette préface est celle que Racine mit en tête de la première édition de la tragédie de Bajazet, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

2. Amurat IV, surnommé *l'Intrepide*, fils d'Achmet I^{er}, salué empereur au mois de septembre 1623, à l'âge de quinze ans. Il mourut à quarante-deux, des suites de ses débauches, le 8 février 1640.

Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième étoit Bajazet, prince de grande espérance : et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézzy étoit ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la sultane ; il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézzy disoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort : il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente ; mais je n'ai rien vu dans les règles du poème dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie ; ni de mettre des héros sur le théâtre qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre : on les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le sérail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poète Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu, et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon : car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse¹.

1. Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1697, le paragraphe suivant terminoit cette préface :

« Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs

PERSONNAGES

BAJAZET, frère du sultan Amurat.
 ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.
 ATALIDE, fille du sang ottoman.
 ACOMAT, grand-vizir.
 OSMIN, confident du grand-vizir.
 ZATIME, esclave de la sultane.
 ZAIRE, esclave d'Atalide.
 GARDES.

*La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance,
 dans le sérail du Grand-Seigneur.*

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre¹,
 Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux
 Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
 Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

« et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étoient trop savan-
 « tes en amour, et trop délicates pour des femmes nées parmi des peuples qui passent
 « ici pour barbares. Mais, sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voya-
 « geurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le sérail. En effet, y a-t-il
 « une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus que dans un
 « lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point
 « d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire
 « aimer? Les hommes, vraisemblablement, n'y aiment pas avec la même délicatesse.
 « Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et les
 « tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité de sa nation.
 « Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandonner ce qu'il
 « aime, et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'histoire des Turcs; on verra
 « partout le mépris qu'ils font de la vie; on verra en plusieurs endroits à quels excès ils
 « portent les passions; et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire : témoin
 « un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné qu'il aimoit
 « tendrement, et que l'on avoit fait mourir pour lui assurer l'empire* »

1. Cette scène a toujours été regardée comme le plus parfait modèle de l'exposition
 d'un sujet. (LOUIS RACINE.) Quelle netteté! Comme tous les caractères sont annoncés!
 Avec quelle heureuse facilité tout est développé! Quel art admirable dans cette expo-
 sition de Bajazet! (VOLTAIRE.)

* J'ignore pourquoi Racine a supprimé ces réflexions; c'est une excellente réponse
 aux objections faites contre les caractères de la tragédie de Bajazet. (GEOFFROY.)

ACOMAT

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
 Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
 Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus.
 Que ton retour tarde à mon impatience !
 Et que d'un œil content je te vois dans Byzance !
 Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
 Un voyage si long, pour moi seul entrepris.
 De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère ;
 Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
 Dépendent les destins de l'empire ottoman.
 Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan ?

OSMIN

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
 Voyoit sans s'étonner notre armée autour d'elle ;
 Les Persans rassemblés marchaient à son secours
 Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
 Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
 Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille ;
 Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
 Résolu de combattre, attendoit les Persans.
 Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
 Un long chemin sépare et le camp et Byzance ;
 Mille obstacles divers m'ont même traversé :
 Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT

Que faisoient cependant nos braves janissaires ?
 Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?
 Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?
 Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN

Amurat est content, si nous le voulons croire,
 Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
 Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
 Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
 C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
 Il se rend accessible à tous les janissaires :
 Il se souvient toujours que son inimitié
 Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
 Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
 Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.

Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;
 Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours :
 Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
 Votre absence est pour eux un sujet de murmure :
 Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
 Lorsqu'assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
 Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?
 Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
 Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur vizir ?

OSMIN

Le succès du combat réglera leur conduite ;
 Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
 Quoique à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois,
 Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
 Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années ;
 Mais enfin le succès dépend des destinées.
 Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
 Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
 Vous les verrez, soumis, rapporter dans Byzance
 L'exemple d'une aveugle et basse obéissance ;
 Mais si dans le combat le destin plus puissant
 Marque de quelque affront son empire naissant,
 S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrâce,
 A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
 Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat
 Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
 Cependant, s'il en faut croire la renommée,
 Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
 Un esclave chargé de quelque ordre secret.
 Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet :
 On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,
 N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT

Tel étoit son dessein : cet esclave est venu ;
 Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN

Quoi ! seigneur, le sultan reverra son visage,
 Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT

Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats.
Il commande l'armée; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles;
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN

Quoi donc? qu'avez-vous fait?

ACOMAT

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN

Quoi ! Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prit le nom de sultane.

ACOMAT

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût, dans son absence, un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,

Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance :
 Indigne également de vivre et de mourir,
 On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
 L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
 Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
 Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
 La molle oisiveté des enfants des sultans.
 Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
 Et même en fit sous moi la noble expérience.
 Toi-même tu l'as vu courir dans les combats
 Emportant après lui tous les cœurs des soldats,
 Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
 Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
 Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
 Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,
 N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
 Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
 Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé
 Laissa dans le sérail Bajazet enfermé.
 Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
 Et des jours de son frère arbitre souveraine,
 Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
 Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.
 Pour moi, demeuré seul, une juste colère
 Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
 J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
 Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
 Les murmures du camp, la fortune des armes ;
 Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
 Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
 Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
 Que te dirai-je enfin ? la sultane éperdue
 N'eut plus d'autre désir que celui de sa vue.

OSMIN

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards
 Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

ACOMAT

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
 De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
 La sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
 Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.

Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
 De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
 Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
 Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
 Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
 L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
 Bajazet est aimable; il vit que son salut
 Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
 Tout conspirait pour lui : ses soins, sa complaisance,
 Ce secret découvert, et cette intelligence,
 Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit céler,
 L'embarras irritant de ne s'oser parler,
 Même témérité, périls, craintes communes,
 Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
 Ceux mêmes dont les yeux les devoient éclairer
 Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN

Quoi ! Roxane d'abord leur découvrant son âme,
 Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT

Ils l'ignorent encore; et jusques à ce jour,
 Atalide a prêté son nom à cet amour.
 Du père d'Amurat Atalide est la nièce;
 Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
 Elle a vu son enfance élevée avec eux.
 Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
 Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
 Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
 Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
 L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN

Quoi ! vous l'aimez, seigneur ?

ACOMAT

Voudrais-tu qu'à mon âge
 Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
 Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
 Suit d'un vain plaisir les conseils imprudents ?
 C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
 J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
 Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,

Me va, contre lui-même, assurer un appui.
 Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
 A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
 Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
 Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
 Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
 Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse :
 Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
 Méconnoitra peut-être un inutile ami.
 Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
 S'il ose quelque jour me demander ma tête...
 Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends
 Que du moins il faudra la demander longtemps.
 Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
 Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
 Et ne me pique point du scrupule insensé
 De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
 Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
 Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
 Invisible d'abord, elle entendoit ma voix,
 Et craignoit du sérail les rigoureuses lois;
 Mais enfin, bannissant cette importune crainte
 Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
 Elle-même a choisi cet endroit écarté,
 Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
 Par un chemin obscur une esclave me guide,
 Et... Mais on vient : c'est elle et sa chère Atalide.
 Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
 Le récit important dont je vais l'informer¹.

SCÈNE II. — ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, OSMIN,
 ZATIME, ZAIRE

ACOMAT

La vérité s'accorde avec la renommée,
 Madame. Osmin a vu le sultan et l'armée.
 Le superbe Amurat est toujours inquiet;
 Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
 D'une commune voix ils l'appellent au trône.
 Cependant les Persans marchaient vers Babylone,

1. Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère. (VOLTAIRE.)

Et bientôt les deux camps au pied de son rempart
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déjà réglé l'événement,
Et le sultan triomphe ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, madame, et rompons le silence :
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? s'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes :
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière;
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé;
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis :
De tous leurs sentiments venez me rendre compte;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCÈNE III. — ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE

ROXANE

Enfin, belle Atalide,

Il faut de nos destins que Bajazet décide.

Pour la dernière fois je le vais consulter :

Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE

Est-il temps d'en douter,

Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.

Vous avez du vizir entendu le langage;

Bajazet vous est cher : savez-vous si demain

Sa liberté, ses jours, seront en votre main?

Peut-être en ce moment Amurat en furie

S'approche pour trancher une si belle vie.

Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui.

ATALIDE

Quoi, madame! les soins qu'il a pris pour vous plaire,

Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,

Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,

Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?

Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE

Hélas! pour mon repos que ne le puis-je croire!

Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,

L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler!

Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,

Du trouble de son cœur jouissant par avance,

Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,

Et l'ai fait en secret amener devant moi.

Peut-être trop d'amour me rend trop difficile;

Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,

Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur

Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.

Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire,

Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE

Quoi donc! à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE

Vous épouser ! O ciel ! que prétendez-vous faire ?

ROXANE

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire ;
 Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
 De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
 Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse.
 Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;
 Mais, toujours inquiète avec tous ses appas,
 Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras ;
 Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne,
 Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.
 Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
 A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
 J'en reçus la puissance aussi bien que le titre ;
 Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
 Mais ce même Amurat ne me promit jamais
 Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits ;
 Et moi, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
 De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
 Toutefois, que sert-il de me justifier ?
 Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
 Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère,
 Il m'a pu, sans peut-être aspirer à me plaire :
 Femmes, gardes, vizir, pour lui j'ai tout séduit ;
 En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
 Grâce à mon amour, je me suis bien servie
 Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
 Bajazet touche presque au trône des sultans :
 Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.
 Malgré tout mon amour, si, dans cette journée,
 Il ne m'attache à lui par un juste hyménée ;
 S'il ose m'alléguer une odieuse loi ;
 Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi ;
 Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
 Sans consulter enfin si je me perds moi-même¹,

1. Ces vers contiennent le germe de toute l'intrigue ; ils motivent et préparent la catastrophe : ils fixent avec précision le caractère de Roxane et la nature de son amour. (GEOFFROY.)

J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
 Dant l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
 Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce :
 Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
 Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
 Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui :
 Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage
 Me découvrent son cœur sans me laisser d'ombrage ;
 Que lui-même, en secret, amené dans ces lieux,
 Sans être préparé se présente à mes yeux.
 Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCÈNE IV. — ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue !

ZAIRE

Vous ?

ATALIDE

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.
 Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAIRE

Mais, madame, pourquoi ?

ATALIDE

Si tu venois d'entendre
 Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
 Quelles conditions elle veut imposer !
 Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
 S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?
 Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même ?

ZAIRE

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
 Votre amour, dès longtemps, a dû le pressentir.

ATALIDE

Ah ! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence !
 Tout sembloit avec nous être d'intelligence :
 Roxane, se livrant tout entière à ma foi,
 Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi,
 M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
 Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche ;
 Et je croyois toucher au bienheureux moment

Où j'allois par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère;
Elle-même avec joie unit nos volontés :
Et, quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane qui, depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
Lui rendit des respects : pouvoit-il faire moins?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse :
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposait un empire à mes foibles attraits :
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire :
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes :
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas ! tout est fini : Roxane méprisée,
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher ;
Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,

Je donne à ses discours un sens plus favorable.
 Bajazet va se perdre. Ah ! si, comme autrefois,
 Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
 Au moins, si j'avois pu préparer son visage !
 Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage ;
 D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
 Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
 Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
 Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure ;
 Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
 Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
 Peut-être Bajazet secondant ton envie,
 Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAIRE

Ah ! dans quels soins, madame, allez-vous vous plonger ?
 Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?
 Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
 Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore :
 N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
 La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
 Pourvu qu'entretenu en son erreur fatale,
 Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.
 Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets
 Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
 De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
 O ciel ! si notre amour est condamné de toi,
 Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — BAJAZET, ROXANE

ROXANE

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée
 Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
 Rien ne me retient plus ; et je puis, dès ce jour,
 Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
 Non que vous assurant d'un triomphe facile,

Je mette entre vos mains un empire tranquille;
 Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis :
 J'arme votre valeur contre vos ennemis,
 J'écarte de vos jours un péril manifeste;
 Votre vertu, seigneur, achèvera le reste.
 Osmin a vu l'armée; elle penche pour vous;
 Les chefs de notre loi conspirent avec nous;
 Le vizir Acomat vous répond de Byzance;
 Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
 Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
 Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
 Et dont à ma faveur les âmes asservies
 M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
 Commencez maintenant : c'est à vous de courir
 Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
 Vous n'entreprenez point une injuste carrière,
 Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière :
 L'exemple en est commun; et, parmi les sultans,
 Ce chemin à l'empire a conduit de tous temps.
 Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
 D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
 Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
 Que, quand je vous servois, je servois mon époux;
 Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
 Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET

Ah ! que proposez-vous, madame ?

ROXANE

Hé quoi, seigneur !

Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

BAJAZET

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire...
 Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

ROXANE

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
 Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
 Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
 Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
 De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
 Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
 Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires ;

Et, sans vous rappeler des exemples vulgaires,
 Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
 Dont l'univers a craint le bras victorieux,
 Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
 Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.
 Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,
 A son trône, à son lit daigna l'associer,
 Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
 Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice.

BAJAZET

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
 Ce qu'étoit Soliman, et le peu que je suis.
 Soliman jouissoit d'une pleine puissance :
 L'Égypte ramenée à son obéissance ;
 Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
 De tous ses défenseurs devenu le cercueil ;
 Du Danube asservi les rives désolées ;
 De l'empire persan les bornes reculées ;
 Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
 Faisoient taire les lois devant ses volontés.
 Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée :
 Mes malheurs font encor toute ma renommée.
 Infortuné, proscrit, incertain de régner,
 Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
 Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
 Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères ?
 Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
 Au meurtre tout récent du malheureux Osman :
 Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,
 Cherchent à colorer leurs desseins sanguinaires,
 Se crurent à sa perte assez autorisés
 Par le fatal hymen que vous me proposez.
 Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage,
 Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
 Ne précipitons rien et daignez commencer
 A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence ;
 Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance :
 Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
 Où mon amour trop prompt vous alloit engager.

Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites ;
 Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.
 Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
 Les périls plus certains où vous vous exposez ?
 Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire ?
 Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?
 Songez-vous que je tiens les portes du palais ;
 Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais ;
 Que j'ai sur votre vie un empire suprême ;
 Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?
 Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
 Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

BAJAZET

Oui, je tiens tout de vous ; et j'avois lieu de croire
 Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire
 En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
 De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
 Je ne m'en défends point ; ma bouche le confesse,
 Et mon respect saura le confirmer sans cesse :
 Je vous dois tout mon sang ; ma vie est votre bien.
 Mais enfin voulez-vous...

ROXANE

Non, je ne veux plus rien.
 Ne m'importune plus de tes raisons forcées :
 Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
 Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir :
 Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
 Car enfin qui m'arrête ? et quelle autre assurance
 Demanderois-je encor de son indifférence ?
 L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
 L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?
 Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
 Que mes propres périls t'assurent de ta grâce ;
 Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
 Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
 Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ;
 Il m'aime, tu le sais ; et, malgré sa colère,
 Dans ton perfide sang je puis tout expier,
 Et ta mort suffira pour me justifier.
 N'en doute point ; j'y cours ; et, dès ce moment même...
 Bajazet, écoutez ; je sens que je vous aime :

Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir :
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains :
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudroit bien,
Que, si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute; et je devrois retenir ma foiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté :
De toi dépend ma joie et ma félicité :
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!
Tu soupires enfin, et sembles te troubler :
Achève, parle.

BAJAZET

O ciel! que ne puis-je parler!

ROXANE

Quoi donc? Que dites-vous? et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre?
Quoi! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir :
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime;
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE

Ah! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà! gardes, qu'on vienne.

SCÈNE II. — BAJAZET, ROXANE, ACOMAT

ROXANE

Acomat, c'en est fait.

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
 Du sultan Amurat je reconnois l'empire :
 Sortez. Que le sérail soit désormais fermé;
 Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCÈNE III. — BAJAZET, ACOMAT

ACOMAT

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême!
 Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
 D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
 O ciel!

BAJAZET

Il ne faut point ici vous abuser.
 Roxane est offensée et court à la vengeance :
 Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
 Vizir, songez à vous, je vous en averti;
 Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT

Quoi!

BAJAZET

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
 Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
 Et j'espérois un jour vous mieux récompenser.
 Mais, c'en est fait, vous dis-je; il n'y faut plus penser.

ACOMAT

Et quel est donc, seigneur, cet obstacle invincible?
 Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible.
 Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET

Elle veut, Acomat, que je l'épouse!

ACOMAT

Hé bien?

L'usage des sultans à ses vœux est contraire;
 Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère,
 Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
 La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
 Et d'arracher, seigneur, d'une mort manifeste,
 Le sang des Ottomans dont vous faites le reste;

BAJAZET

Ce reste malheureux seroit trop acheté,

S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT

Et pourquoi vous en faire une image si noire?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'étoit pas menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux;
Son esclave trouva grâce devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET

Acomat, c'est assez.

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée :
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas ! si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur : dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.

Du sérail, s'il le faut, venez forcer la porte ;
 Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
 J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
 Que chargé malgré moi du nom de son époux :
 Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
 Par un beau désespoir me secourir moi-même ;
 Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
 Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT

Hé ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
 Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?
 Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
 Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?
 Promettez : affranchi d'un péril qui vous presse,
 Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET

Moi !

ACOMAT

Ne rougissez point : le sang des Ottomans
 Ne doit point en esclave obéir aux serments.
 Consultez ces héros que le droit de la guerre
 Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
 Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
 L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
 Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
 Que sur la foi promise et rarement gardée.
 Je m'emporte, seigneur.

BAJAZET

Oui, je sais, Acomat,
 Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État.
 Mais ces mêmes héros, prodiges de leur vie,
 Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT

O courage inflexible ! O trop constante foi,
 Que, même en périssant, j'admire malgré moi !
 Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
 Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

SCÈNE IV. — BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT

ACOMAT

Ah ! madame ! venez avec moi vous unir.

Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir.

Mais laissez-nous : Roxane, à sa perte animée,

Veut que de ce palais la porte soit fermée.

Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :

Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCÈNE V. — BAJAZET, ATALIDE

BAJAZET

Hé bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse,

Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse;

Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups :

Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.

De quoi nous a servi cette indigne contrainte?

Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.

Je vous l'avois prédit : mais vous l'avez voulu;

J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.

Belle Atalide, au nom de cette complaisance,

Daignez de la sultane éviter la présence :

Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux,

Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE

Non, seigneur. Vos bontés pour une infortunée

Ont assez disputé contre la destinée.

Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner :

Il faut vous rendre; il faut me quitter et régner.

BAJAZET

Vous quitter !

ATALIDE

Je le veux. Je me suis consultée.

De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,

Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi

Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi;

Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse

Je me représentois l'image douloureuse,

Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)

Ne me paroissoit pas le plus grand des tourments.

Mais à mes tristes yeux votre mort préparée

Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée :

Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,

Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
 Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
 Vous allez de la mort affronter la présence;
 Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
 De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs;
 Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide;
 Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
 Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
 Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

BAJAZET

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
 Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée?

ATALIDE

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
 Peut-être à mon destin, seigneur, j'obéirai.
 Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes.
 Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
 Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu;
 Que vous vivez; qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
 Plus vous me commandez de vous être infidèle,
 Madame, plus je vois combien vous méritez
 De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
 Quoi! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
 Dont les feux avec nous ont crû dans le silence;
 Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter;
 Mes serments redoublés de ne vous point quitter :
 Tout cela finiroit par une perfidie !
 J'épouserois, et qui? (s'il faut que je le die)
 Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
 Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
 Qui m'offre, ou son hymen, ou la mort infaillible;
 Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
 Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
 Veut me sacrifier jusques à son amour?
 Ah! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
 Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée!

ATALIDE

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET

Parlez : si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE

La sultane vous aime; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, seigneur, plus de soin de lui plaire;
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le temps que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur désordre un effet tout contraire;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel ! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse !
Je me parjurerois ! Et, par cette bassesse...
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois, sans doute, en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.

Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
 Se fait tant de plaisirs d'expirer à mes yeux,
 Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre :
 Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre ;
 Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
 Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET

O ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE

Cruel ! pouvez-vous croire
 Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?
 Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
 Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?
 Mais on me présentait votre perte prochaine.
 Pourquoi faut-il, ingrat ! quand la mienne est certaine,
 Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous ?
 Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;
 Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
 Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne :
 A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le vizir ?
 Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?
 Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
 Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?
 Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain
 Qui lui fasse tomber les armes de la main.
 Allez, seigneur, sauvez votre vie et la mienne.

BAJAZET

Hé bien... Mais quels discours faut-il que je lui tiennne ?

ATALIDE

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.
 L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
 Allez : entre elle et vous je ne dois point paroître :
 Votre trouble ou le mien nous feroit reconnoître.
 Allez : encore un coup, je n'ose m'y trouver.
 Dites... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Zaïre, il est donc vrai, sa grâce est prononcée ?

ZAIRE

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,
 Qui couroit de Roxane accomplir le désir,
 Aux portes du sérail a reçu le vizir.
 Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage,
 Le transport du vizir marquoit sur son visage
 Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
 Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
 Roxane a pris, sans doute, une plus douce voie.

ATALIDE

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
 M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
 J'ai fait ce que j'ai dû; je ne m'en repens pas.

ZAIRE

Quoi, madame ! Quelle est cette nouvelle alarme ?

ATALIDE

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
 Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement
 Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
 Roxane en sa fureur paroissoit inflexible ;
 A-t-elle de son cœur quelque gage infailible ?
 Parle. L'épouse-t-il ?

ZAIRE

Je n'en ai rien appris.
 Mais enfin s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix ;
 S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,
 S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAIRE

Quoi ! vous repentez-vous des généreux discours
 Que vous dictoit le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire.
 Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire ;
 Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
 Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;
 A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
 Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
 Laissez-moi sans regret me le représenter

Au trône où mon amour l'a forcé de monter.
 Oui, je me reconnois, je suis toujours la même.
 Je voulois qu'il m'aimât, chère Zaïre; il m'aime :
 Et du moins cet espoir me console aujourd'hui
 Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAIRE

Mourir ! Quoi ! Vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE

J'ai cédé mon amant; tu t'étonnes du reste !
 Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
 Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
 Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute ;
 Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
 Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
 J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
 Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice
 Que, si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
 Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
 L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
 Allons, je veux savoir...

ZAIRE

Modérez-vous, de grâce :

On vient vous informer de tout ce qui se passe.
 C'est le vizir.

SCÈNE II. — ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE

ACOMAT

Enfin, nos amants sont d'accord,
 Madame; un calme heureux nous remet dans le port.
 La sultane a laissé désarmer sa colère;
 Elle m'a déclaré sa volonté dernière;
 Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
 Du prophète divin l'étendard redouté,
 Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
 Je vais de ce signal faire entendre la cause,
 Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
 Et proclamer enfin le nouvel empereur.
 Cependant permettez que je vous renouvelle
 Le souvenir du prix qu'on promet à mon zèle.
 N'attendez point de moi ces doux emportements,
 Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amants;

Mais si, par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
 Par de profonds respects, par un long esclavage,
 Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
 Je puis...

ATALIDE

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
 Avec le temps aussi vous pourrez me connoître.
 Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître?

ACOMAT

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
 De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés?

ATALIDE

Non; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
 Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
 L'épouse-t-il enfin?

ACOMAT

Madame, je le croi.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi :
 Surpris, je l'avouerais, de leur fureur commune,
 Querellant les amants, l'amour et la fortune,
 J'étois de ce palais sorti désespéré.
 Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
 Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
 Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
 Dans ce triste dessein au palais rappelé,
 Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
 La porte du sérail à ma voix s'est ouverte,
 Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
 Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
 Où Roxane attentive écoutoit son amant.
 Tout gardoit devant eux un auguste silence :
 Moi-même, résistant à mon impatience,
 Et respectant de loin leur secret entretien,
 J'ai longtemps, immobile, observé leur maintien.
 Enfin, avec des yeux qui découvroient son âme,
 L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
 L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
 L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE

Hélas !

ACOMAT

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
 « Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
 « Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
 « Allez lui préparer les honneurs souverains;
 « Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
 « Le sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »
 Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé;
 Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :
 Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
 De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
 Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds¹ !
 Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

SCÈNE III. — ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAIRE

Ah, madame ! croyez...

ATALIDE

Que veux-tu que je croie ?
 Quoi donc ! à ce spectacle irai-je m'exposer ?
 Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser ;
 La sultane est contente ; il l'assure qu'il l'aime.
 Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
 Cependant croyois-tu, quand, jaloux de sa foi,
 Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moi ;
 Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse,
 Refusait à Roxane une simple promesse ;
 Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir ;
 Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir,
 Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
 Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?
 Ah ! peut-être, après tout, que sans trop se forcer,
 Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
 Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
 Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle ;
 Elle aura devant lui fait parler ses douleurs ;
 Elle l'aime ; un empire autorise ses pleurs :

1. On ne dit pas *s'acquitter de ses respects*, comme on dit *s'acquitter de ses devoirs*.
 (D'OLIVET.)

Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.
Hélas ! que de raisons contre une malheureuse !

ZAIRE

Mais ce succès, madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE

Non, vois-tu, je le nierois en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misère ;
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas :
Mais après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse :
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?
A me chercher lui-même attendroit-il si tard,
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche ?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
Il ne me verra plus.

ZAIRE

Madame, le voici.

SCÈNE IV. — BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE

BAJAZET

C'en est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, madame, à craindre pour ma vie ;
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur,
Ne me reprochoient point mon injuste bonheur ;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne.
Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main ;
Je suis libre ; et je puis contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,

Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez¹!

ATALIDE

Non, seigneur !

Je ne murmure point contre votre bonheur :
Le ciel, le juste ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle :
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins ;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux ;
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale ;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale ;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée :
Et j'aurois en mourant cette douce pensée,
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi ;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET

Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant ?
O ciel ! de ce discours quel est le fondement ?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle ?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame ! Ah ! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer ?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire :
La sultane a suivi son penchant ordinaire ;
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour ;
Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours :
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et, se fiant enfin à ma reconnoissance,

1. Voilà le germe du *Zaire*, vous pleurez. La situation est plus vive dans *Zaire* : le mot est mieux placé. (GEOFFROY.)

D'un hymen infallible a formé l'espérance.
 Moi-même, rougissant de sa crédulité,
 Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
 Dans ma confusion, que Roxane, madame,
 Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
 Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
 Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
 Pour garder jusqu'au bout un silence perfide
 Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
 Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
 Chercher quelque secours contre tous mes remords,
 Vous-même contre moi je vous vois, irritée,
 Reprocher votre mort à mon âme agitée;
 Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
 Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
 Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
 Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
 Roxane n'est pas loin; laissez agir ma foi :
 J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
 Détromper son amour d'une feinte forcée,
 Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée.
 La voici.

ATALIDE

Juste ciel! où va-t-il s'exposer?
 Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCÈNE V. — BAJAZET, ROXANE, ATALIDE, ZAIRE

ROXANE

Venez, seigneur, venez : il est temps de paroître,
 Et que tout le sérail reconnaisse son maître :
 Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
 Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
 Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
 Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
 L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
 Fit à tant de fureur succéder tant d'amour?
 Tantôt, à me venger fixe et déterminée,
 Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée :
 A peine cependant Bajazet m'a parlé;
 L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
 J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :
 J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.

BAJAZET

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
 De n'oublier jamais tout ce que je vous doi ;
 J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
 Vous répondront toujours de ma reconnoissance,
 Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits
 Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCÈNE VI. — ROXANE, ATALIDE, ZAIRE

ROXANE

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée !
 Est-ce un songe ? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?
 Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
 Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?
 Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue
 Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
 J'ai cru qu'il me juroit que jusques à la mort
 Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
 Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?
 Mais moi-même tantôt me serois-je abusée ?
 Ah !... Mais il vous parloit : quels étoient ses discours,
 Madame ?

ATALIDE

Moi, madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
 Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
 Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
 Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
 Il m'a de vos bontés longtemps entretenue :
 Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré :
 J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.
 Mais, madame, après tout, faut-il être surprise
 Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
 Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
 Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême :
 Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE

Et quel autre intérêt...

ROXANE

Madame, c'est assez :

Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi : j'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude :
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins ;
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCÈNE VII. — ROXANE

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits ;
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager :
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi ! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?
Quel seroit son dessein ? qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?
Ah ! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?
N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?
L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie ?

Que de justes raisons... Mais qui vient me parler?
Que veut-on?

SCÈNE VIII. — ROXANE, ZATIME

ZATIME

Pardonnez si j'ose vous troubler ;
Mais, madame, un esclave arrive de l'armée ;
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du sultan, qui s'adressent à vous.
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qui l'envoie.

ROXANE

Orcan !

ZATIME

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance ;
Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?
Quel peut être cet ordre ? et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat¹.
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste ?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet ; étonnons Atalide ;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

1. Ce vers heureux et précis explique parfaitement le trouble de Roxane. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vive attente et excite puissamment la curiosité. (GEOFFROY.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Ah ! sais-tu mes frayeurs ? sais-tu que dans ces lieux
 J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?
 En ce moment fatal, que je crains sa venue !
 Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
 Qu'a-t-il dit ? se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
 Ira-t-il voir Roxane et calmer ses soupçons ?

ZAIRE

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande :
 Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
 Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
 J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
 J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
 Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit* :

« Après tant d'injustes détours,
 « Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie !
 « Mais je veux bien prendre soin d'une vie
 « Dont vous jurez que dépendent vos jours.
 « Je verrai la sultane ; et, par ma complaisance,
 « Par de nouveaux serments de ma reconnoissance,
 « J'apaiserai, si je puis, son courroux.
 « N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous-même,
 « Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
 « Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
 Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
 Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
 C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.
 De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie !
 Funeste aveuglement ! perfide jalousie !
 Récit menteur, soupçon que je n'ai pu celer,
 Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler ?
 C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente :
 J'étois aimée, heureuse ; et Roxane contente.
 Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas :

Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas :
 Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime
 Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
 Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
 Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !
 Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAIRE

Roxane vient à vous.

ATALIDE

Ah ! cachons cette lettre !

SCÈNE II. — ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE

ROXANE, à *Zatime*.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à *Zaire*.

Va, cours ; et tâche enfin de le persuader.

SCÈNE III. — ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ROXANE

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.
 De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE

On m'a dit que du camp un esclave est venu :
 Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE

Amurat est heureux : la fortune est changée,
 Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE

Hé quoi, madame ! Osmin...

ROXANE

Étoit mal averti,
 Et depuis son départ cet esclave est parti.
 C'en est fait.

ATALIDE, à *part*.

Quel revers !

ROXANE

Pour comble de disgrâces,
 Le sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE

Non, madame : vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE

Que je vous plains, madame ! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, à part.

O ciel !

ROXANE

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE

Voyez : lisez vous-même.
Vous connoissez, madame, et la lettre et le seing.

ATALIDE

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(*Elle lit.*)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
« Je vous ai fait porter mes ordres absolus :
« Je ne veux point douter de votre obéissance,
« Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
« Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
« Et confirme en partant mon ordre souverain.
« Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
« Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE

Hé bien ?

ATALIDE, à part.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide...

ROXANE

Que vous semble ?

ATALIDE

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appui :

Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui ;
 Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme ;
 Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE

Moi, madame?

Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr ;
 Mais...

ATALIDE

Quoi donc ? qu'avez-vous résolu ?

ROXANE

D'obéir.

ATALIDE

D'obéir !

ROXANE

Et que faire en ce péril extrême ?

Il le faut.

ATALIDE

Quoi ! ce prince aimable... qui vous aime,
 Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE

Il le faut ; et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE

Je me meurs.

ZATIME

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine ;
 Mais au moins observez ses regards, ses discours,
 Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCÈNE IV. — ROXANE

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
 Voilà sur quelle foi je m'étois assurée !
 Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
 Ardente elle veilloit au soin de mon amour :
 Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle,
 Semble depuis six mois ne veiller que pour elle ;
 Qui me suis appliquée à chercher les moyens
 De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
 Et qui même souvent, prévenant son envie,

Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
 Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir
 Si dans sa perfidie elle a su réussir ;
 Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
 Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?
 Vois-je pas, au travers de son saisissement,
 Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
 Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
 Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
 N'importe : poursuivons. Elle peut, comme moi,
 Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
 Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège.
 Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je ?
 Quoi donc ! à me gêner appliquant mes esprits,
 J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
 Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
 D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le vizir me presse.
 Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux :
 Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
 Laissons de leur amour la recherche importune ;
 Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune ;
 Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
 Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
 Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
 Sa main en osera couronner ma rivale.
 Je saurai bien toujours retrouver le moment
 De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant :
 Dans ma juste fureur observant le perfide,
 Je saurai le surprendre avec son Atalide ;
 Et, d'un même poignard les unissant tous deux,
 Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
 Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
 Je veux tout ignorer¹.

SCÈNE V. — ROXANE, ZATIME

ROXANE

Ah ! que viens-tu m'apprendre,
 Zatime ? Bajazet en est-il amoureux ?
 Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux ?

1. Ce monologue est cité comme l'un des morceaux qui ont le mieux inspiré la célèbre Champmeslé. De nos jours, M^{lle} Rachel en a tiré un parti merveilleux. (F. L.)

ZATIME

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
 Madame, elle ne marque aucun reste de vie
 Que par de longs soupirs et des gémissements
 Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
 Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
 Ont découvert son sein pour leur donner passage.
 Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
 J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein :
 Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
 Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE

Donne... Pourquoi frémir? et quel trouble soudain
 Me glace à cet objet, et fait trembler ma main?
 Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée;
 Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :

.
 « ni la mort, ni vous-même,
 « Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
 « Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Ah! de la trahison me voilà donc instruite!
 Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduite.
 Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
 Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé!
 Ah! je respire enfin; et ma joie est extrême
 Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.
 Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
 Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
 Qu'il meure : vengeons-nous. Courez : qu'on le saisisse.
 Que la main des muets s'arme pour son supplice;
 Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
 Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
 Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME

Ah, madame!

ROXANE

Quoi donc?

ZATIME

Si, sans trop vous déplaire,
 Dans les justes transports, madame, où je vous vois,

J'osois vous faire entendre une timide voix :
 Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
 Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre;
 Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
 Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui?
 Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
 Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
 Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
 Ne se regagnent plus quand ils sont offensés;
 Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
 Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE

Avec quelle insolence et quelle cruauté
 Ils se jouaient tous deux de ma crédulité!
 Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire!
 Tu ne remportoais pas une grande victoire,
 Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
 Qui lui-même craignoit de se voir détrompé!
 Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fière,
 Dans le sein du malheur t'ai cherché la première
 Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
 Aux périls dont tes jours étoient environnés.
 Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
 Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!
 Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer?
 Tu pleures, malheureuse! Ah! tu devois pleurer
 Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
 Tu conçus de le voir la première pensée.
 Tu pleures! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
 Prépare les discours dont il veut t'éblouir;
 Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
 Ah, traître! tu mourras!... Quoi! tu n'es point partie?
 Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas :
 Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas
 Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
 Et de sa trahison ce gage trop sincère.
 Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
 Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux.
 Qu'elle soit cependant fidèlement servie;
 Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.
 Ah! si pour son amant facile à s'attendrir,
 La peur de son trépas la fit presque mourir,

Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
 De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
 De voir sur cet objet ses regards arrêtés
 Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
 Va, retiens-la. Surtout, garde bien le silence.
 Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

SCÈNE VI. — ROXANE, ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Que faites-vous, madame ? en quels retardements
 D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?
 Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
 Interroge ses chefs, de leur crainte troublée ;
 Et tous pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
 Attendent le signal que vous m'aviez promis.
 D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
 Le sérail cependant garde un triste silence ?
 Déclarez-vous, madame ; et, sans plus différer...

ROXANE

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
 Malgré votre discours, m'assurent du contraire !
 Quoi ! déjà votre amour, des obstacles vaincu...

ROXANE

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT

Lui !

ROXANE

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
 Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT

Comment ?

ROXANE

Cette Atalide,
 Qui même n'étoit pas un assez digne prix
 De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT

Hé bien ?

ROXANE

Lisez : jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur :
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaïsons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE

Non, Acomat :

Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCÈNE VII. — ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Demeure : il n'est pas temps, cher Osmine, que je sorte.

OSMIN

Quoi ! jusque-là, seigneur, votre amour vous transporte !
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

ACOMAT

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?
Moi, jaloux ! Plût au ciel que me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN

Et pourquoi donc, seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT

Eh ! la sultane est-elle en état de m'entendre ?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre ou me sauver ?
Ah ! de tant de conseils événement sinistre !

Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre,
 Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
 Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
 Et laissé d'un vizir la fortune flottante
 Suivre de ces amants la conduite imprudente !

OSMIN

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux :
 Bajazet veut périr ; seigneur, songez à vous.
 Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
 Sinon quelques amis engagés à se taire ?
 Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

ACOMAT

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi :
 Mais moi qui vois plus loin ; qui, par un long usage,
 Des maximes du trône ai fait l'apprentissage ;
 Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans,
 Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
 Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace,
 Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
 Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
 Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc.

ACOMAT

J'approuvois tantôt cette pensée :
 Mon entreprise alors étoit moins avancée ;
 Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
 Par une belle chute il faut me signaler,
 Et laisser un débris du moins après ma fuite,
 Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
 Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner ?
 Acomat de plus loin a su le ramener.
 Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
 Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
 Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
 A retenu mon bras trop prompt à la venger.
 Je connois peu l'amour ; mais j'ose te répondre
 Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre ;
 Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
 Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN

Enfin, que vous inspire une si noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place :
Ce palais est tout plein...

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ses murs;
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN

Seigneur, vous m'offensez : si vous mourez, je meurs.

ACOMAT

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie;
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours :
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure;
Ne tardons plus, marchons; et, s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Osmin, comme un vizir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — ATALIDE

Hélas! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse! Comment puis-je l'avoir perdue?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étois en ce lieu même; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée :
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits :
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,

Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;
 Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
 Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
 Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
 Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
 Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
 Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
 On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCÈNE II. — ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES

ROXANE, à *Atalide*.

Retirez-vous.

ATALIDE

Madame... excusez l'embarras...

ROXANE

Retirez-vous, vous dis-je ; et ne répliquez pas.
 Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE III. — ROXANE, ZATIME

ROXANE

Oui, tout est prêt, *Zatime*.

Orcan et les muets attendent leur victime.
 Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort :
 Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
 Vient-il ?

ZATIME

Oui, sur mes pas un esclave l'amène :
 Et, loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
 Il m'a paru, madame, avec empressement
 Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
 Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ?
 Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
 Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?
 Quoi ! ne devrois-tu pas être déjà vengée ?
 Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
 Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
 Que ne le laissons-nous périr?... Mais le voici.

SCÈNE IV. — BAJAZET, ROXANE

ROXANE

Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
 Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
 Mes soins vous sont connus : en un mot, vous vivez ;
 Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
 Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
 Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
 Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits,
 Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
 Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
 Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
 Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
 Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET

Qui ? moi, madame ?

ROXANE

Oui, toi. Voudrois-tu point encore

Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
 Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs,
 Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;
 Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
 Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET

Atalide, madame ! O ciel ! qui vous a dit...

ROXANE

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien : cette lettre sincère
 D'un malheureux amour contient tout le mystère ;
 Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
 Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
 J'aime, je le confesse, et devant que votre âme,
 Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
 Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
 A tout autre désir mon cœur étoit fermé.
 Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire ;
 Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
 Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi,
 De tous mes sentiments vous répondit pour moi.

Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire ?
 Je vis en même temps qu'elle vous étoit chère.
 Combien le trône tente un cœur ambitieux !
 Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
 Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
 L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
 D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr ;
 D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
 Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;
 Que même mes refus vous auroient exposée ;
 Qu'après avoir osé me voir et me parler,
 Il étoit dangereux pour vous de reculer.
 Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes,
 Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ?
 Songez combien de fois vous m'avez reproché
 Un silence témoin de mon trouble caché :
 Plus l'effet de vos soins et ma gloire étoient proches,
 Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
 Le ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même temps
 Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissants :
 Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
 Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
 J'aurois, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
 Contenté votre orgueil et payé vos bontés,
 Que vous-même peut-être...

ROXANE

Et que pourrois-tu faire ?
 Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire ?
 Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?
 Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
 Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
 Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
 Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
 Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
 Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
 A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?
 Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
 Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,
 De mon rang descendue, à mille autres égale,
 Ou la première esclave enfin de ma rivale ?
 Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner,
 Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?

J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET

Que faut-il faire?

ROXANE

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer ;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET

Je ne l'accepterois que pour vous en punir ;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice :
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE

Sortez.

SCÈNE V. — ROXANE, ZATIME

ROXANE

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME

Atalide à vos pieds demande à se jeter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort.
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

SCÈNE VI. — ROXANE, ATALIDE

ATALIDE

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée;
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; et dès ce temps, madame,
J'avois par mille soins su prévenir son âme.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas ! pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,
Si, connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier !
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous.
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées ?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées :
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus

Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
 Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
 N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
 Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
 Couverte de mon sang par vos mains répandu :
 D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse :
 Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
 Madame; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
 Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
 Couronnez un héros dont vous serez chérie :
 J'aurai soin de ma mort; prenez soin de sa vie.
 Allez, madame, allez : avant votre retour,
 J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
 Je me connois, madame, et je me fais justice.
 Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
 Par des nœuds éternels vous unir avec lui :
 Vous jouirez bientôt de son aimable vue¹.
 Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue?

SCÈNE VII. — ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ZATIME

Ah! venez vous montrer, madame, ou désormais
 Le rebelle Acomat est maître du palais :
 Profanant des sultans la demeure sacrée,
 Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
 Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
 Doutent si le vizir vous sert ou vous trahit.

ROXANE

Ah, les traîtres! Allons, et courons le confondre.
 Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

SCÈNE VIII. — ATALIDE, ZATIME

ATALIDE

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?
 J'ignore quel dessein les anime tous deux.

1. Ironie atroce, qui excite l'indignation du spectateur; mais le poète ne veut et ne doit pas inspirer d'autre sentiment pour Roxane. Cette férocité froide et tranquille est dans les mœurs du sérail. Hermione n'est pas si calme quand elle a ordonné le meurtre de Pyrrhus. (GEOFFROY.)

Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
 Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
 Trahisse en ma faveur Roxane et son secret;
 Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
 L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE

Quoi! Roxane déjà l'a-t-elle condamné?

ZATIME

Madame, le secret m'est surtout ordonné.

ATALIDE

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE

Ah! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
 Lui donne de ton zèle un gage plus certain;
 Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
 D'une esclave barbare esclave impitoyable;
 Précipite des jours qu'elle me veut ravir;
 Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
 Tu me retiens en vain; et, dès cette même heure,
 Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCÈNE IX. — ATALIDE, ACOMAT, ZATIME

ACOMAT

Ah! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
 Madame? Aurai-je encor le temps de le sauver?
 Je cours tout le sérail; et, même dès l'entrée,
 De mes braves amis la moitié séparée
 A marché sur les pas du courageux Osmin;
 Le reste m'a suivi par un autre chemin.
 Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
 D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE

Ah! je suis de son sort moins instruite que vous.
 Cette esclave le sait.

ACOMAT

Crains mon juste courroux.

Malheureuse, réponds.

SCÈNE X. — ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE

ZAIRE

Madame...

ATALIDE

Hé bien, Zaire?

Qu'est-ce?

ZAIRE

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE

Roxane?

ZAIRE

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE

Quoi ! lui?

ZAIRE

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui !
Bajazet vit encor : vizir, courez à lui.

ZAIRE

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCÈNE XI. — ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAIRE

ACOMAT

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN

Oui : j'ai vu l'assassin

Retirer son poignard tout fumant de son sein.

Orcan, qui méditait ce cruel stratagème,

La servoit à dessein de la perdre elle-même;

Et le sultan l'avoit chargé secrètement

De lui sacrifier l'amante après l'amant.

Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paroître :

« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître;

« De son auguste seing reconnoissez les traits,

« Perfides, et sortez de ce sacré palais ».
 A ce discours, laissant la sultane expirante,
 Il a marché vers nous; et, d'une main sanglante,
 Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
 Autorise ce monstre à ce double attentat.
 Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
 Transportés à la fois de douleur et de rage,
 Nos bras impatients ont puni son forfait,
 Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE

Bajazet!

ACOMAT

Que dis-tu?

OSMIN

Bajazet est sans vie.

L'ignoriez-vous?

ATALIDE

O ciel!

OSMIN

Son amante en furie,

Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
 Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
 Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
 Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste :
 Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
 De morts et de mourants noblement entouré,
 Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
 Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
 Mais, puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous?
 Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
 Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes
 Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
 De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui :
 Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
 Je vais, non point sauver cette tête coupable,
 Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
 Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis
 Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
 Nous allions confier votre tête sacrée,

Madame, consultez : maîtres de ce palais,
 Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
 Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
 Je cours où ma présence est encor nécessaire;
 Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
 Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCÈNE XII. — ATALIDE, ZAIRE

ATALIDE

Enfin, c'en est donc fait; et, par mes artifices,
 Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
 Je suis donc arrivée au douloureux moment
 Où je vois par mon crime expirer mon amant!
 N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
 Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
 Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
 Je ne puisse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
 Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
 Roxane, ou le sultan, ne te l'ont point ravie :
 Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
 Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds
 Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
 Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
 Retenir mes esprits prompts à m'abandonner.
 Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
 Mais c'en est trop : il faut, par un prompt sacrifice,
 Que ma fidèle main te venge et me punisse.
 Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
 Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,
 Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
 Me confias son cœur dans une autre espérance;
 Infortuné vizir, amis désespérés,
 Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
 Tourmenter à la fois une amante éperdue;
 Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

(Elle se tue.)

ZAIRE

Ah, madame!... Elle expire. O ciel! en ce malheur
 Que ne puis-je avec elle expirer de douleur¹!

1. *Bajazet* est sans contredit un ouvrage du second ordre, mais ce qu'il y a de beau est du premier. (LA HARPE.)



MITHRIDATE

TRAGÉDIE

1679

PRÉFACE

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate¹ : sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république : c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée². Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs : car, excepté quelques événements que j'ai un peu rapprochés par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoitra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses³.

La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois

1. Plusieurs princes ont porté ce nom. Le héros de la tragédie de Racine est Mithridate, troisième du nom, septième roi de Pont, surnommé Eupator; monarque vraiment extraordinaire, et qui joue le rôle le plus brillant dans l'histoire romaine. Il régna soixante ans, et en vécut environ soixante et douze.

2. *C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée.* Cette fin de phrase ne se trouve pas dans la première édition de Mithridate, publiée dans le mois de mars 1673.

3. Racine, dans la seconde édition de *Mithridate*, a ajouté les deux dernières phrases de cet alinéa. Les remarques qu'elles renferment sont appuyées par le récit de Plutarque : cet historien rapporte que Mithridate, après sa seconde défaite, envoya à Bérénice, l'une de ses femmes, l'ordre de mourir. Vaincu par Lucullus, il fit porter le même ordre à Monime, qui étoit alors retirée près de la ville de Phernacie. On voit que Racine a cru pouvoir prolonger la vie de cette princesse, puisqu'elle étoit morte longtemps avant la défaite de Mithridate par Pompée.

que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit tout ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius, nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail; et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat. Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie.

J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet : je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire; et les plus belles scènes sont en danger d'enluyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin¹.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme étoit véritablement né pour entreprendre de grandes choses. « Comme il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne « croyoit rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesuroit « ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état « de ses affaires; bien résolu, si son entreprise ne réussissoit point, de « faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les « ruines de son empire, plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la « bassesse². »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites; car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne :

« Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques « sollicitations que lui sceust faire le roi en estant amoureux, jamais ne « voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de « mariage passé entre eux, qu'il lui eust envoyé le diadème ou bandeau « royal, et qu'il l'eust appelée royne. La pauvre dame, depuis que ce roi « l'eust espousée, avoit vécu en grande desplaisance, ne faisant continuel- « lement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, « laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maistre, et, au lieu de « compagnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur, lui avoit « baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme « prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un « songe et une ombre des biens qu'elle avoit espérés; et au contraire avoit « réellement perdu les véritables, dont elle jouissoit au pays de sa nais- « sance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et lui eust fait com- « mandement de par le roi qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha « d'alentour de la teste son bandeau royal, et se le nouant alentour du col, « s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit inconti-

1. Dans la première édition, la préface finissoit en cet endroit.

2. *Hist. rom.*, lib. XXXVII.

« nent. Et alors elle se prit à dire : « O maudit et malheureux tissu, ne « me serviras-tu point au moins à ce triste service ? » En disant ces « paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à « l'eunuque.¹ »

Xipharès étoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommait Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace ; car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

PERSONNAGES

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, et déjà déclarée reine.

PHARNACE, }
XIPHARÈS, } fils de Mithridate, mais de différentes mères.

ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée.

PHÉDIME, confidente de Monime.

ARCAS, domestique de Mithridate.

GARDES.

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Chersonèse Taurique.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — XIPHARÈS, ARBATE

XIPHARÈS

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport :

Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.

Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père².

Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.

1. (PLUTARQUE, *Vie de Lucullus*.) Racine a supprimé plusieurs mots du texte d'Amyot, et y fait quelques changements, afin de restreindre à Monime ce qui, dans ce récit, s'applique en général aux femmes de Mithridate.

2. Ce fut près de la ville de Dastire que Pompée surprit Mithridate, et le renferma dans son camp par un rempart de cent cinquante stades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténèbres, et fut vaincu la nuit suivante. (LUNEAU DE BOIS-GERMAIN.)

Après un long combat, tout son camp dispersé
 Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé;
 Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
 Avec son diadème a remis son épée.
 Ainsi ce roi, qui seul a, durant quarante ans,
 Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
 Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
 Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
 Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
 Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE

Vous, seigneur ! Quoi ! l'ardeur de régner en sa place
 Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace ?

XIPHARÈS

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
 D'un malheureux empire acheter les débris.
 Je sais en lui des ans respecter l'avantage ;
 Et, content des États marqués pour mon partage,
 Je verrai sans regret tomber entre ses mains
 Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE

L'amitié des Romains ? Le fils de Mithridate,
 Seigneur ? Est-il bien vrai ?

XIPHARÈS

N'en doute point, Arbate ;
 Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur,
 Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
 Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
 Je conserve aux Romains une haine immortelle.
 Cependant et ma haine et ses prétentions
 Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE

Et quel autre intérêt contre lui vous anime ?

XIPHARÈS

Je m'en vais t'étonner : cette belle Monime.
 Qui du roi notre père attira tous les vœux,
 Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux...

ARBATE

Eh bien, seigneur ?

XIPHARÈS

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
 Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère¹.
 Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours;
 Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
 Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
 Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
 Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis !
 Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
 Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
 A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
 Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
 Que je vis, que j'aimai la reine le premier;
 Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime
 Quand je conçus pour elle un amour légitime.
 Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautés
 Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
 Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
 Elle lui céderoit une indigne victoire.
 Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu;
 Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
 Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
 Il lui fit par tes mains porter son diadème.
 Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
 M'annoncèrent du roi l'amour et les desseins;
 Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
 Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée !
 Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux
 Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux :
 Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,
 Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
 Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
 La place et les trésors confiés en ses mains.
 Quel devins-je au récit du crime de ma mère !
 Je ne regardais plus mon rival dans mon père;
 J'oubliai mon amour par le sien traversé :
 Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
 J'attaquai les Romains; et ma mère éperdue

1. Le spectateur reçoit presque à chaque vers une instruction nouvelle : à peine connaît-il les caractères différents des deux frères, qu'il apprend leur rivalité. C'est là le mérite essentiel d'une bonne exposition : jamais le sujet n'y est trop tôt expliqué. (GEOFFROY.)

Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer,
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnu mon père; et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je? en ce malheur je tremblai pour ses jours;
Je redoutai du roi les cruelles amours :
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts;
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux :
De mon père à la reine il conta la disgrâce,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater :
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi?
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien :

Le Pont est son partage, et Colchos est le mien ;
 Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
 Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces.

ARBATE

Commandez-moi, seigneur. Si j'ai quelque pouvoir
 Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir :
 Avec le même zèle, avec la même audace
 Que je servois le père, et gardois cette place,
 Et contre votre frère, et même contre vous,
 Après la mort du roi, je vous sers contre tous.
 Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
 De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée ?
 Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
 Eût souillé ce rempart contre lui défendu ?
 Assurez-vous du cœur et du choix de la reine ;
 Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
 Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
 Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême !
 Mais on vient. Cours, ami. C'est Monime elle-même.

SCÈNE II. — MONIME, XIPHARÈS

MONIME

Seigneur, je viens à vous ; car enfin, aujourd'hui,
 Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?
 Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
 Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
 Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
 Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
 Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime :
 J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
 Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
 Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
 Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace :
 C'est lui, seigneur, c'est lui dont la coupable audace
 Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
 Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
 Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née !
 Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
 A peine je suis libre et goûte quelque paix,

Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
 Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
 Me souvenir du moins que je parle à son frère :
 Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
 Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
 Jamais hymen formé sous le plus noir auspice
 De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
 Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
 Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
 Au pied du même autel où je suis attendue,
 Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
 Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
 Et dont jamais encor je n'ai pu disposer¹.

XIPHARÈS

Madame, assurez-vous de mon obéissance ;
 Vous avez dans ces lieux une entière puissance :
 Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
 Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME

Hé ! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
 Seigneur ?

XIPHARÈS

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
 Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui ;
 Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME

Vous !

XIPHARÈS

Mettez ce malheur au rang des plus funestes ;
 Attestez, s'il le faut, les puissances célestes
 Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter.
 Père, enfants, animés à vous persécuter ;
 Mais, avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
 Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
 Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
 Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
 Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,

1. Quelle grâce touchante, quel art et quel charme de style dans ce cours de Monime ! Avec combien d'adresse elle excuse sa haine contre Pharnace ! Combien elle flatte, sans le savoir et sans paraître s'en douter, les sentiments les plus chers au cœur de Xipharès ! (GEOFFROY.)

Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place :
 Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
 Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
 Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
 En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
 Sera-ce loin, madame, ou près de mes États?
 Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
 Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
 En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
 Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
 Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME

Ah ! que m'apprenez-vous?

XIPHARÈS

Hé quoi ! belle Monime,
 Si le temps peut donner quelque droit légitime,
 Faut-il vous dire ici que le premier de tous
 Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
 Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
 N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
 Ah ! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
 Tout mon amour alors ne put pas éclater,
 Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
 Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
 Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
 Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
 Je m'en souviens tout seul : avouez-le, madame,
 Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.
 Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
 Je nourrissois encore un malheureux amour,
 Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
 Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.

MONIME

Hélas !

XIPHARÈS

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME

Prince... n'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARÈS

En abuser, ô ciel ! quand je cours vous défendre,

Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre :
Que vous dirai-je enfin? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais !

MONIME

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS

Quoi ! malgré mes serments, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, madame, on vient : expliquez-vous, de grâce.
Un mot.

MONIME

Défendez-moi des fureurs de Pharnace :
Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS

Ah, madame !

MONIME

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III. — MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS

PHARNACE

Jusques à quand, madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage :
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès longtemps pour sa reine;
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard¹,
Ainsi que notre hymen presser notre départ :
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.

1. C'est le seul vers faible dans cette magnifique tirade... Remarquez surtout la beauté et l'harmonie du dernier vers. (GEOFFROY.)

Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments?

PHARNACE

Vous pouvez tout.

MONIME

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays; mais je suis descendue
D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
Mithridate me vit; Éphèse, et l'Ionie,
A son heureux empire étoit alors unie :
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur :
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen, le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler;
Et c'est de quoi, seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée :
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?

Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
 Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME

Mais vous-même, seigneur, pouvez-vous le nier?
 Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
 D'un pays que partout leur armée environne,
 Si le traité secret qui vous lie aux Romains
 Ne vous en assuroit l'empire et les chemins?

PHARNACE

De mes intentions je pourrois vous instruire,
 Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
 Si, laissant en effet les vains déguisements,
 Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments;
 Mais enfin je commence, après tant de traverses¹,
 Madame, à rassembler vos excuses diverses;
 Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
 Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la reine,
 La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?
 Et contre les Romains votre ressentiment
 Doit-il pour éclater balancer un moment?
 Quoi! nous aurons d'un père entendu la disgrâce;
 Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
 Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli!
 Il est mort : savons-nous s'il est enseveli?
 Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
 Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
 Ce roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
 Peut nommer justement le dernier de ses rois,
 Dans ses propres États, privé de sépulture,
 Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
 N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
 Et des indignes fils qui n'osent le venger?
 Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore :
 Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
 Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,
 Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
 Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;

1. Détours. Le mot *traverses* n'a plus cette acception. (F. L.)

Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS

J'ignore de son cœur les sentiments cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre
Si, comme vous, seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE

Ici ! vous y pourriez rencontrer votre perte...

SCÈNE IV. — MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS,
PHÆDIME

PHÆDIME

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte¹;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME

Mithridate !

XIPHARÈS

Mon père !

PHARNACE

Ah ! que viens-je d'entendre ?

1. Quel coup de théâtre ! Quel changement dans la situation de tous les personnages ! et c'est une confidente qui, par un simple avis, produit tout ce mouvement !... Il n'y a point de premier acte qui se termine d'une manière plus théâtrale, et qui laisse une plus vive attente : c'est la perfection de l'art. (GEOFFROY.)

PHÆDIME

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre ;
C'est lui-même : et déjà, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, à *Monime*.

Qu'avons-nous fait ?

MONIME, à *Xipharès*.

Adieu, prince. Quelle nouvelle !

SCÈNE V. — PHARNACE, XIPHARÈS

PHARNACE, à *part*.

Mithridate revient ! Ah, fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard :
Comment faire ?

(A Xipharès.)

J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince ; mais ce discours demande un autre temps :
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient, peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable ;
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels ; et vous le connoissez :
Rarement l'amitié désarme sa colère ;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère :
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même ;
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte :
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte ;
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats ;
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous ? Courons assurer notre grâce :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place ;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que des conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS

Je sais quel est mon crime, et je connois mon père;
 Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère;
 Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
 Quand mon père paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre :
 Vous avez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
 Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
 S'armera contre nous de nos moindres discours :
 Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
 Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
 Allons : puisqu'il le faut, je marche sur vos pas;
 Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME

Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive,
 Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive !
 Que faites-vous, madame ? et quel ressouvenir
 Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir ?
 N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
 Qui, presque votre époux...

MONIME

Il ne l'est pas encore,
 Phœdime ; et jusque-là je crois que mon devoir
 Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHÆDIME

Mais ce n'est point, madame, un amant ordinaire.
 Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
 Vous avez de ses feux un gage solennel
 Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
 Croyez-moi, montrez-vous ; venez à sa rencontre.

MONIME

Regarde en quel état tu veux que je me montre :
 Vois ce visage en pleurs ; et, loin de le chercher,
 Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aïlle cacher.

PHÆDIME

Que dites-vous? O dieux!

MONIME

Ah! retour qui me tue!

Malheureuse! comment paroîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et, dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHÆDIME

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes;
Et toujours Xipharès revient vous traverser¹.

MONIME

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser :
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;
Et je ne savois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux.

PHÆDIME

Il vous aime, madame? Et ce héros aimable...

MONIME

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHÆDIME

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME

Il l'ignore, Phœdime.

Les dieux m'ont secourue; et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas! si tu savois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence,
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!
Phœdime, si je puis, je ne le verrai plus :
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra malgré moi m'arracher cet aveu :
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu;
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,

1. *Traverser*, troubler, susciter des obstacles.

Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHÆDIME

On vient. Que faites-vous, madame?

MONIME

Je ne puis :

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.

SCÈNE II. — MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS,
ARBATE, GARDES

MITHRIDATE

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous, le Pont; vous, Colchos, confiés à vos soins.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grâces au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

SCÈNE III. — MITHRIDATE, ARBATE

MITHRIDATE

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate
Qui, de Rome toujours balançant le destin,
Tenoit entre elle et moi l'univers incertain :
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage¹ :
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublait les alarmes;
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste !

1. Expression neuve et hardie, pour dire *empêcher le courage d'agir, le rendre inutile.*
(GEOFFROY.)

Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
 Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
 Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase ;
 Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
 Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
 J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
 Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
 J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
 Toujours du même amour tu me vois enflammé :
 Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
 Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
 Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime,
 Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
 Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE

Deux fils, seigneur !

MITHRIDATE

Écoute. A travers ma colère,
 Je veux bien distinguer Xipharès de son frère :
 Je sais que, de tout temps à mes ordres soumis,
 Il hait autant que moi nos communs ennemis ;
 Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
 Justifier pour lui ma tendresse cachée ;
 Je sais même, je sais avec quel désespoir,
 A tout autre intérêt préférant son devoir,
 Il courut démentir une mère infidèle,
 Et tira de son crime une gloire nouvelle ;
 Et je ne puis encor ni n'oserois penser
 Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
 Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre ?
 L'un et l'autre à la reine ont-ils osé prétendre ?
 Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?
 Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder ?
 Parle. Quelque désir qui m'entraîne auprès d'elle,
 Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
 Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vu ? Que sais-tu ?
 Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

ARBATE

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
 Aborda le premier au pied de cette place ;

Et de votre trépas autorisant le bruit,
 Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
 Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
 Et je n'écoutois rien, si le prince son frère,
 Bien moins par ses discours, seigneur, que par ses pleurs,
 Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE

Enfin, que firent-ils?

ARBATE

Pharnace entroit à peine
 Qu'il courut de ses feux entretenir la reine,
 Et s'offrit d'assurer, par un hymen prochain,
 Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre
 Les pleurs que son amour auroit dus à ma cendre !
 Et son frère ?

ARBATE

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
 Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
 Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
 N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE

Mais encor, quel dessein le conduisoit ici ?

ARBATE

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre,
 Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
 Compter cette province au rang de ses États;
 Et, sans connoître ici de loi que son courage,
 Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE

Ah ! c'est le moindre prix qu'il doit se proposer,
 Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
 Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême :
 Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
 Et pour moi qui craignois de perdre un tel appui,

Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
 Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
 Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,
 Qui toujours des Romains admirateur secret,
 Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret,
 Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
 Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
 Malheur au criminel qui vient me la ravir,
 Et qui m'ose offenser et n'ose me servir !
 M'aime-t-elle ?

ARBATE

Seigneur, je vois venir la reine.

MITHRIDATE

Dieu, qui voyez ici mon amour et ma haine,
 Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher
 Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher !
 Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

SCÈNE IV. — MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
 Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
 Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
 Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
 Je dusse voir si tard arriver la journée ;
 Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
 Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.
 C'est pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
 Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes ;
 Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux
 Si ma présence ici n'en est point un pour vous.
 C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
 Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre ;
 Et vous portez, madame, un gage de ma foi
 Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
 Allons donc assurer cette foi mutuelle.
 Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle ;
 Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
 Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME

Seigneur, vous pouvez tout : ceux par qui je respire

Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et, quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.
Ah, madame ! est-ce là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes¹,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'univers j'attacherois les yeux ;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même, d'un autre œil, me verriez-vous, madame,
Si ces Grecs vos aïeux vivoient dans votre âme ?
Et, puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi ! n'avez-vous rien, madame, à me répondre ?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette ; et, loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME

Moi, seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.

1. Ici commence une magnifique période de douze vers enchaînés avec un art admirable ; période presque unique dans notre poésie, chef-d'œuvre d'harmonie et d'éloquence. (GEOFFROY.)

J'obéis : n'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE

Non, ce n'est pas assez.

Je vous entends ici mieux que vous ne pensez ;
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie :
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles ;
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame ; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès.

MONIME

Ah ! que voulez-vous faire ?

Xipharès...

MITHRIDATE

Xipharès n'a point trahi son père :
Vous vous pressez en vain de le désavouer ;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il soit aimé, madame, et que je sois haï...

SCÈNE V. — MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS

MITHRIDATE

Venez, mon fils ; venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la reine enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux pourtant, heureux, que dans cette disgrâce,
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace ;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux,
Vous présentent en vain leur exemple odieux !
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose

J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
 L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
 Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
 Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée :
 D'un voyage important les soins et les apprêts,
 Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
 Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
 Dans ce même moment demandent ma présence.
 Vous cependant ici veillez pour mon repos ;
 D'un rival insolent arrêtez les complots :
 Ne quittez point la reine ; et, s'il se peut, vous-même
 Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime ;
 Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux :
 Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
 En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse :
 Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
 Que sais-je ? à des fureurs dont mon cœur outragé
 Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.

SCÈNE VI. — MONIME, XIPHARÈS

XIPHARÈS

Que dirai-je, madame ? et comment dois-je entendre
 Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?
 Seroit-il vrai, grands dieux ! que, trop aimé de vous,
 Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?
 Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême ?

MONIME

Pharnace ? O ciel ! Pharnace ! Ah ! qu'entends-je moi-même ?
 Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
 A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
 Et que, de mon devoir esclave infortunée,
 A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
 Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs ?
 A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs !
 Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire :
 Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
 Et qui de mes secrets ne peut être éclairci ;
 Mais vous, seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi ?

XIPHARÈS

Ah ! madame, excusez un amant qui s'égare,
 Qui lui-même, lié par un devoir barbare,

Se voit près de tout perdre, et n'ose se venger.
 Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger?
 Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose :
 Quel heureux criminel en peut être la cause?
 Qui? Parlez.

MONIME

Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.
 Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
 C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime :
 Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
 Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs,
 Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître :
 Madame, par pitié, faites-le moi connoître :
 Quel est-il, cet amant? Qui dois-je soupçonner?

MONIME

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
 Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
 A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte ?
 Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté?¹
 Quel amour ai-je enfin sans colère écouté?

XIPHARÈS

O ciel! Quoi! je serois ce bienheureux coupable
 Que vous avez pu voir d'un regard favorable?
 Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME

Oui, prince : il n'est plus temps de le dissimuler ;
 Ma douleur pour se taire a trop de violence.
 Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
 Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
 Parler pour la première et la dernière fois.
 Vous m'aimez dès longtemps : une égale tendresse
 Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse.
 Songez depuis quel jour ces funestes appas
 Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
 Rappelez un espoir qui ne vous dura guère,
 Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
 Le tourment de me perdre et de le voir heureux,

1. *Un cœur qui se jette sous un appui* : cette métaphore n'est ni agréable ni juste.
 (GEOFFROY.)

Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux :
 Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire,
 Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
 Et, lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
 Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
 Inutile ou plutôt funeste sympathie !
 Trop parfaite union par le sort démentie !
 Ah ! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
 Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point !
 Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
 Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
 Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
 Où je vais vous jurer un silence éternel.
 J'entends, vous gémissiez ; mais telle est ma misère ;
 Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
 Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
 Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
 J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
 Que désormais partout vous fuirez ma présence.
 J'en viens de dire assez pour vous persuader
 Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
 Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
 D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
 Je ne reconnois plus la foi de vos discours,
 Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS

Quelle marque, grands dieux ! d'un amour déplorable !
 Combien, en un moment, heureux et misérable !
 De quel comble de gloire et de félicités,
 Dans quel abîme affreux vous me précipitez !
 Quoi ! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
 Vous aurez pu m'aimer ; et cependant un autre
 Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux !
 Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !...
 Vous voulez que je fuie, et que je vous évite,
 Et cependant le roi m'attache à votre suite.
 Que dira-t-il ?

MONIME

N'importe, il me faut obéir.
 Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
 D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :

Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
 Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
 L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
 Enfin, je me connois, il y va de ma vie :
 De mes foibles efforts ma vertu se défie.
 Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
 Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir ;
 Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
 Revoler vers le bien dont elle est séparée ;
 Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
 De me faire chérir un souvenir si doux,
 Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
 N'en punisse aussitôt la coupable pensée ;
 Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
 Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
 Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reste,
 Je me sens arrêter par un plaisir funeste :
 Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
 Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
 Il faut pourtant, il faut se faire violence ;
 Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
 Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter ;
 Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS

Ah ! madame !... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
 Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?
 On t'aime, on te bannit ; toi-même tu vois bien
 Que ton propre devoir s'accorde avec le sien :
 Cours par un prompt trépas abréger ton supplice,
 Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse ;
 Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
 Du moins, en expirant, ne la cédon's qu'au roi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS

MITHRIDATE

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
 A mes nobles projets je vois tout conspirer ;

Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces :
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée :
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée

De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers :
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter sès aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers;
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms

Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
 Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
 Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
 J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs;
 Je sais où je lui dois trouver des défenseurs;
 Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
 Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
 Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
 Consent de succéder à ma juste fureur;
 Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
 Il me demande un fils pour époux à sa fille.
 Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
 Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux époux.
 Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
 Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
 Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
 Et méritez mon choix par votre empressement :
 Achevez cet hymen; et, repassant l'Euphrate,
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
 Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi,
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
 J'écoute avec transport cette grande entreprise;
 Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
 Ne mit à des vaincus les armes à la main.
 Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable
 Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
 Mais, si j'ose parler avec sincérité,
 En êtes-vous réduit à cette extrémité?
 Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
 Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles;
 Et vouloir affronter des travaux infinis,
 Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
 Que d'un roi qui naguère avec quelque apparence
 De l'aurore au couchant portoit son espérance,
 Fondonoit sur trente États son trône florissant,
 Dont le débris est même un empire puissant?
 Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années
 Pouvez encor lutter contre les destinées.
 Implacable ennemi de Rome et du repos,
 Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?

Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
 Fatigués d'une longue et pénible retraite,
 Cherchent avidement sous un ciel étranger
 La mort, et le travail pire que le danger?
 Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
 Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
 Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
 Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
 Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.
 Mais ce Parthe, seigneur, ardent à vous défendre
 Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
 D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
 M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
 Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
 Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
 Exposer votre nom au mépris de sa cour?
 Du moins, s'il faut céder; si, contre notre usage,
 Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
 Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
 Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
 Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
 Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie :
 Rome en votre faveur facile à s'apaiser...

XIPHARÈS

Rome, mon frère ! O ciel ! qu'osez-vous proposer ?
 Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie ?
 Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie ?
 Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
 Dont il a quarante ans défendu tous les rois ?
 Continuez, seigneur : tout vaincu que vous êtes,
 La guerre, les périls sont vos seules retraites.
 Rome poursuit en vous un ennemi fatal
 Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
 Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
 N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
 Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
 La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
 Toutefois épargnez votre tête sacrée :
 Vous-même n'allez point de contrée en contrée
 Montrer aux nations Mithridate détruit,
 Et de votre grand nom diminuer le bruit.
 Votre vengeance est juste; il la faut entreprendre;

Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
 Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
 Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
 Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
 De cette autre entreprise honorez mon audace.
 Commandez. Laissez-nous, de votre nom suivis,
 Justifier partout que nous sommes vos fils.
 Embrasez par vos mains le couchant et l'aurore ;
 Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore ;
 Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
 Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
 Dès ce même moment ordonnez que je parte.
 Ici tout vous retient ; et moi, tout m'en écarte :
 Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,
 Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
 Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
 J'irai... J'effacerai le crime de ma mère.
 Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux ;
 J'ai honte de me voir si peu digne de vous ;
 Tout mon sang doit laver une tache si noire.
 Mais je cherche un trépas utile à votre gloire ;
 Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
 Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
 Votre père est content, il connoît votre zèle,
 Et ne vous verra point affronter de danger
 Qu'avec vous son amour ne veuille partager :
 Vous me suivrez ; je veux que rien ne nous sépare.
 Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare ;
 Les vaisseaux sont tout prêts : j'ai moi-même ordonné
 La suite et l'appareil qui vous est destiné.
 Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
 De votre obéissance aura soin de m'instruire.
 Allez ; et, soutenant l'honneur de vos aïeux,
 Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE

Seigneur...

MITHRIDATE

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
 Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir :
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE

Ah ! c'est où je t'attends.

Tu ne saurois partir, perfide ! et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie :
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie ;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux, n'ont pu t'intimider.
Traître ! pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses :
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai justice :
Je te l'ai dit. Holà, gardes !

SCÈNE II. — MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS,

GARDES

MITHRIDATE

Qu'on le saisisse.

Oui, lui-même, Pharnace. Allez ; et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine,
 Il est vrai, mon amour mérite votre haine;
 J'aime. L'on vous a fait un fidèle récit.
 Mais, Xipharès, seigneur, ne vous a pas tout dit;
 C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre :
 Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre
 Que, des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
 Il aime aussi la reine, et même en est aimé.

SCÈNE III. — MITHRIDATE, XIPHARÈS

XIPHARÈS

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
 Me préserve le ciel de soupçonner jamais
 Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits;
 Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
 Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie !
 Je ne le croirai point. Allez : loin d'y songer,
 Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCÈNE IV. — MITHRIDATE

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte !
 Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate !
 Xipharès mon rival? et, d'accord avec lui,
 La reine auroit osé me tromper aujourd'hui?
 Quoi? de quelque côté que je tourne la vue,
 La foi de tous les cœurs est pour moi disparue !
 Tout m'abandonne ailleurs ! tout me trahit ici !
 Pharnace, amis, maîtresse; et toi, mon fils aussi !
 Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce...
 Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
 Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
 Qu'arme contre son frère un courroux envieux,
 Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
 Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables !
 Non, ne l'en croyons point ! et, sans trop nous presser,
 Voyons, examinons. Mais par où commencer ?
 Qui m'en éclaircira? quels témoins? quel indice?...
 Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.

Qu'on appelle la reine. Oui, sans aller plus loin,
 Je veux l'ouïr : mon choix s'arrête à ce témoin.
 L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
 Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
 Voyons qui son amour accusera des deux.
 S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.
 Trompons qui nous trahit : et, pour connoître un traître
 Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître :
 Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
 Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCÈNE V. — MONIME, MITHRIDATE

MITHRIDATE

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice;
 C'est faire à vos bontés un triste sacrifice,
 Que de vous présenter, madame, avec ma foi,
 Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
 Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
 Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
 Mais ce temps-là n'est plus. Je régnois, et je fuis.
 Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruits;
 Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
 Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
 D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits :
 D'un camp prêt à partir vous entendez les cris;
 Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
 Quel temps pour un hymen, qu'une fuite si prompte,
 Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,
 Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort?
 Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace :
 Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
 Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
 Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
 Possédant une amour qui me fut déniée,
 Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
 Mon trône vous est dû : loin de m'en repentir,
 Je vous y place même avant que de partir,
 Pourvu que vous vouliez d'une main qui m'est chère,
 Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
 Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
 Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME

Xipharès ! lui, seigneur ?

MITHRIDATE

Oui, lui-même, madame.

D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme ?
 Contre un si juste choix qui peut vous révolter ?
 Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?
 Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
 Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
 L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
 D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui ;
 Et, quoi que votre amour ait osé se promettre,
 Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME

Que dites-vous ? O ciel ! Pourriez-vous approuver...
 Pourquoi, seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?
 Cessez de tourmenter une âme infortunée :
 Je sais que c'est à vous que je fus destinée ;
 Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
 La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
 Venez.

MITHRIDATE

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
 Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
 Je reconnois toujours vos injustes mépris ;
 Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME

Je le méprise !

MITHRIDATE

Hé bien, n'en parlons plus, madame.
 Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
 Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
 Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
 Vous cependant ici servez avec son frère,
 Et vendez aux Romains le sang de votre père.
 Venez : je ne saurois mieux punir vos dédains,
 Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
 Là, sans plus me charger du soin de votre gloire,
 Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
 Allons, madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite?
 Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
 Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
 Les dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée,
 Mon âme à tout son sort s'étoit abandonnée.
 Mais si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,
 Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
 Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
 Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
 Ce fils victorieux que vous favorisez,
 Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
 Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
 Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE

Vous l'aimez?

MONIME

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
 Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
 Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
 Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage !

MITHRIDATE

Non, madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
 Allez : le temps est cher, il le faut employer.
 Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée :
 Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O ciel ! me serois-je abusée?

SCÈNE VI. — MITHRIDATE

Ils s'aiment ! C'est ainsi qu'on se jouoit de nous !
 Ah ! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous :
 Tu périras ! Je sais combien ta renommée
 Et tes fausses vertus ont séduit mon armée :
 Perfide, je te veux porter des coups certains :
 Il faut pour te mieux perdre écarter les mutins,

Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
 Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
 Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
 Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — MONIME, PHÆDIME

MONIME

Phœdime, au nom des dieux, fais ce que je désire :
 Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
 Je ne sais; mais mon cœur ne se peut rassurer :
 Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
 Que tarde Xipharès? et d'où vient qu'il diffère
 A seconder des vœux qu'autorise son père?
 Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer...
 Mais il feignoit peut-être. Il falloit tout nier.
 Le roi feignoit! Et moi, découvrant ma pensée...
 O dieux! en ce péril m'auriez-vous délaissée?
 Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
 Mon amour indiscret eût livré mon amant?
 Quoi, prince! quand tout plein de ton amour extrême
 Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
 Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
 Je t'ai même puni de l'avoir arraché :
 Et quand de toi peut-être un père se défie,
 Que dis-je? quand peut-être il y va de ta vie,
 Je parle; et, trop facile à me laisser tromper,
 Je lui marque le cœur où sa main doit frapper!

PHÆDIME

Ah! traitez-le, madame, avec plus de justice;
 Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice?
 A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
 Sans murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
 Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
 Jusqu'ici les effets secondent sa promesse :
 Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
 Malgré lui, le forçoit de vous quitter demain :
 Ce seul dessein l'occupe; et, hâtant son voyage,
 Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage;

Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
 Et partout Xipharès accompagne ses pas.
 D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
 Et voit-on ses discours démentis par la suite?

MONIME

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
 Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
 Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce?

PHÆDIME

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace :
 L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME

Autant que je le puis, je cède à tes raisons ;
 Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
 Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHÆDIME

Vaine erreur des amants, qui, pleins de leurs désirs,
 Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs !
 Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME

Ma Phœdime, eh ! qui peut concevoir ce miracle ?
 Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
 Quoi ! je puis respirer pour la première fois !
 Quoi ! cher prince, avec toi je me verrois unie !
 Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
 Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu,
 Approuver un amour si longtemps combattu !
 Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime !
 Que ne viens-tu ?

SCÈNE II. — MONIME, XIPHARÈS, PHÆDIME

MONIME

Seigneur, je parlois de vous-même.
 Mon âme souhoitoit de vous voir en ce lieu,
 Pour vous...

XIPHARÈS

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME

Adieu ! vous ?

XIPHARÈS

Oui, madame, et pour toute ma vie.

MONIME

Qu'entends-je? On me disoit... Hélas ! ils m'ont trahie.

XIPHARÈS

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
 Révélant nos secrets, vous trahit et me perd.
 Mais le roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
 Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
 Il feint, il me caresse et cache son dessein;
 Mais moi, qui, dès l'enfance élevé dans son sein,
 De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
 J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
 Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
 Pourroit à la révolte exciter la douleur.
 De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
 Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte :
 Il a su m'aborder; et, les larmes aux yeux :
 « On sait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux ».
 Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine;
 Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
 Je vous crains pour vous-même; et je viens à genoux
 Vous prier, ma princesse, et vous fléchir pour vous.
 Vous dépendez ici d'une main violente,
 Que le sang le plus cher rarement épouvante;
 Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
 Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
 Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace;
 Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grâce :
 Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter;
 Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
 Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire;
 Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père.
 Vivez; et permettez que dans tous mes malheurs
 Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME

Ah ! je vous ai perdu !

XIPHARÈS

Généreuse Monime,

Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
 Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit :

Je suis un malheureux que le destin poursuit ;
 C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
 Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère.
 Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
 Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME

Hé quoi ! cet ennemi, vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS

Pour surcroît de douleur, madame, je l'ignore.
 Heureux si je pouvois, avant que m'immoler,
 Percer le traître cœur qui m'a pu déceler !

MONIME

Hé bien ! seigneur, il faut vous le faire connoître.
 Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître ;
 Frappez : aucun respect ne vous doit retenir.
 J'ai tout fait : et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS

Vous !

MONIME

Ah ! si vous saviez, prince, avec quelle adresse
 Le cruel est venu surprendre ma tendresse !
 Quelle amitié sincère il affectoit pour vous !
 Content, s'il vous voyoit devenir mon époux !
 Qui n'auroit cru?... Mais non, mon amour plus timide
 Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
 Les dieux qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
 M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
 J'ai dû continuer ; j'ai dû dans tout le reste...
 Que sais-je enfin ? J'ai dû vous être moins funeste ;
 J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés,
 Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS

Quoi, madame ! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
 Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
 Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ;
 Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux !
 Que voudrois-je de plus ? glorieux et fidèle,
 Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle :
 Consentez-y, madame ; et, sans plus résister,
 Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME

Quoi ! vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARÈS

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME

Eh ! connoissois-je alors toute sa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux ;
Et que, dans une main de votre sang fumante,
J'allasse mettre, hélas ! la main de votre amante ?
Allez : de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader :
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que seroit-ce, grands dieux ! s'il venoit vous surprendre !
Que dis-je ? on vient. Allez : courez. Vivez enfin ;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III. — MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME

Madame, à quels périls il exposoit sa vie !
C'est le roi.

MONIME

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point ; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

SCÈNE IV. — MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE

Allons, madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME

Nous, seigneur ?

MITHRIDATE

Quoi, madame ! osez-vous balancer ?

MONIME

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE

J'eus mes raisons alors : oublions-les, madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME

Hé ! pourquoi donc, seigneur, me l'avez-vous rendu ?

MITHRIDATE

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME

Quoi, seigneur ! vous m'auriez donc trompée !

MITHRIDATE

Perfide ! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire !
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée ;
Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendoit insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux ?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé !
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé !
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.

A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate?
 Par quel charme secret laissé-je retenir
 Ce courroux si sévère et si prompt à punir?
 Profitez du moment que mon amour vous donne !
 Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
 N'attirez point sur vous des périls superflus,
 Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
 Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
 Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue :
 Et, désormais, sensible à ma seule bonté,
 Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
 Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
 Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
 Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
 Je songe avec respect de combien je suis née
 Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée :
 Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
 Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
 Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
 Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.
 Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
 Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
 Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre ;
 Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
 Puisque enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
 Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
 Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
 A cette obéissance où j'étois attachée ;
 Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
 Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
 Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
 Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
 Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
 En vain vous en pourriez perdre le souvenir ;
 Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
 Demeurera toujours présent à ma pensée ;
 Toujours je vous croirois incertain de ma foi :
 Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
 Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
 Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,

Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui¹.

MITHRIDATE

C'est donc votre réponse? et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer...

MONIME

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête :
Mais le dessein est pris; rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étois point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein :
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;
Et, quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra, seigneur. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis,
Si j'en croyois, seigneur, les vœux de votre fils.

SCÈNE V. — MITHRIDATE

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté !
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois :
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome; et c'est par de tels sacrifices

1. Tout ce rôle de Monime offre la réunion de toutes les bienséances; c'est, au jugement des meilleurs critiques, l'un des plus parfaits du théâtre de Racine. (F. L.)

Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
 Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support :
 Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
 Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
 Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
 Mais quelle est ma fureur! et qu'est-ce que je dis!
 Tu vas sacrifier... qui, malheureux? Ton fils!
 Un fils que Rome craint! qui peut venger son père!
 Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
 Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
 Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
 Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
 J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.
 Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
 La céder à ce fils que je veux conserver?
 Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
 Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
 Je brûle, je l'adore; et, loin de la bannir...
 Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir.
 Quelle pitié retient mes sentiments timides?
 N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides?
 O Monime! ô mon fils! Inutile courroux!
 Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!
 Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
 De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
 Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
 J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
 J'ai su, par une longue et pénible industrie,
 Des plus mortels venins prévenir la furie :
 Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
 Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
 Un cœur déjà glacé par le froid des années!
 De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

SCÈNE VI. — MITHRIDATE, ARBATE

ARBATE

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir :
 Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
 Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE

Pharnace?

ARBATE

Il a séduit ses gardes les premiers ;
 Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
 De mille affreux périls ils se forment l'image.
 Les uns avec transport embrassent le rivage ;
 Les autres, qui partoient, s'élançant dans les flots,
 Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
 Le désordre est partout ; et, loin de nous entendre,
 Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
 Pharnace est à leur tête ; et, flattant leurs souhaits,
 De la part des Romains, il leur promet la paix.

MITHRIDATE

Ah, le traître ! Courez : qu'on appelle son frère ;
 Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE

J'ignore son dessein ; mais un soudain transport
 L'a déjà fait descendre et courir vers le port ;
 Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
 On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
 C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps !
 Mais je ne vous crains point : malgré leur insolence,
 Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
 Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
 Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII. — MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS

ARCAS

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
 Les Romains, sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE

Les Romains !

ARCAS

De Romains le rivage est chargé,
 Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE

Ciel ! Courons.

(A Arcas.)

Écoutez... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème!
Ah! ne voyez-vous pas que les dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME

Eh! par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même malgré moi veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus; le roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré :
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHÆDIME

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter :
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah! que d'un si beau sang dès longtemps altérée
Rome tient maintenant sa victoire assurée!

Quel ennemi son bras leur alloit opposer !
 Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser ?
 Quoi ! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
 Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes !
 De combien d'assassins l'avois-je enveloppé !
 Comment à tant de coups seroit-il échappé ?
 Il évitoit en vain les Romains et son frère :
 Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père ?
 C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
 Vins allumer le feu qui les embrase tous :
 Tison de la discorde, et fatale furie,
 Que le démon de Rome a formée et nourrie.
 Et je vis ! Et j'attends que, de leur sang baigné,
 Pharnace des Romains revienne accompagné,
 Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie !
 La mort au désespoir ouvre plus d'une voie :
 Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
 Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
 Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
 Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
 Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
 Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
 Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
 Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?
 A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir ;
 D'autres armes sans toi sauront me secourir :
 Et périsse le jour et la main meurtrière
 Qui jadis sur mon front t'attacha la première !

PHÆDIME

On vient, madame, on vient ; et j'espère qu'Arcas,
 Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ses pas.

SCÈNE II. — MONIME, PHÆDIME, ARCAS

MONIME

En est-ce fait, Arcas ? et le cruel Pharnace...

ARCAS

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
 Madame : on m'a chargé d'un plus funeste emploi ;
 Et ce poison vous dit les volontés du roi.

PHÆDIME

Malheureuse princesse !

MONIME

Ah ! quel comble de joie !

Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie,
 Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
 Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
 A la fin je respire; et le ciel me délivre
 Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
 Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
 Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHÆDIME

Hélas !

MONIME

Retiens tes cris; et, par d'indignes larmes,
 De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
 Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer
 Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
 Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
 Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
 Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
 Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
 Dis-leur ce que tu vois; et de toute ma gloire,
 Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.
 Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
 Par un jaloux destin fus toujours séparé,
 Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
 Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
 Reçois ce sacrifice; et puisse, en ce moment,
 Ce poison expier le sang de mon amant !

SCÈNE III. — MONIME, ARBATE, PHÆDIME,
 ARCAS

ARBATE

Arrêtez ! arrêtez !

ARCAS

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE

Arrêtez ! j'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME

Ah ! laissez-moi...

ARBATE, *jetant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,

Madame, exécuter les volontés du roi :
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCÈNE IV. — MONIME, ARBATE, PHÆDIME

MONIME

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous ?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?
Et le roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE

Vous l'allez voir paroître ; et j'ose m'assurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME

Quoi ! le roi...

ARBATE

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats ;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME

Xipharès ! Ah, grands dieux ! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ! Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée :
Les Romains, qui partout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles ;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.

« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu !
« Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
« J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
« Essayons maintenant des secours plus certains,
« Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière;
Et déjà quelques-uns couroient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais, le dirai-je? ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière :
Un autre bataillon s'est avancé vers nous :
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate :
« Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
« Ne livrons pas surtout Mithridate vivant ».
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie;
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards :
J'ai vu, qui l'auroit cru? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,

Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME

Juste ciel!

ARBATE

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Força les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie, en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du roi l'alloit jeter sans vie;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il pousoit avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la reine ».
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès!
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur et mon zèle
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME

Ah! que, de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée.
Hélas! et plût aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô ciel! et les larmes du fils!

SCÈNE V. — MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS,
ARBATE, PHÆDIME, ARCAS, GARDES *qui soutiennent*
Mithridate.

MONIME

Ah! que vois-je, seigneur, et quel sort est le vôtre!

MITHRIDATE

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre :

(*Montrant Xipharès.*)

Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
 Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié;
 Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
 Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
 J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
 La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
 Ennemi des Romains et de la tyrannie,
 Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;
 Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
 Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
 Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
 Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
 Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
 Rome en cendres me vît expirer dans son sein;
 Mais au moins quelque joie en mourant me console :
 J'expire environné d'ennemis que j'immole;
 Dans leur sang odieux j'ai pu tremper les mains;
 Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
 A mon fils Xipharès je dois cette fortune;
 Il épargne à ma mort leur présence importune.
 Que ne puis-je payer ce service important
 De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
 Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne;
 Vous seule me restez : souffrez que j> vous donne,
 Madame, et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
 Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME

Vivez, seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
 Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde;
 Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
 Pour venger...

MITHRIDATE

C'en est fait, madame, et j'ai vécu.
 Mon fils, songez à vous : gardez-vous de prétendre
 Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
 Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
 Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
 Ne perdez point le temps que vous laissez leur fuite

A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
 Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
 Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
 Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
 Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS

Moi, seigneur ! que je fuie !

Que Pharnace impuni, les Romains triomphants,
 N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE

Non, je vous le défends.

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse :
 Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.
 Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits ;
 Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils :
 Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
 Venez, et recevez l'âme de Mithridate.

MONIME

Il expire.

XIPHARÈS

Ah ! madame, unissons nos douleurs,
 Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.





IPHIGÉNIE EN AULIDE

TRAGÉDIE

1674

PRÉFACE

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie ; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Électre*, et, après eux, Lucrèce, Horace et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

« Aulide quo pacto Triviai virginis aram
« Iphianassai turparunt sanguine fœde
« Ductores Danaum, etc.¹ »

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (*Corinth.*, p. 125) rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment ; et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

1. « Comment les chefs des Grecs, rassemblés dans l'Aulide, souillèrent honteusement l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. »

Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie que, dans le neuvième livre de l'*Illiade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poète très connu parmi les anciens, et dont Virgile (Egl. x) et Quintilien (Inst., lib. x) font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses poèmes, au rapport de Parthénus, qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes, Euripide étoit extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il avoit merveilleusement excité la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*; mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs: je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien

lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis *la plus importante de leurs objections*, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on puisse répliquer.

Il y a, dans l'*Alceste* d'Euripide, une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame et la barque fatale;
 J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
 Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas;
 « Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas ».

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus : il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle; et à côté des vers suivants un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde : ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense avoir déjà Caron qui le vient prendre*; et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Caron, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir*. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*, et ils ont raison : il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneroient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable : car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : « Que toutes les morts ensemble lui seroient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle; il ne peut plus vivre si elle meurt; il vit en elle, il ne respire que pour elle ».

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celle-ci.

Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner; ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas; et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses ». — « Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum agentibus placere quam multa displicere maluerim! »

PERSONNAGES

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.

ARCAS, { domestiques d'Agamemnon.
EURYBATE, }

ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, confidente d'Ériphile.

GARDES.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — AGAMEMNON, ARCAS

AGAMEMNON

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?

1. *Inst. Orator*, lib. X, cap. I.

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

ARCAS

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présents ?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée :
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez :
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes ;
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin ;
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin ;
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON

Non, tu ne mourras point : je n'y puis consentir.

ARCAS

Seigneur...

AGAMEMNON

Tu vois mon trouble ; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
 Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés :
 Nous partions; et déjà, par mille cris de joie,
 Nous menacions de loin les rivages de Troie.
 Un prodige étonnant fit taire ce transport;
 Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
 Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
 Fatigua vainement une mer immobile.
 Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
 Vers la divinité qu'on adore en ces lieux :
 Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
 J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
 Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je, Arcas,
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :
 « Vous armez contre Troie une puissance vaine,
 « Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
 « Une fille du sang d'Hélène,
 « De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
 « Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
 « Sacrifiez Iphigénie ».

ARCAS

Votre fille !

AGAMEMNON

Surpris, comme tu peux penser,
 Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
 Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
 Que par mille sanglots qui se firent passage.
 Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
 Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
 Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée !
 Je voulois sur-le-champ congédier l'armée.
 Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
 De ce premier torrent laissa passer le cours.
 Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
 Il me représenta l'honneur et la patrie,
 Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
 Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
 De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
 Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
 Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
 Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
 Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
 Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
 Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
 Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
 Me venoient reprocher ma pitié sacrilège;
 Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
 Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
 Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
 De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
 Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
 Quel funeste artifice il me fallut chercher!
 D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage;
 J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
 Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
 Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
 Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
 Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
 Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
 Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON

Achille étoit absent; et son père Pélée,
 D'un ennemi voisin redoutant les efforts,
 L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
 Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
 Auroit dû plus longtemps prolonger son absence.
 Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
 Achille va combattre, et triomphe en courant :
 Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
 Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
 Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras :
 Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
 Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
 Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
 Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
 Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains;
 Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
 Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
 Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,

Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver ;
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confiance ;
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point ; prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte : Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux.
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée ;
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée ;
D'une mère en fureur épargne-moi les cris ;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ;
Et qu'il veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire ;
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars, Dieux ! Ulysse le suit !

SCÈNE II. — AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE

AGAMEMNON

Quoi ! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
 La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
 D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
 Quels triomphes suivront de si nobles succès !
 La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
 Lesbos même conquise en attendant l'armée,
 De toute autre valeur éternels monuments,
 Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE

Seigneur, honorez moins une foible conquête :
 Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
 Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
 D'un bruit qui me surprend et me comble de joie ?
 Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
 Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
 On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
 Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON

Ma fille ? Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

AGAMEMNON

Juste ciel !

(*A Ulysse.*)

Sauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
 Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
 O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
 Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
 Trouble toute la Grèce et consume l'armée ;
 Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux,
 Il faut du sang peut-être, et du plus précieux.
 Achille seul, Achille à son amour s'applique !
 Voudroit-il insulter à la crainte publique,
 Et que le chef des Grecs, irritant les destins,

Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
 Ah ! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
 Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
 Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi :
 Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle ;
 Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
 Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
 Des victimes vous-même interrogez le flanc.
 Du silence des vents demandez-leur la cause :
 Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
 Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
 Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.
 Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive
 Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive :
 J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier
 Au rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie
 Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie?
 N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
 Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE

Dieux ! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE

Seigneur, qu'osez-vous dire !

AGAMEMNON

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire ;
 Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
 Nous attendons les vents qui nous sont refusés,
 Le ciel protège Troie, et par trop de présages
 Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
 Que sert de se flatter ? On sait qu'à votre tête
 Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête :
 Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,

Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés ;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme !

AGAMEMNON

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée :
Troie en a vu la flamme ; et jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène :
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans le secret des dieux.
Moi, je m'arrêteroie à de vaines menaces !
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse,
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?

Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes
 Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.
 C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
 Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
 Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
 Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.
 Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
 Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
 Ce même amour, soigneux de votre renommée,
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
 Et me défend surtout de vous abandonner
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III. — AGAMEMNON, ULYSSE

ULYSSE

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte
 Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
 Nous craignons son amour : et lui-même aujourd'hui
 Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON

Hélas !

ULYSSE

De ce soupir que faut-il que j'augure?
 Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
 Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
 Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
 Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
 Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
 Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
 Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
 A ses prédictions si l'effet est contraire,
 Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
 Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
 Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
 Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
 Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.

N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante;
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloît sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire;
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!

AGAMEMNON

Ah, seigneur! qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui!
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.

Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire,
Et je rougis...

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE

EURYBATE

Seigneur...

AGAMEMNON

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE

La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée ;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

AGAMEMNON

Ciel !

EURYBATE

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille.
Et qui, de son destin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas,
Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la reine ;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON

Eurybate, il suffit ; vous pouvez nous laisser :
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V. — AGAMEMNON, ULYSSE

AGAMEMNON

Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,

Par des larmes au moins soulager ma douleur !
 Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
 Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins !

ULYSSE

Je suis père, seigneur, et foible comme un autre¹ ;
 Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;
 Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime ;
 Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
 Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
 Lui-même à haute voix viendra la demander.
 Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
 Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
 Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :
 Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames
 Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
 Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
 Hélène par vos mains rendue à son époux ;
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
 Dans cette même Aulide avec vous retournées,
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
 L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance :
 Je cède et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
 La victime bientôt marchera sur vos pas,
 Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
 Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
 Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — ÉRIPHILE, DORIS

ÉRIPHILE

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous,

1. Ce discours, dit Geoffroy, est un des plus beaux morceaux d'une tragédie où les beautés fourmillent.

Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux ;
Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS

Quoi, madame ! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive ;
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive :
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos ;
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je ? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie ;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur ;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle :
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère ;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire,
J'ignore qui je suis ; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître.

DORIS

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher ;
Toujours avec un sens il en présente un autre :

En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir ;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin,
Hélas ! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue ;
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang.
Déjà je découvrois cette fameuse ville.
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille ;
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts ;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
Et, de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS

Ah ! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être.
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile ;
Elle vous l'a promis et juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

DORIS

Quoi, madame !

ÉRIPHILE

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.

Écoute, et tu te vas étonner que je vive :
 C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive;
 Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
 Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
 Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
 Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père,
 De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
 Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS

Ah ! que me dites-vous !

ÉRIPHILE

Je me flattois sans cesse
 Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse ;
 Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
 Il te parle une fois pour se taire toujours.
 Ne me demande point sur quel espoir fondée
 De ce fatal amour je me vis possédée.
 Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
 Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :
 Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
 A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
 Rappellerai-je encor le souvenir affreux
 Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux ?
 Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
 Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :
 Enfin, mes tristes yeux cherchèrent la clarté ;
 Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
 Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
 Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
 J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche¹ ;
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;
 J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer ;

1. Il le faut avouer, on ne faisait point de tels vers avant Racine : non seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de longues et de brèves, et de consonnes suivies de voyelles, qui font couler un vers avec tant de mollesse, et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir. (VOLTAIRE.)

Je me laissai conduire à cet aimable guide.
 Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
 Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
 Et me tend une main prompte à me soulager :
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée,
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
 Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
 Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS

Et que pourroit contre elle une impuissante haine?
 Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
 Éviter les tourments que vous venez chercher,
 Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE

Je le voulois, Doris. Mais, quelque triste image
 Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
 Au sort qui me traînoit il fallut consentir :
 Une secrète voix m'ordonna de partir,
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
 Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
 Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
 Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
 Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
 D'apprendre à qui je dois une triste naissance ;
 Ou plutôt leur hymen me servira de loi :
 S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi :
 Je périrai, Doris ; et, par une mort prompte,
 Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
 Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
 Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS

Que je vous plains, madame ! et que la tyrannie...

PÉRIPHILE

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II. — AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
 DORIS

IPHIGÉNIE

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements
 Vous dérobe sitôt à nos embrassements ?

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
 Mon respect a fait place aux transports de la reine;
 Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
 Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
 Ne puis-je...

AGAMEMNON

Hé bien, ma fille, embrassez votre père;
 Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE

Que cette amour m'est chère !
 Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
 Dans ce nouvel état dont je vous vois briller !
 Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée
 Par d'étonnants récits m'en avoit informée ;
 Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
 Je sens croître ma joie et mon étonnement !
 Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
 Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
 A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
 J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, *à part.*

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;
 Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine ;
 Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
 Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
 D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue,
 Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
 N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
 Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
 A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse ;

Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
 J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
 Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
 Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
 N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON

Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON

Je ne puis.

IPHIGÉNIE

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice ?

AGAMEMNON

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON

Plût tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
 Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON

Hélas !

IPHIGÉNIE

Vous vous taisez !

AGAMEMNON

Vous y serez, ma fille.

Adieu.

SCÈNE III. — IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

IPHIGÉNIE

De cet accueil que dois-je soupçonner?
 D'une secrète horreur je me sens frissonner :
 Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
 Justes dieux ! vous savez pour qui je vous implore !

ÉRIPHILE

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
 Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !
 Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
 Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
 Étrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
 Peut-être reçu d'eux un regard caressant !
 Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
 Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;
 Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
 Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés !

IPHIGÉNIE

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
 Ne tiendront pas longtemps contre les soins d'Achille ;
 Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
 Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.
 Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?
 Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
 Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
 Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
 S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
 Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?
 Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
 Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
 Je l'attendois partout ; et, d'un regard timide,
 Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
 Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,
 Et je demande Achille à tout ce que je voi.
 Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
 Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue ;
 Lui seul ne paroît point : le triste Agamemnon
 Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
 Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère ?
 Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?
 Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour

Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
 Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes :
 C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
 Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amants
 Dont le père d'Hélène a reçu les serments :
 Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
 S'il part contre Iliou, c'est pour moi qu'il y vole ;
 Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
 Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV. — CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
 ÉRIPHILE, DORIS

CLYTEMNESTRE

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
 Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
 Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait
 Votre père ait paru nous revoir à regret :
 Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
 Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
 Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
 Il vient de me la rendre en ce même moment.
 Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée :
 Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
 Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
 Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE

Je vous vois rougir de cet outrage.
 Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
 Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
 Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
 Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
 Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
 Mais, puisque désormais son lâche repentir
 Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
 Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
 Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
 Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
 Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
 Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.

J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
 Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
 Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(*A Ériphile.*)

Je ne vous presse point, madame, de nous suivre;
 En de plus chères mains ma retraite vous livre.
 De vos desseins secrets on est trop éclairci;
 Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCÈNE V. — IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS

IPHIGÉNIE

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
 Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
 Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
 Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas !

ÉRIPHILE

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
 Le sort injurieux me ravit un époux;
 Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
 Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène;
 Me verra-t-on sans vous partir avec la reine ?

ÉRIPHILE

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir ?

ÉRIPHILE

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
 Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser;
 Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser;
 Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie,
 Moi, j'aimerois, madame, un vainqueur furieux,
 Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,

Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE

Oui, vous l'aimez, perfide ;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées ;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisais-je ! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale !
Crédule, je l'aimois : mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée !
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez :
Mais que, sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

ÉRIPHILE

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre ;
Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGÉNIE

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur :
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,

Que pour mieux relever votre injuste victoire.
 Toutefois vos transports sont trop précipités :
 Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
 Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
 Mes larmes par avance avoient su le toucher ;
 J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher,
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,
 J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse !

SCÈNE VI. — ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
 DORIS

ACHILLE

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois !
 Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
 Vous en Aulide ! vous ! Hé ! qu'y venez-vous faire ?
 D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGÉNIE

Seigneur, rassurez-vous : vos vœux seront contents.
 Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII. — ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS

ACHILLE

Elle me fuit ! Veillé-je ? ou n'est-ce point un songe ?
 Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge !
 Madame, je ne sais si sans vous irriter
 Achille devant vous pourra se présenter ;
 Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
 Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
 Vous savez quel sujet conduit ici leur pas ;
 Vous savez...

ÉRIPHILE

Quoi ! seigneur, ne le savez-vous pas,
 Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
 Avez conclu vous-même et hâté leur voyage ?

ACHILLE

De ce même rivage absent depuis un mois,
 Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE

Quoi ! lorsque Agamemnon écrivoit à Mycène,

Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, et sembloient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il faut y renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?
Entrons : c'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCÈNE VIII. — ÉRIPHILE, DORIS

ÉRIPHILE

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher,
Orgueilleuse rivale, on t'aime; et tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?
Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE

CLYTEMNESTRE

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous :
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter,

Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter !
 Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
 Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
 Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
 Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
 Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
 Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
 Et ressens votre joie autant que je le puis.
 Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
 Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
 Je l'attends. Mais, avant que de passer plus loin,
 J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
 Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
 Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée,
 Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
 Un autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
 Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
 Dans un état indigne et de vous et de moi.
 M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
 A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE

Qui ? moi ! que, remettant ma fille en d'autres bras,
 Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas !
 Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
 Je refuse à l'autel de lui servir de guide !
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
 Et qui présentera ma fille à son époux ?
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
 Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE

Où tout vous est soumis ;
 Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
 Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
 Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
 Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur

Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

SCÈNE II. — CLYTEMNESTRE

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnoître?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejailisse?
Mais n'importe; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout!
Le ciel te donne Achille; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE

ACHILLE

Tout succède, madame, à mon empressement :
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports; et, sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous-a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les dieux vont s'apaiser : du moinsu Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nos réconcilie;

Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
 N'attendent que le sang que sa main va verser.
 Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
 Déjà sur sa parole, ils se tournent vers Troie.
 Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
 Dût encore des vents retarder le retour,
 Que je quitte à regret la rive fortunée
 Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée !
 Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
 D'aller du sang troyen sceller notre union,
 Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
 Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?

SCÈNE IV. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE.
 ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS

ACHILLE

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous ;
 Votre père à l'autel vous destine un époux :
 Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
 La reine permettra que j'ose demander
 Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
 Je viens vous présenter une jeune princesse :
 Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
 De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
 Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
 Moi-même, où m'emportoit une aveugle colère !
 J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
 Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
 Réparer promptement mes injustes discours !
 Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
 Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage ;
 Elle est votre captive ; et ses fers que je plains,
 Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
 Commencez donc par là cette heureuse journée.
 Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
 Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
 Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
 A des embrasements ne borne point sa gloire,
 Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,

Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE

Vous, madame !

ÉRIPHILE

Oui, seigneur; et, sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aïlle cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE

C'est trop, belle princesse : il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS

ARCAS

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander : ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui¹.

1. Quelle scène ! quel coup de théâtre ! (L. B.)

Voltaire, dans son admiration pour cette belle scène, s'écrie : « Je sais que l'idée de cette situation est dans Euripide, mais elle y est comme le marbre dans la carrière, et c'est Racine qui a construit le palais ».

ACHILLE

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, à *Achille*.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE

Contre qui?

ARCAS

Je le nomme et l'accuse à regret :

Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête;

Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,

Il faut parler.

CLYTEMNESTRE

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère;

Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi le craignons-nous?

ACHILLE

Pourquoi m'en défier?

ARCAS

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE

Lui!

CLYTEMNESTRE

Sa fille!

IPHIGÉNIE

Mon père!

ÉRIPHILE

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?

Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS

Ah, seigneur! plutôt au ciel que je pusse en douter!

Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable!

IPHIGÉNIE

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE

Je ne m'étonne plus de cet ordre si cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à *Achille*.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!

ARCAS

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant*.

Ah, madame!

CLYTEMNESTRE

Oubliez une gloire importune¹;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.

1. La fière Clytemnestre, tombant aux genoux d'Achille pour lui demander la vie de sa fille, c'est là une des situations touchantes que Racine doit à Euripide.

Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
 Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
 Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI. — ACHILLE, IPHIGÉNIE

ACHILLE

Madame, je me tais, et demeure immobile.
 Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille?
 Une mère pour vous croit devoir me prier !
 Une reine à mes pieds se vient humilier !
 Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
 Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
 Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
 L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
 C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
 Et punir à la fois le cruel stratagème
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE

Ah ! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE

Quoi, madame ! un barbare osera m'insulter !
 Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
 Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
 Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;
 Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
 Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
 Content et glorieux du nom de votre époux,
 Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous :
 Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
 C'est peu de violer l'amitié, la nature,
 C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
 Me montrer votre cœur fumant sur un autel ;
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
 Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
 Que ma crédule main conduise le couteau,
 Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !
 Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?

Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
 Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
 Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
 En accusant mon nom qui vous auroit trompée !
 Il faut de ce péril, de cette trahison,
 Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
 A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
 Madame, vous devez approuver ma pensée.
 Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
 Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
 Vous daignez d'une amante écouter la prière,
 C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver.
 Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
 Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
 Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE

Lui ! votre père ! Après son horrible dessein,
 Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
 Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
 Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour,
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
 Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
 Et, loin d'oser ici, par un prompt changement,
 Approuver la fureur de votre emportement,
 Loïn que par mes discours je l'attise moi-même,
 Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
 Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
 Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
 Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?
 Quel père de son sang se plaît à se priver ?
 Pourquoi me perdrait-il s'il pouvoit me sauver ?
 J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
 Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
 Doit-il de votre haine être encore accablé ?

ACHILLE

Quoi, madame ! parmi tant de sujets de crainte,
 Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
 Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
 Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse !
 On me ferme la bouche ! on l'excuse ! on le plaint !
 C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint !
 Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, madame,
 Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme ?

IPHIGÉNIE

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
 Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
 J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
 A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
 Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
 M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
 Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
 Accusoit à la fois les hommes et les dieux !
 Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
 De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
 Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
 A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
 Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
 M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

SCÈNE VII. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE,
IPHIGÉNIE, ÆGINE

CLYTEMNESTRE

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
 Agamemnon m'évite, et craignant mon visage,
 Il me fait de l'autel refuser le passage :
 Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
 Nous ont de toutes parts défendu de passer.
 Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame ; et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE

Ah, madame !... Ah, seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE

Au nom des dieux,

Madame, retenez un amant furieux :
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous !

ACHILLE

Enfin vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire :
Rappelez sa raison ; persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien,
Je perds trop de moments en des discours frivoles ;
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(*A Clytemnestre.*)

Madame, à vous servir je vais tout disposer :
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas :
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — ÉRIPHILE, DORIS

DORIS

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
 Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
 Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
 Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
 Qui le croira, madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche,
 Jamais de tant de soins mon esprit agité
 Ne porta plus d'envie à sa félicité.
 Favorables périls ! Espérance inutile !
 N'as-tu pas vu sa gloire et le trouble d'Achille ?
 J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
 Ce héros, si terrible au reste des humains,
 Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
 Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
 Et, qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
 Suça même le sang des lions et des ours,
 Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
 Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
 Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs
 Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs !
 Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
 Mais que dis-je, expirer ! ne crois pas qu'elle meure.
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
 Achille aura pour elle impunément pâli ?
 Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
 Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
 Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment¹,
 Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
 Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
 On supprime des dieux la sentence mortelle ;
 Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
 Le nom de la victime est encore ignoré :

1. Voltaire, dans son *Commentaire* sur Corneille, s'exprime ainsi : « *Croître*, aujourd'hui, n'est plus actif : on dit *accroître* : mais il me semble qu'il est permis en vers de dire *croître mes tourments, mes ennuis, mes douleurs* ».

Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
 Ne reconnois-tu pas un père qui balance?
 Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
 Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici :
 Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
 Les cris, le désespoir de toute une famille,
 Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,
 Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?
 Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée :
 Je suis et je serai la seule infortunée.
 Ah! si je m'en croyois...

DORIS

Quoi! Que méditez-vous?

ÉRIPHILE

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
 Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
 Je ne coure des dieux divulguer la menace,
 Et publier partout les complots criminels
 Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS

Ah! quel dessein, madame!

ÉRIPHILE

Ah, Doris! quelle joie!

Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie,
 Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
 Je pouvois contre Achille armer Agamemnon;
 Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
 Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguissent contre elle,
 Et si de tout le camp mes avis dangereux
 Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance;
 Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
 Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux.

SCÈNE II. — CLYTEMNESTRE, ÆGINE

CLYTEMNESTRE

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie :

Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
 Elle excuse son père, et veut que ma douleur
 Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
 O constance ! ô respect ! Pour prix de sa tendresse,
 Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse !
 Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
 Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
 Il vient. Sans éclater contre son injustice,
 Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,
 ÆGINE

AGAMEMNON

Que faites-vous, madame ? et d'où vient que ces lieux
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?
 Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée :
 Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
 À mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?
 Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
 Parlez.

CLYTEMNESTRE

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
 Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON

Moi, madame ?

CLYTEMNESTRE

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
 J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime¹.

AGAMEMNON

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

1. Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. (VOLTAIRE.)

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,
IPHIGÉNIE, ÆGINE

CLYTEMNESTRE

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble ! Mais tout pleuré, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE

Mon père,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses,
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.

Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
 Non que la peur du coup dont je suis menacée
 Me fasse rappeler votre bonté passée :
 Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
 Ne fera point rougir un père tel que vous ;
 Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
 J'aurois su renfermer un souvenir si tendre :
 Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
 Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
 Un roi digne de vous a cru voir la journée
 Qui devoit éclairer notre illustre hyménée ;
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
 Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
 Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
 Ma mère est devant vous ; et vous voyez ses larmes.
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
 La colère des dieux demande une victime :
 Mais ils vous ont nommée ; un oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
 Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
 Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée :
 Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
 Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
 Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
 Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
 Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;

Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
 Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
 Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
 Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
 Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE

Vous ne démentez point une race funeste;
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
 Quel débris parle ici de votre résistance ?
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
 Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille :
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
 Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
 Thésée avoit osé l'enlever à son père :
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit :

Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
 Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
 Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer ;
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
 Portera sur ma fille une main criminelle,
 Déchirera mon sein, et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée !
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher :
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
 Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
 Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V. — AGAMEMNON

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
 Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
 Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
 Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
 Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
 Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père !

SCÈNE VI. — AGAMEMNON, ACHILLE

ACHILLE

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
 Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
 On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
 Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
 On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
 Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
 Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
 Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
 Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que je pense?
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
 Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
 Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
 Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
 Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux
 Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
 Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
 Oubliez-vous ici que vous interrogez?

ACHILLE

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
 Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
 Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
 Et ne peut-elle...

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous :

On ne m'abuse point par des promesses vaines.
 Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
 Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;
 Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
 Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
 Accusez et Calchas et le camp tout entier,
 Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE

Moi !

AGAMEMNON

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
 Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
 Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
 Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
 Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie;
 Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
 Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
 Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
 Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
 Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
 Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours¹?
 Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
 Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
 Et d'un père éperdu négligeant les avis,
 Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
 Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
 Aux camps thessaliens osèrent-ils descendre?
 Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
 Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
 Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
 Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
 Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
 Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
 Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,

1. Ce magnifique morceau est une imitation d'Homère.

Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
 Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
 Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
 A-t-il droit de venger son amour offensé ?
 Votre fille me plut ; je prétendis lui plaire ;
 Elle est de mes serments seule dépositaire :
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
 Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
 Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
 Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris ;
 Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie¹.
 Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
 Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
 Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
 Trouveront d'Ilion la fatale journée.
 J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
 Combien j'achèterois vos superbes secours.
 De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
 Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
 Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
 Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
 Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
 Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
 D'Iphigénie encor je respecte le père.
 Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
 M'auroit osé braver pour la dernière fois.
 Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.
 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
 Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,

1. Nouvelle imitation d'Homère.

Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

SCÈNE VII. — AGAMEMNON

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
 Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
 Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
 Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
 Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
 Ma gloire intéressée emporte la balance.
 Achille menaçant détermine mon cœur :
 Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
 Holà ! gardes, à moi !

SCÈNE VIII. — AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES

EURYBATE
 Seigneur.

AGAMEMNON

Que vais-je faire ?

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
 Cruel ! à quel combat faut-il te préparer !
 Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
 Une mère m'attend ; une mère intrépide,
 Qui défendra son sang contre un père homicide :
 Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
 Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
 Achille nous menace, Achille nous méprise ;
 Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
 Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
 Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
 Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?
 Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
 Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
 Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés ?
 Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
 Ah ! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même ?
 Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
 Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
 Qu'elle vive. Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire,
 Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
 Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
 Croira que je lui cède, et qu'il me fait trembler...

De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse ?
 Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
 Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :
 Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.
 Eurybate, appelez la princesse, la reine :
 Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX. — AGAMEMNON, GARDES

AGAMEMNON

Grands dieux ! si votre haine
 Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
 Que peuvent devant vous tous les foibles humains ?
 Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
 Je le sais ; mais, grands dieux ! une telle victime
 Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
 Vous me la demandiez une seconde fois.

SCÈNE X. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES

AGAMEMNON

Allez, madame, allez ; prenez soin de sa vie :
 Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
 Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas :
 Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas.
 Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
 Tout dépend du secret et de la diligence :
 Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
 Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
 Cachez bien votre fille ; et que tout le camp croie
 Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
 Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contents,
 A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
 Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE

Ah, seigneur !

IPHIGÉNIE

Ah, mon père !

AGAMEMNON

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
 Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
 Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.

Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI. — ÉRIPHILE, DORIS

ÉRIPHILE

Suis-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE

Ah ! je succombe enfin.

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile :

Plus de raisons ; il faut ou la perdre ou périr.

Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir¹.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — IPHIGÉNIE, ÆGINE

IPHIGÉNIE

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,

Ægine : il faut des dieux apaiser la colère.

Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,

Regarde quel orage est tout prêt à tomber :

Considère l'état où la reine est réduite ;

Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;

Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,

Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards ;

Nos gardes repoussés, la reine évanouie...

Ah ! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie

Et, sans attendre ici ses secours impuissants,

Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.

Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,

Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE

Lui, madame ! Quoi donc ? qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE

Achille trop ardent l'a peut-être offensé :

1. Ce dernier vers fait trembler pour Iphigénie et termine de la manière la plus intéressante ce quatrième acte, si riche en beautés de tous genres. (GEOFFROY.)

Mais le roi, qui le hait, veut que je le hâisse ;
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;
 Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE

Ah, madame !

IPHIGÉNIE

Ah, sentence ! ah, rigueur inouïe !
 Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie !
 Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi ?
 Dieux ! Achille !

SCÈNE II. — ACHILLE, IPHIGÉNIE

ACHILLE

Venez, madame, suivez-moi :
 Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
 D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
 Paraissez ; et bientôt, sans attendre mes coups,
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
 Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
 De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
 Tout le reste, assemblé près de mon étendart,
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
 A vos persécuteurs opposons cet asile :
 Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
 Quoi, madame ! est-ce ainsi que vous me secondez ?
 Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez !
 Vous fiez-vous encore à de si folles armes ?
 Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE

Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir
 N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE

Vous, mourir ! Ah ! cessez de tenir ce langage.
 Songez-vous quel serment vous et moi nous engage ?
 Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
 Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

IPHIGÉNIE

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
 Attaché le bonheur de votre destinée.
 Notre amour nous trompoit ; et les arrêts du sort

Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
 Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
 Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
 Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
 Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
 En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée :
 Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
 Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;
 Vous-même, dégagez la foi de vos oracles;
 Signalez ce héros à la Grèce promis;
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.
 Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes
 Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
 Allez; et, dans ces murs vides de citoyens,
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
 Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
 J'espère que du moins un heureux avenir
 A vos faits immortels joindra mon souvenir;
 Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
 Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
 En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
 Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
 En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
 Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
 Et qui de ma faveur se voudroit honorer,
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
 Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
 Venez, madame; il faut les en croire et me suivre.

IPHIGÉNIE

Qui? moi? que contre un père osant me révolter,
 Je mérite la mort que j'irois éviter?
 Où seroit le respect? Et ce devoir suprême...

ACHILLE

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
 C'est un titre qu'en vain il prétend me voler :
 Ne fait-il des serments que pour les violer ?
 Vous-même, que retient un devoir si sévère,
 Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
 Suivez-vous seulement ses ordres absolus
 Quand il cesse de l'être, et ne vous connoît plus ?
 Enfin, c'est trop tarder, ma princesse ; et ma crainte...

IPHIGÉNIE

Quoi, seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?
 D'un coupable transport écoutant la chaleur,
 Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
 Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie ?
 Ah, seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.
 Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
 C'est déjà trop pour moi que de vous écouter :
 Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
 Ou, par vos propres mains immolée à ma gloire,
 Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
 Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE

Hé bien ! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
 Portez à votre père un cœur où j'entrevois
 Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
 Une juste fureur s'empare de mon âme :
 Vous allez à l'autel ; et moi, j'y cours, madame.
 Si de sang et de morts le ciel est affamé,
 Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
 A mon aveugle amour tout sera légitime :
 Le prêtre deviendra la première victime ;
 Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
 Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
 Votre père frappé tombe et périt lui-même,
 Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
 Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE

Ah, seigneur ! Ah, cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
 O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;

Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi !
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

SCÈNE III. — CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
EURYBATE, ÆGINE, GARDES

CLYTEMNESTRE

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée !

EURYBATE

Non, madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage :
Que fera-t-il, madame ? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
En m'arrachant ce peu qui me reste de vie !
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux :
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais... Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE

Ah, madame !

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour !
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en furcur vous exposerez-vous ?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,

Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
 Allez; laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
 Et quittez pour jamais un malheureux rivage;
 Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
 Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
 Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE

Il me cédoit aux dieux dont il m'avait reçue.
 Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
 De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds;
 Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
 Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!
 D'un peuple impatient vous entendrez la voix.
 Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
 Madame; et rappelant votre vertu sublime...
 Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV. — CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES

CLYTEMNESTRE

Ah! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas...
 Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
 Perfides! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE

Hélas! je me consume en impuissants efforts,
 Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
 Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

ÆGINE

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
 Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
 Iphigénie avoit retiré dans son sein?
 Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,

A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE

O monstre, que Mègère en ses flancs a porté !
 Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté !
 Quoi ! tu ne mourras point ! Quoi ! pour punir son crime...
 Mais où va ma douleur chercher une victime ?
 Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
 Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
 Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
 L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
 Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
 Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés !
 Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
 Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
 Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
 Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
 Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
 De festons odieux ma fille couronnée
 Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés !
 Calchas va dans son sang... Barbares ! arrêtez :
 C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
 J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
 Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE,

GARDES

ARCAS

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
 Achille, en ce moment, exauce vos prières ;
 Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières :
 Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :
 Le fatal sacrifice est encor suspendu.
 On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
 Achille fait ranger autour de votre fille
 Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
 Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
 Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
 Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
 Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
 De votre défenseur appuyer le secours.
 Lui-même de sa main, de sang toute fumante,

Il veut entre vos bras remettre son amante ;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE

Moi, craindre ! Ah, courons, cher Arcas !
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout... Mais, dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui : ma fille est morte ! Arcas, il n'est plus temps !

SCÈNE VI. — ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS
ÆGINE, GARDES

ULYSSE

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE

Oui, c'est moi qui longtemps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux ;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes ;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE

Ma fille ! Ah, prince ! O ciel ! Je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue ?

ULYSSE

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée ;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage :
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé,

Terrible et plein du dieu qui l'agitoit sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute:
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
« Thésée avec Hélène uni secrètement
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement :
« Une fille en sortit, que sa mère a célée;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
« Sous un nom emprunté sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux ».

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre ».

Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par des mugissements;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,

Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance¹.

CLYTEMNESTRE

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits !

1. Ce récit d'Ulysse est d'autant plus beau, qu'il finit un acte plein d'art et d'intérêt, et forme le plus heureux dénouement. (GEOFFROY.)



PHÈDRE

TRAGÉDIE

1677

PRÉFACE

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devois que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente : elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter ; elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même ; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*¹. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

1. Acte III, sc. II, v. 892.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisoit que la mort de ce jeune prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité¹. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appelloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la fable, qui fournit extrêmement à la poésie; et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'aurait jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci; les moindres fautes y sont sévèrement punies : la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poètes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poème dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeroient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.

1. *Æneid.* lib. VII, v. 761-769.

PERSONNAGES

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.

THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

GÉNONE, nourrice et confidente de Phèdre.

ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponèse.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE

HIPPOLYTE

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère ;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher ?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couçu les deux mers que sépare Corinthe ;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sait même, qui sait si le roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère ?
Et si, lorsque avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée¹...

1. Théramène, gouverneur d'Hippolyte, est beaucoup moins discret et réservé que son élève. Lui convient-il de rappeler au fils de Thésée les foiblesses de son père ? Nous le verrons bientôt conseiller à Hippolyte de les imiter. (GEOFFROY.)

HIPPOLYTE

Cher Théramène, arrête; et respecte Thésée.
 De ses jeunes erreurs désormais revenu,
 Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
 Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
 Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
 Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
 Et je fuirai ces lieux, que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
 De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
 Et dont je vous ai vu préférer le séjour
 Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour?
 Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HIPPOLYTE

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face
 Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
 La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMÈNE

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
 Phèdre ici vous chagrine et blesse votre vue.
 Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
 Que votre exil d'abord signala son crédit.
 Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
 Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
 Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
 Une femme mourante, et qui cherche à mourir?
 Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
 Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
 Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
 Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
 Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
 Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE

Quoi! vous-même, seigneur, la persécutez-vous?
 Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
 Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
 Et devez-vous haïr ses innocents appas?

HIPPOLYTE

Si je la haïssois, je ne la fuïrois pas.

THÉRAMÈNE

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
 Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
 Implacable ennemi des amoureuses lois,
 Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
 Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
 Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
 Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
 Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
 Aimeriez-vous, seigneur?

HIPPOLYTE

Ami, qu'oses-tu dire?

Toi, qui connois mon cœur depuis que je respire.
 Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux.
 Peux-tu me demander le désaveu honteux?
 C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
 M'a fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.
 Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
 Je me suis applaudi quand je me suis connu.
 Attaché près de moi par un zèle sincère,
 Tu me contois alors l'histoire de mon père.
 Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix
 S'échauffoit aux récits de ses nobles exploits;
 Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
 Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
 Les monstres étouffés et les brigands punis,
 Procuste, Cercyon, et Sciron, et Sinis,
 Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
 Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
 Mais, quand tu récitois des faits moins glorieux,
 Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux;
 Hélène a ses parents dans Sparte dérobée;
 Salamine témoin des pleurs de Périclès;
 Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
 Trop crédules esprits que sa flamme a trompés :
 Ariane aux rochers contant ses injustices;
 Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
 Tu sais, comme à regret écoutant ce discours,
 Je te pressois souvent d'en abrégier le cours.

Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une si belle histoire !
 Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié !
 Et les dieux jusque-là m'auroient humilié !
 Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
 Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
 Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui,
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui !
 Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
 Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
 De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
 Mon père la réprouve ; et, par des lois sévères,
 Il défend de donner des neveux à ses frères :
 D'une tige coupable il craint un rejeton ;
 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom ;
 Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
 Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
 Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
 Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
 Et, dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THÉRAMÈNE

Ah, seigneur ! si votre heure est une fois marquée,
 Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
 Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
 Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
 Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
 Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
 S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
 En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
 Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
 Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
 Si toujours Antiope à ses lois opposée
 D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
 Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
 Avouez-le, tout change : et, depuis quelques jours,
 On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage ;
 Tantôt faire voler un char sur le rivage,
 Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
 Rendre docile au frein un coursier indompté ;
 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent ;

Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.
 Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez;
 Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
 La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire?

HIPPOLYTE

Théramène, je pars, et vais chercher mon père.

THÉRAMÈNE

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
 Seigneur?

HIPPOLYTE

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
 Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.
 Mais quel nouveau malheur trouble sa chère CÉNONE?

SCÈNE II. — HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, CÉNONE

CÉNONE

Hélas ! seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
 La reine touche presque à son terme fatal.
 En vain à l'observer jour et nuit je m'attache;
 Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache,
 Un désordre éternel règne dans son esprit;
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit :
 Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
 M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
 Elle vient.

HIPPOLYTE

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
 Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III. — PHÈDRE, CÉNONE

PHÈDRE

N'allons point plus avant, demeurons, chère CÉNONE¹.
 Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne :
 Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi;
 Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
 Hélas !

(Elle s'assied.)

CÉNONE

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent !

1. Tout le commencement de cette scène est imité d'Euripide.

PHÈDRE

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
 Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
 Tout m'afflige, et me nuit, et conspire à me nuire.

CÉNONE

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
 Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
 Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
 Vous-même, rappelant votre force première,
 Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
 Vous la voyez, madame ; et, prête à vous cacher,
 Vous haïssez le jour que vous veniez chercher !

PHÈDRE

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
 Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
 Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
 Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

CÉNONE

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
 Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
 Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
 Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

CÉNONE

Quoi, madame ?

PHÈDRE

Insensée ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
 Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
 Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
 Cénone, la rougeur me couvre le visage :
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
 Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

CÉNONE

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
 Qui de vos maux encore aigrit la violence.
 Rébelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
 Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?

Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
 Quel charme ou quel poison en a tari la source?
 Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.
 A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter?
 De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
 Vous offensez les dieux auteurs de votre vie;
 Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
 Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
 Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
 Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
 Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
 A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
 Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
 Cet Hippolyte...

PHÈDRE

Ah, dieux !

GENONE

Ce reproche vous touche?

PHÈDRE

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

GENONE

Hé bien ! votre colère éclate avec raison :
 J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
 Vivez donc : que l'amour, le devoir, vous excite ;
 Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
 Accablant vos enfants d'un empire odieux,
 Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
 Mais ne différez point ; chaque moment vous tue :
 Réparez promptement votre force abattue,
 Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
 Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

GENONE

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée?
 Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
 Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÈDRE

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

CENONE

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?

PHÈDRE

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

CENONE

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main ;
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réservez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHÈDRE

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

CENONE

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE

Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins : j'en mourrai plus coupable.

CENONE

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE

Tu le veux : lève-toi.

CENONE

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

CENONE

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE

O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

CENONE

Oublions-les, madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE

Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

CENONE

Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

CENONE

Aimez-vous ?

PHÈDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

CENONE

Pour qui ?

PHÈDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

CENONE

Qui ?

PHÈDRE

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

CENONE

Hippolyte ? Grands dieux !

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé¹ !

CENONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

1. Quel dialogue ! Les commentateurs y indiquent plusieurs imitations d'Euripide ; mais imiter ainsi, c'est créer.

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
 Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
 Falloit-il approcher de tes bords dangereux !

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
 Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
 Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi ;
 Athènes me montra mon superbe ennemi :
 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
 Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler ;
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler ;
 Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
 D'un sang qu'elle poursuit, tourments inévitables.
 Par des vœux assidus je crus les détourner :
 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
 De victimes moi-même à toute heure entourée,
 Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée :
 D'un incurable amour remèdes impuissants !
 En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :
 Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
 J'adorois Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
 Même au pied des autels que je faisois fumer,
 J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
 Je l'évitois partout. O comble de misère !
 Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
 J'excitai mon courage à le persécuter.
 Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
 Je pressai son exil ; et mes cris éternels
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
 Je respirois, Œnone ; et, depuis son absence,
 Mes jours moins agités couloient dans l'innocence :
 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
 De son fatal hymen je cultivois les fruits.
 Vaines précautions ! Cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
 J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
 Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
 C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :
 J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur ;
 Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
 Et dérober au jour une flamme si noire :
 Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats :
 Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,
 Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
 Et que tes vains secours cessent de rappeler
 Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler¹.

SCÈNE IV. — PHÈDRE, CÉNONE, PANOPE

PANOPE

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
 Madame : mais il faut que je vous la révèle.
 La mort vous a ravi votre invincible époux ;
 Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

CÉNONE

Panope, que dis-tu ?

PANOPE

Que la reine abusée
 En vain demande au ciel le retour de Thésée ;
 Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
 Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE

Ciel !

PANOPE

Pour le choix d'un maître Athènes se partage :
 Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
 Madame ; et de l'État, l'autre oubliant les lois,
 Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
 On dit même qu'au trône une brigue insolente
 Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
 J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
 Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
 Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
 Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

CÉNONE

Panope, c'est assez : la reine qui t'entend

1. On convient universellement avec Voltaire que le rôle de Phèdre est le plus tragique qu'on ait jamais mis en scène. (LA HARPE.)

Ne négligera point cet avis important.

SCÈNE V. — PHÈDRE, CÉNONE

CÉNONE

Madame, je cessois de vous presser de vivre ;
 Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre ;
 Pour vous en détourner je n'avois plus de voix ;
 Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
 Votre fortune change et prend une autre face :
 Le roi n'est plus, madame ; il faut prendre sa place.
 Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez ;
 Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
 Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie ?
 Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
 Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
 Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
 Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
 Votre flamme devient une flamme ordinaire ;
 Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
 Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
 Hippolyte pour vous devient moins redoutable ;
 Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
 Peut-être, convaincu de votre aversion,
 Il va donner un chef à la sédition :
 Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
 Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage ;
 Mais il sait que les lois donnent à votre fils
 Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
 Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
 Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner.
 Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
 Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
 De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — ARICIE, ISMÈNE

ARICIE

Hippolyte demande à me voir en ce lieu ?

Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu?
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi?
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMÈNE

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez :
Athènes en gémit; Trézène en est instruite,
Et déjà pour son roi reconnoît Hippolyte;
Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE

Et tu crois que, pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère;
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMÈNE

Madame, je le croi.

ARICIE

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
 Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
 Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
 Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
 Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite;
 Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
 Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
 A redoublé pour lui ma curiosité.
 Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre :
 Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre;
 Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
 Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.
 Le nom d'amant peut-être offense son courage;
 Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
 Un discours qui peut-être a peu de fondement !
 O toi qui me connois, te sembloit-il croyable
 Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
 Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
 Dût connoître l'amour et ses folles douleurs?
 Reste du sang d'un roi noble fils de la terre,
 Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre :
 J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
 Six frères... Quel espoir d'une illustre maison !
 Le fer moissonna tout; et la terre humectée
 But à regret le sang des neveux d'Érechthée.
 Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
 Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi?
 On craint que de la sœur les flammes téméraires
 Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
 Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
 Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux :
 Tu sais que, de tout temps à l'amour opposée,
 Je rendois souvent grâce à l'injuste Thésée,
 Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.

Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
 Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
 J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée,
 Présents dont la nature a voulu l'honorer,
 Qu'il méprise lui-même et qu'il semble ignorer :
 J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
 Les vertus de son père, et non point les foiblesses ;
 J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
 Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
 Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée :
 Pour moi, je suis plus fière et fuis la gloire aisée
 D'arracher un hommage à mille autres offert,
 Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
 Mais de faire fléchir un courage inflexible,
 De porter la douleur dans une âme insensible,
 D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
 Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
 C'est là ce que je veux ; c'est là ce qui m'irrite.
 Hercule à désarmer côutoit moins qu'Hippolyte ;
 Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
 Préparoit moins la gloire aux yeux qui l'ont dompté.
 Mais, chère Ismène, hélas ! quelle est mon imprudence !
 On ne m'opposera que trop de résistance :
 Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
 Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
 Hippolyte aimeroit ! Par quel bonheur extrême
 Aurois-je pu fléchir...

ISMÈNE

Vous l'entendrez lui-même :

Il vient à vous.

SCÈNE II. — HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE

HIPPOLYTE

Madame, avant que de partir,

J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
 Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
 Présageoit les raisons de sa trop longue absence :
 La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
 Pouvoit à l'univers le cacher si longtemps.
 Les dieux livrent enfin à la Parque homicide
 L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
 Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,

Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
 Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
 Je puis vous affranchir d'une austère tutelle ;
 Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.
 Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur ;
 Et, dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
 De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
 Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi,
 Je vous laisse aussi libre et plus libre que moi.

ARICIE

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
 D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
 Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
 Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE

Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
 Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE

De moi, seigneur ?

HIPPOLYTE

Je sais, sans vouloir me flatter,
 Qu'une superbe loi semble me rejeter :
 La Grèce me reproche une mère étrangère.
 Mais, si pour concurrent je n'avois que mon frère,
 Madame, j'ai sur lui de véritables droits
 Que je saurois sauver du caprice des lois.
 Un frein plus légitime arrête mon audace :
 Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place ;
 Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
 De ce fameux mortel que la terre a conçu.
 L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
 Athènes, par mon père accrue et protégée,
 Reconnut avec joie un roi si généreux,
 Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
 Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle :
 Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
 Assez dans ses sillons votre sang englouti
 A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
 Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
 Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
 L'Attique est votre bien. Je pars. et vais, pour vous,

Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
 Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
 Veillé-je? Puis-je croire un semblable dessein?
 Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein!
 Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
 Et que la vérité passe la renommée!
 Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir!
 N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr?
 Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
 De cette inimitié...

HIPPOLYTE

Moi, vous haïr, madame!

Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
 Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
 Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
 Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie?
 Ai-je pu résister au charme décevant...

ARICIE

Quoi, seigneur!

HIPPOLYTE

Je me suis engagé trop avant.

Je vois que la raison cède à la violence :
 Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
 Madame, il faut poursuivre; il faut vous informer
 D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
 Vous voyez devant vous un prince déplorable,
 D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
 Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
 Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté;
 Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
 Pensais toujours du bord contempler les orages;
 Asservi maintenant sous la commune loi,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi;
 Un moment a vaincu mon audace imprudente,
 Cette âme si superbe est enfin dépendante.
 Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
 Portant partout le trait dont je suis déchiré,
 Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
 Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;

Dans le fond des forêts votre image me suit;
 La lumière du jour, les ombres de la nuit,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
 Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
 Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus;
 Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;-
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune :
 Mes seuls gémissements font retentir les bois,
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
 Peut-être le récit d'un amour si sauvage
 Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
 D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
 Quel étrange captif pour un si beau lien !
 Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère :
 Songez que je vous parle une langue étrangère :
 Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
 Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés.

SCÈNE III. — HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE,
 ISMÈNE

THÉRAMÈNE

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée :
 Elle vous cherche.

HIPPOLYTE

Moi?

THÉRAMÈNE

J'ignore sa pensée.
 Mais on vous est venu demander de sa part.
 Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE

Phèdre ! Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre...

ARICIE

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre :
 Quoique trop convaincu de son inimitié,
 Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE

Cependant vous sortez. Et je pars : et j'ignore
 Si je n'offense point les charmes que j'adore !
 J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins :
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV. — HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE

HIPPOLYTE

Ami, tout est-il prêt? Mais la reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne; et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V. — PHÈDRE, HIPPOLYTE, CENONE

PHÈDRE, à Cénone, dans le fond du théâtre.

Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

CENONE

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur : vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir :
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,

J'ai voulu par des mers en être séparée;
 J'ai même défendu, par une expresse loi,
 Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
 Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
 Si la haine peut seule attirer votre haine,
 Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
 Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE

Des droits de ses enfants une mère jalouse
 Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;
 Madame, je le sais : les soupçons importuns
 Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
 Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages¹.
 Et j'en aurois peut-être essayé plus d'outrages.

PHÈDRE

Ah, seigneur ! que le ciel, j'ose ici l'attester,
 De cette loi commune a voulu m'excepter !
 Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !

HIPPOLYTE

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore :
 Peut-être votre époux voit encore le jour ;
 Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
 Neptune le protège, et ce dieu tutélaire
 Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
 Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
 En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
 Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
 Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
 Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
 Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... je m'égare,
 Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
 Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
 Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :

1. Le mot *ombrage*, dans le sens figuré, ne s'emploie guère qu'au singulier.

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
 Volage adorateur de mille objets divers,
 Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
 Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
 Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
 Il avoit votre port, vos yeux, votre langage;
 Cette noble pudeur coloroit son visage,
 Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
 Digne sujet des vœux des filles de Minos.
 Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
 Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
 Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
 Par vous auroit péri le monstre de la Crète,
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
 Pour en développer l'embarras incertain,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non : dans ce dessein je l'aurois devancée;
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
 C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
 Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
 Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
 Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
 Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
 Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
 Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
 Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

PHÈDRE

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
 Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE

Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
 Que j'accusois à tort un discours innocent.
 Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
 Et je vais...

PHÈDRE

Ah, cruel ! tu m'as trop entendue !

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connois donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins ;
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr :
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne.

CENONE

Que faites-vous, madame ! Justes dieux !
 Mais on vient : évitez des témoins odieux.
 Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI. — HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE

THÉRAMÈNE

Est-ce Phèdre qui fuit ou plutôt qu'on entraîne ?
 Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
 Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur !

HIPPOLYTE

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
 Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
 Phèdre... Mais non, grands dieux ! qu'en un profond oubli
 Cet horrible secret demeure enseveli !

THÉRAMÈNE

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
 Mais Athènes, seigneur, s'est déjà déclarée ;
 Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus :
 Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

HIPPOLYTE

Phèdre ?

THÉRAMÈNE

Un héraut chargé des volontés d'Athènes
 De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
 Son fils est roi, seigneur.

HIPPOLYTE

Dieux, qui la connoissez,
 Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

THÉRAMÈNE

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire :
 On prétend que Thésée a paru dans l'Épire.
 Mais moi, qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE

N'importe ; écoutons tout, et ne négligeons rien.
 Examinons ce bruit, remontons à sa source :
 S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
 Partons ; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
 Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — PHÈDRE, CÉNONE

PHÈDRE

Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie :
 Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
 De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
 Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé.
 Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
 J'ai dit ce que jamais on ne doit entendre.
 Ciel ! comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
 L'insensible a longtemps éludé mes discours !
 Comme il ne respiroît qu'une retraite prompte !
 Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
 Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?
 Hélas ! quand son épée alloit chercher mon sein,
 A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée ?
 Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
 Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
 Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

CÉNONE

Ainsi, dans vos malheurs, ne songeant qu'à vous plaindre,
 Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
 Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
 Dans de plus nobles soins chercher votre repos ;
 Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
 Régner, et de l'État embrasser la conduite ?

PHÈDRE

Moi, régner ! Moi, ranger un État sous ma loi,
 Quand ma foible raison ne règne plus sur moi !
 Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
 Quand sous un joug honteux à peine je respire !
 Quand je me meurs !

CÉNONE

Fuyez.

PHÈDRE

Je ne le puis quitter.

CÉNONE

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter ?

PHÈDRE

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
 De l'austère pudeur les bornes sont passées :
 J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
 Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.
 Toi-même, rappelant ma force défaillante,
 Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
 Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
 Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

CÉNONE

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
 De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable ?
 Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
 Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?
 Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
 Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée !
 Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
 Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux !

PHÈDRE

Cénone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse,
 Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
 Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
 Entend parler d'amour pour la première fois :
 Peut-être sa surprise a causé son silence ;
 Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

CÉNONE

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHÈDRE

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

CÉNONE

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE

Je ne me verrai point préférer de rivale.
 Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison :
 Sers ma fureur, Cénone, et non point ma raison.
 Il oppose à l'amour un cœur inaccessible ;
 Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible :
 Les charmes d'un empire ont paru le toucher ;
 Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher ;
 Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,

Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
 Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
 C enone; fais briller la couronne à ses yeux :
 Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
 Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
 Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
 Il instruira mon fils dans l'art de commander;
 Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
 Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
 Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
 Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
 Presse, pleure, g mis; peins-lui Phèdre mourante,
 Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
 Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
 Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II. — PHÈDRE

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
 Implacable Vénus, suis-je assez confondue !
 Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
 Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
 Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
 Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
 Hippolyte te fuit; et, bravant ton courroux,
 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
 Ton nom semble offenser ses superbes oreilles :
 Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles.
 Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
 C enone ! On me déteste; on ne t'écoute pas ?

SCÈNE III. — PHÈDRE, C NONE

C NONE

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
 Madame; rappelez votre vertu passée :
 Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux;
 Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
 Le peuple pour le voir court et se précipite.
 Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte,
 Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE

Mon époux est vivant, C enone; c'est assez.

J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE

Quoi?

PHÈDRE

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

ŒNONE

Vous mourez?

PHÈDRE

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui!
Mon époux va paroître, et son fils avec lui!
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés!
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son peuple et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairoit en vain : je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes :
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre¹?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,

1. « Usque adeone mori miserum est? »

(VIRGILE. *Œnide*, liv. XII, v. 646.)

Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

ŒNONE

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre ;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?
C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-même en expirant appuyez ses discours.
A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
Je serai devant lui trop facile à confondre :
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHÈDRE

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
Vous le craignez : osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

ŒNONE

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède :
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils :

Un père, en punissant, madame, est toujours père;
 Un supplice léger suffit à sa colère.
 Mais, le sang innocent dût-il être versé,
 Que ne demande point votre honneur menacé?
 C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
 Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
 Madame; et pour sauver votre honneur combattu,
 Il faut immoler tout, et même la vertu.
 On vient; je vois Thésée.

PHÈDRE

Ah! je vois Hippolyte;
 Dans ses yeux insolents, je vois ma perte écrite.
 Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
 Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV. — THÉSÉE, PHÈDRE, HIPPOLYTE,
 THÉRAMÈNE, CENONE

THÉSÉE

La fortune à mes yeux cesse d'être opposée,
 Madame, et dans vos bras met...

PHÈDRE

Arrêtez, Thésée.

Et ne profanez point des transports si charmants :
 Je ne mérite plus ces doux empressements;
 Vous êtes offensé. La fortune jalouse
 N a pas en votre absence épargné votre épouse.
 Indigne de vous plaire et de vous approcher,
 Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

SCÈNE V. — THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE

THÉSÉE

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
 Mon fils?

HIPPOLYTE

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
 Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
 Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir;
 Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
 Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE

Je ne la cherchois pas ;
 C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
 Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène
 Confier en partant Aricie et la reine :
 Je fus même chargé du soin de les garder.
 Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
 Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
 Sur de vils ennemis a montré son adresse :
 Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
 D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
 Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
 Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
 Avoit de votre bras senti la pesanteur ;
 Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
 Vous aviez des deux mers assuré les rivages ;
 Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages ;
 Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
 Déjà de son travail se reposait sur vous.
 Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
 Je suis même encor loin des traces de ma mère !
 Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper :
 Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
 Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
 Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
 Éternisant des jours si noblement finis,
 Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE

Que vois-je ? Quelle horreur dans ces lieux répandue
 Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?
 Si je reviens si craint et si peu désiré,
 O ciel ! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
 Je n'avois qu'un ami : son imprudente flamme
 Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme ;
 Je servois à regret ses desseins amoureux ;
 Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
 Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
 J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
 Livré par ce barbare à des monstres cruels
 Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
 Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
 Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.

Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé :
 J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
 D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
 A ses monstres lui-même a servi de pâture.
 Et lorsque avec transport je pense m'approcher
 De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
 Que dis-je ? quand mon âme, à soi-même rendue,
 Vient se rassasier d'une si chère vue,
 Je n'ai pour tout accueil que des frémissements ;
 Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements :
 Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
 Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
 Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
 Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
 La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
 A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
 Vous ne répondez point ! Mon fils, mon propre fils
 Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
 Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
 Connoissons à la fois le crime et le coupable :
 Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

SCÈNE VI. — HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE

HIPPOLYTE

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
 Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
 Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?
 Dieux ! que dira le roi ? Quel funeste poison
 L'amour a répandu sur toute sa maison !
 Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
 Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve !
 De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter :
 Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
 Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
 Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
 Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — THÉSÉE, CENONE

THÉSÉE

Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de son père.
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis :
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !
Projets audacieux ! détestable pensée !
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours !
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir !
Et Phèdre différoit à le faire punir !
Le silence de Phèdre épargnoit le coupable !

CENONE

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable :
Honteuse du dessein d'un amant furieux
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phèdre mouroit, seigneur, et sa main meurtrière
Éteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver,
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver :
Et, plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE

Le perfide ! il n'a pu s'empêcher de pâlir :
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse ;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athènes déjà s'étoit-il déclaré ?

CENONE

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine :
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

CENONE

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle ;
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II. — THÉSÉE, HIPPOLYTE

THÉSÉE

Ah ! le voici. Grands dieux ! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère !
Et ne devoit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains !

HIPPOLYTE

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE

Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
Fuis, traître ! Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine :
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire,
Fuis : et, si tu ne veux qu'un châtement soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je ; et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,

Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle;
 Avare du secours que j'attends de tes soins,
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
 Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père;
 J'abandonne ce traître à toute ta colère;
 Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :
 Thésée à tes fureurs connoitra tes bontés.

HIPPOLYTE

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !
 Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite ;
 Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
 Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix.

THÉSÉE

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
 Phèdre enseveliroit ta brutale insolence :
 Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
 Le fer qui dans ses mains aide à te condamner ;
 Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
 Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE

D'un mensonge si noir justement irrité,
 Je devrois faire ici parler la vérité,
 Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
 Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
 Examinez ma vie, et songez qui je suis.
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
 Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés ;
 Et jamais on n'a vu la timide innocence
 Passer subitement à l'extrême licence.
 Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
 Un perfide assassin, un lâche incestueux.
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
 Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
 Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
 Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE

Oui, c'est ce même orgueil, lâche ! qui te condamne.
 Je vois de tes froideurs le principe odieux :
 Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux ;
 Et pour tout autre objet ton âme indifférente
 Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
 N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
 Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
 J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
 Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;
 La fille de Pallante a vaincu votre fils :
 Je l'adore ; et mon âme, à vos ordres rebelle,
 Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE

Tu l'aimes ? ciel ! Mais non, l'artifice est grossier :
 Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime ;
 Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.
 Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer !
 Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?
 Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
 Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
 Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice :
 Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez ?

THÉSÉE

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE

Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue ;
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III. — THÉSÉE

Misérable, tu cours à ta perte infaillible !
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois ; et je sens que, malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé :
Jamais père, en effet, fut-il plus outragé !
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable !

SCÈNE IV. — THÉSÉE, PHÈDRE

PHÈDRE

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi ;
 Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi :
 Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
 S'il en est temps encore, épargnez votre race,
 Respectez votre sang ; j'ose vous en prier :
 Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
 Ne me préparez point la douleur éternelle
 De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé ;
 Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé :
 Une immortelle main de sa perte est chargée,
 Neptune me la doit ; et vous serez vengée.

PHÈDRE

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités...

THÉSÉE

Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés !
 Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes :
 Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes ;
 Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
 Tous ses crimes encor ne vous sont point connus :
 Sa fureur contre vous se répand en injures ;
 Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;
 Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
 Qu'il l'aime.

PHÈDRE

Quoi, seigneur !

THÉSÉE

Il l'a dit devant moi :
 Mais je sais rejeter un frivole artifice.
 Espérons de Neptune une prompte justice :
 Je vais moi-même encore au pied de ses autels
 Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCÈNE V. — PHÈDRE

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille !
 Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille !
 Quel coup de foudre, ô ciel ! et quel funeste avis !

Je volois tout entière au secours de son fils ;
 Et, m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
 Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
 Qui sait même où m'alloit porter ce repentir ?
 Peut-être à m'accuser j'aurais pu consentir ;
 Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
 L'affreuse vérité me seroit échappée.
 Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi !
 Aricie a son cœur ! Aricie a sa foi !
 Ah, dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
 S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
 Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
 Fût contre tout mon sexe également armé :
 Une autre cependant a fléchi son audace ;
 Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.
 Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir :
 Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir.
 Et je me chargerois du soin de le défendre !

SCÈNE VI. — PHÈDRE, ŒNONE

PHÈDRE

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

ŒNONE

Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
 J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir ;
 J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE

Œnone, qui l'eût cru ? j'avois une rivale !

ŒNONE

Comment !

PHÈDRE

Hippolyte aime ; et je n'en puis douter.
 Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,
 Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
 Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
 Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :
 Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE

Aricie !

PHÈDRE

Ah ! douleur non encore éprouvée !

A quel nouveau tourment je me suis réservée !
 Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
 La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
 Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
 N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
 Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
 Comment se sont-ils vus ? depuis quand ? dans quels lieux ?
 Tu le savois : pourquoi me laissois-tu séduire ?
 De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
 Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?
 Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?
 Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence :
 Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence ;
 Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux ;
 Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux !
 Et moi, triste rebut de la nature entière,
 Je me cachois au jour, je fuyois la lumière ;
 La mort est le seul dieu que j'osois implorer.
 J'attendois le moment où j'allois expirer ;
 Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
 Encor, dans mon malheur de trop près observée,
 Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.
 Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir ;
 Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
 Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

CENONE

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
 Ils ne se verront plus.

PHÈDRE

Ils s'aimeront toujours !
 Au moment que je parle, ah, mortelle pensée !
 Ils bravent la fureur d'une amante insensée !
 Malgré ce même exil qui va les écarter,
 Ils font mille serments de ne se point quitter.
 Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
 Cénone, prends pitié de ma jalouse rage.
 Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux
 Contre un sang odieux réveiller le courroux :
 Qu'il ne se borne pas à des peines légères ;
 Le crime de la sœur passe celui des frères.
 Dans mes jaloux transports je le veux implorer.

Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
 Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
 Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
 Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
 Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
 Je respire à la fois l'inceste et l'imposture;
 Mes homicides mains, prompts à me venger
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
 Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue!
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
 Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux;
 Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
 Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale;
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
 Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
 Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
 Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
 Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible¹;
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
 Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille;
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
 Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie
 Je rends dans les tourments une pénible vie.

CENONE

Hé! repoussez, madame, une injuste terreur!
 Regardez d'un autre œil une excusable erreur.

1. Racine, ayant à peindre le dernier égarement de la passion, n'y mêle aucun de ces traits qui sentent la folie physique. Les idées de Phèdre ne sont point interrompues par ce désordre factice, qui n'est qu'un charlatanisme d'auteur; les phrases ne sont pas coupées par des points, par une foule de réticences affectées : tous ces prestiges de l'école moderne, si favorables à la médiocrité, mais que le véritable talent dédaigne, n'étaient pas à la mode du temps de Racine. Il y a de la suite et de la liaison dans le discours de Phèdre, quoiqu'elle soit égarée par la passion, parce que toute passion a sa logique, sa manière de raisonner, qu'elle suit constamment. Le poète qui s'écarte de cette marche ignore son art et le cœur humain. (GEOFFROY.)

Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
 Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
 Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
 L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
 La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
 Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
 Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
 Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
 Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
 Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE

Qu'entends-je ! Quels conseils ose-t-on me donner ?
 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
 Malheureuse ! voilà comme tu m'as perdue ;
 Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
 Tes prières m'ont fait oublier mon devoir ;
 J'évitois Hippolyte ; et tu me l'as fait voir.
 De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
 A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
 Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
 Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
 Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable !
 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
 Puisse le juste ciel dignement te payer !
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer
 Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
 Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
 Et leur osent du crime aplanir le chemin !
 Détestables flatteurs, présent le plus funeste
 Que puisse faire aux rois la colère céleste !

GENONE, seule.

Ah, dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
 Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE

ARICIE

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?

Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime?
 Cruel, si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
 Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
 Partez; séparez-vous de la triste Aricie;
 Mais du moins en partant assurez votre vie,
 Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
 Et forcez votre père à révoquer ses vœux :
 Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
 Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
 Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE

Hé! que n'ai-je point dit!

Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit?
 Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
 D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
 Vous seule avez percé ce mystère odieux.
 Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux.
 Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
 Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
 Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé :
 Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
 Madame; et que jamais une bouche si pure
 Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
 Sur l'équité des dieux osons nous confier;
 Ils ont trop d'intérêt à me justifier :
 Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
 N'en sauroit éviter la juste ignominie.
 C'est l'unique respect que j'exige de vous.
 Je permets tout le reste à mon libre courroux :
 Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite;
 Osez me suivre, osez accompagner ma fuite;
 Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané
 Où la vertu respire un air empoisonné;
 Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
 De la confusion que ma disgrâce y jette.
 Je vous puis de la fuite assurer les moyens :
 Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens;
 De puissants défenseurs prendront notre querelle;
 Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
 A nos amis communs portons nos justes cris;
 Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
 Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,

Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
 L'occasion est belle, il la faut embrasser...
 Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer!
 Votre seul intérêt m'inspire cette audace :
 Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?
 Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

ARICIE

Hélas! qu'un tel exil, seigneur, me seroit cher!
 Dans quels ravissements, à votre sort liée,
 Du reste des mortels je vivrois oubliée!
 Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
 Me puis-je avec honneur dérober avec vous?
 Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévère,
 Je me puis affranchir des mains de votre père :
 Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents;
 Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
 Mais vous m'aimez, seigneur; et ma gloire alarmée...

HIPPOLYTE

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
 Un plus noble dessein m'amène devant vous :
 Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
 Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
 Le don de notre foi ne dépend de personne.
 L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
 Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
 Des princes de ma race, antiques sépultures,
 Est un temple sacré formidable aux parjures.
 C'est là que les mortels n'osent jurer en vain :
 Le perfide y reçoit un châtement soudain;
 Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
 Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
 Nous irons confirmer le serment solennel;
 Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère;
 Nous le prierons tous deux de nous servir de père.
 Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
 Et la chaste Diane, et l'auguste Junon;
 Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
 Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE

Le roi vient : fuyez, prince, et partez promptement.

Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez; et laissez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCÈNE II. — THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE

THÉSÉE

Dieux ! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux !

ARICIE

Songez à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III. — THÉSÉE, ARICIE

THÉSÉE

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame : que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité :
De votre injuste haine il n'a pas hérité;
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE

J'entends : il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE

Lui, seigneur ?

THÉSÉE

Vous deviez le rendre moins volage :
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux

Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux !
 Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
 Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides ;
 Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
 Ne vous hâsse assez pour exaucer vos vœux.
 Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes :
 Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
 Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
 Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
 J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
 Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
 Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
 Un... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
 Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
 Je l'affligerois trop si j'osois achever.
 J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
 Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCÈNE IV. — THÉSÉE

Quelle est donc sa pensée ? et que cache un discours
 Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
 Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
 Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
 Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
 Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
 Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
 Une seconde fois interrogeons Œnone :
 Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
 Gardes, qu'Œnone sorte, et vienne seule ici.

SCÈNE V. — THÉSÉE, PANOPE

PANOPE

J'ignore le projet que la reine médite,
 Seigneur ; mais je crains tout du transport qui l'agite.
 Un mortel désespoir sur son visage est peint ;
 La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
 Déjà, de sa présence avec honte chassée,

Dans la profonde mer Cœnone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE

Qu'entends-je?

PANOPE

Son trépas n'a point calmé la reine;
Le trouble semble croître en son âme incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle;
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus;
Elle a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, seigneur; daignez la secourir.

THÉSÉE

O ciel! Cœnone est morte, et Phèdre veut mourir!
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
(*Seul.*)

Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

SCÈNE VI. — THÉSÉE, THÉRAMÈNE

THÉSÉE

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE

Dieux!

THÉRAMÈNE

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE

Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatients ont hâté son trépas !
Quel coup me l'a ravi ? quelle foudre soudaine ?

THÉRAMÈNE

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char ; ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés ;
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes ;
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,

Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
 La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
 Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix;
 En efforts impuissants leur maître se consume,
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite;
 L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé;
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur : cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
 Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
 J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
 De son généreux sang la trace nous conduit;
 Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
 « Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
 « Prends soin après ma mort de la triste Arcie.
 « Cher ami, si mon père un jour désabuse
 « Plaint le malheur d'un fils fausement accusé.
 « Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 « Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
 « Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
 Triste objet où des dieux triomphe la colère :
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

THÉSÉE

O mon fils ! cher espoir que je me suis ravi !
 Inexorables dieux, qui m'avez trop servi !
 A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THÉRAMÈNE

La timide Aricie est alors arrivée :
 Elle venoit, seigneur, fuyant votre courroux,
 A la face des dieux l'accepter pour époux,
 Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
 Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
 Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
 Elle veut quelque temps douter de son malheur;
 Et, ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
 Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
 Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
 Par un triste regard elle accuse les dieux;
 Et froide, gémissante, et presque inanimée,
 Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
 Ismène est auprès d'elle; Ismène, tout en pleurs,
 La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
 Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
 Vous dire d'un héros la volonté dernière,
 Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
 Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
 Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII. — THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE,
 PANOPE, GARDES

THÉSÉE

Hé bien ! vous triomphez, et mon fils est sans vie !
 Ah ! que j'ai lieu de craindre; et qu'un cruel soupçon
 L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
 Mais, madame, il est mort, prenez votre victime;
 Jouissez de sa perte, injuste ou légitime :
 Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
 Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
 Son trépas à mes pleurs offre assez de matières
 Sans que j'aie à chercher d'odieuses lumières,
 Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
 Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
 Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
 De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
 Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
 De l'univers entier, je voudrois me bannir.
 Tout semble s'élever contre mon injustice;

L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
 Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
 Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux ;
 Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
 Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
 Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
 Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence ;
 Il faut à votre fils rendre son innocence :
 Il n'étoit point coupable¹.

THÉSÉE

Ah ! père infortuné !
 Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
 Cruelle ! pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée :
 C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
 Osai jeter un œil profane, incestueux.
 Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
 La détestable CEnone a conduit tout le reste.
 Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
 Ne découvrit un feu qui lui faisoit horreur :
 La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
 S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
 Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
 A cherché dans les flots un supplice trop doux.
 Le fer auroit déjà tranché ma destinée ;
 Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée :
 J'ai voulu, devant vous, exposant mes remords,
 Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
 J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
 Un poison que Médée apporta dans Athènes.
 Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
 Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
 Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
 Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
 Et la mort, à mes yeux déroband la clarté,
 Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

1. Racine s'était proposé d'inspirer plus de pitié pour Phèdre coupable que pour Hippolyte innocent, et, par un prodige de son art, il y est parvenu. (LA HARPE.)

PANOPE

Elle expire, seigneur !

THÉSÉE

D'une action si noire

Que ne peut avec elle expirer la mémoire !

Allons, de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,

Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils !

Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,

Expier la fureur d'un vœu que je déteste :

Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;

Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,

Que, malgré les complots d'une injuste famille,

Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille !





ESTHER

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

1689

PRÉFACE

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit, et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation; on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées; on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes : et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourroient avoir apportées de leurs provinces; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix; et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût

mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendit la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet : d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui seroit, à mon avis, une espèce de sacrilège, je pourrois remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose : et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque sorte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit, qui étoit de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le cœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu partie du chœur que les païens employoient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

À dire vrai, je ne pensois guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper; et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour, le roi lui-même, qui en avoit été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété, qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus : car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étoient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que

ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce¹. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient si, ce péril étant passé, elles lui en avoient rendu de médiocres actions de grâces? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne reçoit de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoin ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PERSONNAGES²

ASSUÉRUS, roi de Perse.
 ESTHER, reine de Perse.
 MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
 AMAN, favori d'Assuérus.
 ZARÈS, femme d'Aman.
 HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
 ASAPH, autre officier d'Assuérus.
 ÉLISE, confidente d'Esther.
 THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
 GARDES DU ROI ASSUÉRUS.
 CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

LA PIÉTÉ fait le Prologue.

PROLOGUE³

LA PIÉTÉ

Du séjour bienheureux de la Divinité
 Je descends dans ce lieu par la Grâce habité;
 L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,

1. Ce musicien s'appelait Moreau.

2. Dans le privilège accordé aux dames de Saint-Cyr pour faire imprimer *Esther*, cette pièce ne porte pas le titre de tragédie, mais seulement d'*ouvrage de poésie tiré de l'Écriture sainte, propre à être récité et à être chanté*.

3. Tous les personnages de cette pièce étoient distribués aux demoiselles de Saint-Cyr, lorsque la jeune mademoiselle de Caylus, qui avoit été élevée dans cette maison et n'en étoit sortie que depuis peu de temps, témoigna une grande envie de faire quelque

Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
 Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
 Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
 Je nourris dans son cœur la semence féconde
 Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
 Un roi qui me protège, un roi victorieux,
 A commis à mes soins ce dépôt précieux.
 C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
 Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
 Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
 Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
 Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire !
 Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
 Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
 Les noms prédestinés des rois que tu chéris !
 Tu m'écoutes; ma voix ne t'est point étrangère :
 Je suis la Piété, cette fille si chère,
 Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
 Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
 Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
 La chaleur se répand du couchant à l'aurore¹.
 Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
 Humilier ce front de splendeur couronné,
 Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
 Baiser avec respect le pavé de tes temples.
 De ta gloire animé, lui seul de tant de rois,
 S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
 Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
 S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie;
 La discorde en fureur frémit de toutes parts;
 Tout semble abandonner tes sacrés étendards :
 Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
 Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
 Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
 Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi,
 Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
 De la religion soutient tout l'édifice.

personnage, ce qui engagea l'auteur à faire pour elle ce prologue très heureusement imaginé. C'est un cadre où l'auteur a su renfermer délicatement les plus magnifiques éloges du roi, de M^{me} de Maintenon et de la communauté de Saint-Cyr. (L. R.)

1. Il s'agit ici des missions étrangères et des travaux apostoliques dans l'Orient et dans le Nouveau-Monde, que Louis XIV encourageait par ses bienfaits. (GEOFFROY.)

Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
 Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
 Lorsque des nations à sa perte animées
 Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
 Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil;
 Ils viennent se briser contre le même écueil :
 Déjà, rompant partout leurs plus fermes barrières,
 Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
 Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
 Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
 Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
 Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
 Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
 L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
 Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
 Quand son roi lui dit : Pars, il s'élançe avec joie,
 Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
 Et, tranquille, à ses pieds revient le déposer¹.
 Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
 Vous qui goûtez ici des délices si pures,
 S'il permet à son cœur un moment de repos,
 A vos jeux innocents appelez ce héros,
 Retracedez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
 Et sur l'impïété la foi victorieuse.
 Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
 Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions;
 Profanes amateurs de spectacles frivoles,
 Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
 Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
 Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'appartement d'Esther.

SCÈNE I. — ESTHER, ÉLISE

ESTHER

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!
 Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
 Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,

1. Allusion à la campagne de 1688, dans laquelle le grand dauphin prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim, et conquit le Palatinat. (G.)

Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
 Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
 M'aïdois à soupïrer les malheurs de Sïon !
 Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
 Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?
 Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
 Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE

Au bruit de votre mort justement éplorée,
 Du reste des humains je vivois séparée,
 Et de mes tristes jours n'attendois que la fin,
 Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
 « C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse,
 « Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse,
 « Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
 « Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
 « Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
 « Sïon : le jour approche où le Dieu des armées
 « Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
 « Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui ».
 Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
 Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
 O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux,
 Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
 Le fier Assuérus couronne sa captive,
 Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive !
 Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
 Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
 De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place¹,
 Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
 La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
 Vasthi régna longtemps sur son âme offensée.

1. Vasthi eut raison d'opposer les lois de la pudeur aux caprices d'un roi ivre qui, dans une débauche, voulait exposer sa femme aux regards des courtisans. Assuérus était doublement dégradé, et par une honteuse ivresse, et par un oubli encore plus honteux de ce qu'il devait aux mœurs et aux usages de la Perse. Mais Racine n'avait garde de rendre Assuérus odieux, et Vasthi intéressante : il a supprimé sagement la cause de cette disgrâce, laissant entendre seulement qu'elle étoit la suite de l'orgueil insensé de l'altière Vasthi. (G.)

Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée :
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité ;
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis :
Je vins ; mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt ?
Chacune avoit sa brigade et de puissants suffrages :
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages ;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours ;
Et moi, pour toute brigade et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes :
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un sombre silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur :
« Soyez reine », dit-il ; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;

Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
 Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
 Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins !
 Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise,
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
 Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
 Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
 Voit de son temple saint les pierres dispersées,
 Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées¹ !

ÉLISE

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis :
 Celui par qui le ciel règle ma destinée
 Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE

Mardochée ? Hé ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
 Absent, je le consulte, et ses réponses sages
 Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
 Un père a moins de soin du salut de son fils.
 Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
 J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
 Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.
 Cependant mon amour pour notre nation
 A rempli ce palais de filles de Sion,
 Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
 Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,
 Je mets à les former mon étude et mes soins ;
 Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
 Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
 Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
 Et goûter le plaisir de me faire oublier².
 Mais à tous les Persans je cache leurs familles.

1. Comparez avec ce récit le *Livre d'Esther*, chap. II. Racine, dans toute cette scène, suit les Livres saints.

2. Ce trait admirable de la modestie d'Esther s'appliquait à M^{me} de Maintenon, qui venait à Saint-Cyr oublier l'éclat et les grandeurs de la cour. (G.)

Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité¹.

SCÈNE II. — ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR

UNE ISRAÉLITE, *chantant derrière le théâtre.*

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE

J'en reconnois les agréables sons :
C'est la reine.

TOUTES DEUX

Courons, mes sœurs, obéissons.

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.*

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens !
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?

Tout l'univers admiroit ta splendeur :

Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur

Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,

1. Il s'en faut bien que cette scène soit, comme on l'a dit, inutile à l'action, puisqu'elle fait connaître les événements de l'avant-scène, et trace les caractères d'Esther et de Mardochée. Le sujet n'y est pas entièrement exposé ; mais ce n'est pas une règle essentielle, que toute l'exposition se trouve dans la première scène. (G.)

Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
 Puissé-je demeurer sans voix,
 Si dans mes chants ta douleur retracée
 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
 Sacrés monts, fertiles vallées,
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos aïeux
 Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
 Et de tes tours les magnifiques faites ?
 Quand verrai-je de toutes parts
 Les peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
 Sacrés monts, fertiles vallées,
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos aïeux
 Serons-nous toujours exilées ?

SCÈNE III. — ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE,

LE CHŒUR

ESTHER

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
 Que vois-je ? Mardochée ! O mon père, est-ce vous ?
 Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
 A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?
 Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
 Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
 Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE

O reine infortunée !
 O d'un peuple innocent barbare destinée !
 Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
 Nous sommes tous perdus ! et c'est fait d'Israël !

ESTHER

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
 Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
 Les glaives, les couteaux, sont déjà préparés;
 Toute la nation à la fois est proscrite.
 Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
 A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit;
 Et le roi, trop crédule a signé cet édit.
 Prévenu contre nous par cette bouche impure,
 Il nous croit en horreur à toute la nature.
 Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
 Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
 Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage?
 Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge;
 Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
 As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
 En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :
 Il faut les secourir; mais les heures sont chères;
 Le temps vole et bientôt amènera le jour
 Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
 Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
 Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
 Aux timides mortels cachent ici les rois?
 Au fond de leur palais leur majesté terrible
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
 Et la mort est le prix de tout audacieux
 Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
 Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
 Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.

Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
 Je suis à cette loi, comme une autre, soumise :
 Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
 Qu'il me cherche, ou du moins, qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
 Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
 Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
 N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?
 Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre :
 En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
 Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
 S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
 Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
 Par la plus foible main qui soit dans l'univers ;
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
 Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,

A prier avec vous jour et nuit assidus,
 Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
 Demain, quand le soleil rallumera le jour,
 Contente de périr, s'il faut que je périsse,
 J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
 Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

SCÈNE IV. — ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR

ESTHER

O mon souverain roi ;

Me voici donc tremblante et seule devant toi !
 Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
 Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
 Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
 Même tu leur promis de ta bouche sacrée
 Une prospérité d'éternelle durée.
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
 La nation chérie a violé sa foi ;
 Elle a répudié son époux et son père,
 Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.
 Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
 Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
 Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
 Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
 Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
 Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
 Pourroit anéantir la foi de tes oracles,
 Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
 Le saint que tu promets, et que nous attendons ?
 Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
 Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
 Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
 Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
 Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
 Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
 Et que je mets au rang des profanations

Leur table, leurs festins et leurs libations;
 Que même cette pompe où je suis condamnée,
 Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée
 Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
 Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
 Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
 Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
 J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
 Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
 Ce moment est venu : ma prompte obéissance
 Va d'un roi redoutable affronter la présence.
 C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
 Devant ce fier lion qui ne te connoît pas;
 Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
 Les orages, les vents, les cieux te sont soumis;
 Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V. — LE CHŒUR

(Toute cette scène est chantée.)

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
 A nos sanglots donnons un libre cours;
 Levons les yeux vers les saintes montagnes
 D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux,
 Il ne fut jamais sous les cieux
 Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
 De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
 Et traîné ses enfants captifs en mille lieux?

TOUT LE CHŒUR

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE

Foibles agneaux livrés à des loups furieux,
 Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR
O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE
Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE
Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR
Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*
Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère,
Le fils dans les bras de son père !
Que de corps entassés ! Que de membres épars,
Privés de sépultures !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclorre :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE
Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR
Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Hé quoi ! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

UNE AUTRE

Ce Dieu jaloux, ce dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges ;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES

Dieu, qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges ;

TOUT LE CHŒUR

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire :
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR

Tu vois nos pressants dangers :
 Donne à ton nom la victoire ;
 Ne souffre point que ta gloire
 Passe à des dieux étrangers.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCÈNE I. — AMAN, HYDASPE

AMAN

Hé quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
 Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire¹?

HYDASPE

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
 Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi :
 Venez. Partout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
 Je me souviens toujours que je vous ai juré
 D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
 Tout ce que ce palais renferme de mystères.
 Le roi d'un noir chagrin paroît enveloppé :
 Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
 Pendant que tout gardoit un silence paisible,
 Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible :
 J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours :
 Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours :
 Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche ;
 Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
 Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
 Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
 Pour écarter de lui ces images funèbres,
 Il s'est fait apporter ces annales célèbres
 Où les faits de son règne, avec soin amassés,
 Par de fidèles mains chaque jour sont tracés ;

1. Ce lieu est la chambre même où est le trône d'Assuérus.

On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance,
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée?

HYDASPE

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieus...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre âme en m'écoutant paroît tout interdite;
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN

Peux-tu le demander dans la place où je suis?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable!

HYDASPE

Hé! qui jamais du ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN

L'univers! Tous les jours un homme... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE

Quel est cet ennemi de l'État et du roi?

AMAN

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE

Qui? ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN

Oui, lui-même.

HYDASPE

Hé, seigneur! d'une si belle vie

Un si foible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
 En vain de la faveur du plus grand des monarques
 Tout révère à genoux les glorieuses marques;
 Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
 N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
 Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
 Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
 Présente à mes regards un front séditieux,
 Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux !
 Du palais cependant il assiège la porte :
 A quelque heure que j'entre, Hydaspes, ou que je sorte,
 Son visage odieux m'afflige et me poursuit;
 Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
 Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
 Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
 Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
 Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
 D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
 Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
 Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
 Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
 Découvert de Tharès le complot sanguinaire.
 Le roi promit alors de le récompenser.
 Le roi depuis ce temps paroît n'y plus penser.

AMAN

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
 J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
 Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
 Je gouverne l'empire où je fus acheté;
 Mes richesses des rois égalent l'opulence;
 Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
 Cependant (des mortels aveuglement fatal !)
 De cet amas d'honneurs la douceur passagère
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
 Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;

Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi, refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémissent ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;
« Répandus sur la terre, ils en couvroient la face ;
« Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
« Aussitôt de la terre ils disparurent tous ».

HYDASPE

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé ;
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,

« Et d'un culte profane infecte votre empire?
 « Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
 « Du reste des humains ils semblent divisés,
 « N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
 « Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
 « Prévenez, punissez leurs insolents efforts;
 « De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
 Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
 « Assure, me dit-il, le repos de ton roi ;
 « Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi ».
 Toute la nation fut ainsi condamnée.
 Du carnage avec lui je réglai la journée.
 Mais de ce traître enfin le trépas différé
 Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
 Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
 Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN

Je viens pour épier le moment favorable.
 Tu connois, comme moi, ce prince inexorable :
 Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,
 De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
 Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
 Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
 Élever de sa mort le honteux instrument.

AMAN

J'entends du bruit; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE

Il suffit.

SCÈNE II. — ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH,
 SUITE D'ASSUÉRUS

ASSUÉRUS

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
 Deux traîtres dans son lit assassinoient leur roi?

Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III. — ASSUÉRUS, ASAPH

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
 J'avois presque oublié l'attentat parricide ;
 Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
 Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
 Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
 Et que dans les tourments ils laissèrent la vie ;
 Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
 Sut de leur noir complot développer le fil,
 Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
 Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
 Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ?

ASAPH

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS

O d'un si grand service oublié trop condamnable !
 Des embarras du trône effet inévitable !
 De soins tumultueux un prince environné
 Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
 L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ;
 Mais, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe :
 Et de tant de mortels à toute heure empressés
 A nous faire valoir leurs soins intéressés,
 Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
 Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
 Du mérite oublié nous fassent souvenir,
 Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
 Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
 Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance !
 Et qui voudroit jamais s'exposer pour son roi ?
 Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
 Vit-il encore ?

ASAPH

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire ?
 Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS

Et son pays?

ASAPH

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS

Il est donc Juif? O ciel, sur le point que¹ la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un!

SCÈNE IV. — ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH

HYDASPE

Seigneur?

ASSUÉRUS

Regarde à cette porte,
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS

Qu'il entre? Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V. — ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH

ASSUÉRUS

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois

1. Sur le point que se disait alors, mais ne se dit plus aujourd'hui.

Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
 Un reproche secret embarrasse mon âme.
 Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme :
 Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
 Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
 Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
 Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime?
 Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
 Puis-je récompenser le mérite et la foi?
 Ne donne point de borne à ma reconnaissance :
 Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer;
 Et quel autre que toi peut-on récompenser?

ASSUÉRUS

Que penses-tu?

AMAN

Seigneur, je cherche, j'envisage
 Des monarques persans la conduite et l'usage :
 Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous;
 Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous?
 Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
 Vous voulez d'un sujet reconnoître le zèle :
 L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
 Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
 De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
 Et portant sur le front le sacré diadème,
 Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
 Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené;
 Que, pour comble de gloire et de magnificence,
 Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
 Enfin de votre empire après vous le premier,
 Par la bride guidât son superbe coursier;
 Et lui-même, marchant en habits magnifiques,
 Criât à haute voix dans les places publiques :
 « Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le roi
 « Honore le mérite, et couronne la foi ».

ASSUÉRUS

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
 Avec mes volontés ton sentiment conspire.
 Va, ne perds point de temps : ce que tu m'as dicté,

Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
 La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
 Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
 C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui ;
 Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;
 Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
 Sortez tous.

AMAN

Dieux !

SCÈNE VI. — ASSUÉRUS,

Le prix est sans doute inouï :
 Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui ;
 Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
 Plus même de ce Juif la race est odieuse,
 Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
 Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
 On verra l'innocent discerné du coupable :
 Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable,
 Leurs crimes...

SCÈNE VII. — ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR

PARTIE DU CHŒUR

*(Esther entre s'appuyant sur Élise ; quatre Israélites
 soutiennent sa robe.)*

ASSUÉRUS

Sans mon ordre on porte ici ses pas !
 Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
 Gardes... C'est vous, Esther ? Quoi ! sans être attendue ?

ESTHER

Mes filles, soutenez votre reine éperdue :
 Je me meurs...

(Elle tombe évanouie.)

ASSUÉRUS

Dieux puissants ! quelle étrange pâleur
 De son teint tout à coup efface la couleur !
 Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ?
 Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
 Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main
 Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi :
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle...

ASSUÉRUS

O soleil ! ô flambeau de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même ; et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié?

ESTHER

Eh ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres ;

Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
 Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
 Et crois que votre front prête à mon diadème
 Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
 Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
 Quel sujet important conduit ici vos pas.
 Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
 Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
 Parlez : de vos désirs le succès est certain
 Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore,
 Un intérêt pressant veut que je vous implore :
 J'attends ou mon malheur ou ma félicité.
 Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
 Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
 Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
 Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
 Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
 Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
 Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
 J'oserai devant lui rompre ce grand silence ;
 Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez ;
 Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(A ceux de sa suite.)
 Vous, que l'on cherche Aman ; et qu'on lui fasse entendre
 Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

SCÈNE VIII. — ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
 HYDASPE, PARTIE DU CHŒUR

HYDASPE

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
 Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée ;
 Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
 Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
 De vos propres clartés me prêter le secours.
 Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
 Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
 A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX. — ÉLISE, PARTIE DU CHŒUR

(Cette scène est partie déclamée et partie chantée.)

ÉLISE

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes ?
 D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ?
 Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
 Dont les œuvres vont éclater ?
 Vous avez vu quelle ardente colère
 Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE

Comment ce courroux si terrible
 En un moment s'est-il évanoui ?

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible :
 Le lion rugissant est un agneau paisible.
 Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
 Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR *chante.*

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
 Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile.
 Obéit à la main qui détourne son cours,
 Et, laissant de ses eaux partager le secours,

Va rendre tout un champ fertile,
 Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
 Le cœur des rois est ainsi dans ta main !

ÉLISE

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
 Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
 Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAÉLITE

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE

Aux feux inanimés dont se parent les cieux,
 Il rend de profanes hommages.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux ! vous quittez le maître des humains,
 Pour adorer l'ouvrage de vos mains !

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
 Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?
 Quand sera le voile arraché

Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
 Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidèle
 Écoutant nos discours, nous alloit déceler !

ÉLISE

Quoi ! fille d'Abraham, une crainte mortelle
 Semble déjà vous faire chanceler ?

Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide,
 Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,

A blasphémer le nom du Tout-Puissant
 Vouloit forcer votre bouche timide ?

UNE AUTRE ISRAÉLITE

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
 Si nous ne courbons les genoux

Devant une muette idole,
 Commandera qu'on nous immole.
 Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE

Moi ! je pourrais trahir le Dieu que j'aime ?
 J'adorerois un dieu sans force et sans vertu,

Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même !

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE

Je n'admire jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE

Tous ses jours paroissent charmants,
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements,
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments :
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(Tout le reste est chanté.)

LE CHŒUR

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs,

L'homme insensé vainement se consume :
 Il trouve l'amertume
 Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
 Il erre à la merci de sa propre inconstance.
 Ne cherchons la félicité
 Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, *avec une autre.*

O douce paix !
 O lumière éternelle !
 Beauté toujours nouvelle,
 Heureux le cœur épris de tes attraits !
 O douce paix !
 O lumière éternelle !
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR

O douce paix !
 O lumière éternelle !
 Beauté toujours nouvelle,
 O douce paix !
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, *seule.*

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit;
 Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
 Le glaive au dehors le poursuit;
 Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE

La gloire des méchants en un moment s'éteint :
 L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
 Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
 Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR

O douce paix !
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine :
 On nous appelle : allons rejoindre notre reine,

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.

SCÈNE I. — AMAN, ZARÈS

ZARÈS

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
 Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
 Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
 Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
 Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
 Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;
 Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
 Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
 Seul entre tous les grands par la reine invité,
 Ressentez donc aussi cette félicité.
 Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche,
 Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
 Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
 Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
 Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie !
 Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie :
 Souvent avec prudence un outrage enduré
 Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
 O honte qui jamais ne peut être effacée !
 Un exécration Juif, l'opprobre des humains,
 S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !
 C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;
 Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire !
 Le traître ! il insultoit à ma confusion ;
 Et tout le peuple même, avec dérision,
 Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
 De ma chute certaine en tiroit le présage.
 Roi cruel ! ce sont là les jeux où tu te plais.
 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS

Pourquoi juger si mal de son intention?
 Il croit récompenser une bonne action.
 Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
 Qu'il en ait si longtemps différé le salaire?
 Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :
 Vous êtes après lui le premier de l'empire.
 Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,
 J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
 Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
 J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence ;
 Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
 J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :
 Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
 Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

ZARÈS

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
 Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
 Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
 Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
 Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
 N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
 Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
 Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
 Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
 Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
 Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
 Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
 De ce léger affront songez à profiter.
 Peut-être la fortune est prête à vous quitter ;
 Aux plus affreux excès son inconstance passe :
 Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
 Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je voi
 Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :
 La chute désormais ne peut être qu'horrible.
 Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :
 Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés
 Où vos aïeux errants jadis furent jetés,

Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
 Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
 Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
 Nos plus riches trésors marcheront devant nous :
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite ;
 Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.
 Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
 La mer la plus terrible et la plus orageuse
 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
 Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher :
 C'est Hydaspe.

SCÈNE II. — AMAN, ZARÈS, HYDASPE

HYDASPE, à Aman.

Seigneur, je courois vous chercher.
 Votre absence en ces lieux suspend toute la joie,
 Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
 Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
 Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
 Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
 Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?
 On a payé le zèle, on punira le crime,
 Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
 Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
 Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE

J'ai des savants devins entendu la réponse :
 Ils disent que la main d'un perfide étranger
 Dans le sang de la reine est prête à se plonger ;
 Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
 N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :

Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
 La terre avec horreur dès longtemps les endure,
 Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
 Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu !

HYDASPE

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu :
 Sans doute leur concert va commencer la fête.
 Entrez et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III. — ÉLISE, LE CHŒUR

(*Ceci se récite sans chant.*)

UNE DES ISRAÉLITES

C'est Aman.

UNE AUTRE

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE

Peut-on en le voyant ne le connoître pas ?
 L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :
 Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
 Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie
 Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE

Que ce nouvel honneur va croître son audace¹ !

Je le vois, mes sœurs, je le voi :
 A la table d'Esther l'insolent près du roi
 A déjà pris sa place.

1. Nouvel emploi du verbe croître pris activement.

UNE DES ISRAÉLITES

Ministre du festin, de grâce, dites-nous,
 Quel mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE

Sont ses mets les plus agréables;

LA TROISIÈME

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
 Chantons, on nous l'ordonne, et que puissent nos chants
 Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
 Comme autrefois David, par ses accords touchants,
 Calmoit d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(Tout le reste de cette scène est chantée.)

UNE ISRAÉLITE

Que le peuple est heureux,
 Lorsqu'un roi généreux,
 Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
 Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR

O repos! ô tranquillité!
 O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
 Quand la suprême autorité
 Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
 La justice et la vérité!

*(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une
 voix seule et par tout le chœur.)*

UNE ISRAÉLITE

Rois, chassez la calomnie!
 Ses criminels attentats
 Des plus paisibles États
 Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
 Poursuit partout l'innocent.

Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur ;
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux :
Mais un roi sage et qui hait l'injustice¹,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémissé,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger,
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

1. Il y avait sans doute quelque courage à faire chanter de pareils vers devant Louis XIV.

UNE AUTRE

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
 Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
 Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
 S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;
 Que de ton bras la force les renverse ;
 Que de ton nom la terreur les disperse ;
 Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
 Comme d'enfants une troupe inutile ;
 Et si par un chemin il entre en tes États,
 Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV. — ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
LE CHŒURASSUÉRUS, à *Esther*.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes ;
 Une noble pudeur à tout ce que vous faites
 Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
 Quel climat renfermoit un si rare trésor ?
 Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance,
 Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
 Mais dites promptement ce que vous demandez :
 Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés ;
 Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
 Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
 Mais, puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
 Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
 (*Elle se jette aux pieds du roi.*)
 J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
 Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
 Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant*.

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN, *tout bas*.

Je tremble !

ESTHER

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père,
 De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah dieux !

ASSUÉRUS

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur,
 Vous la fille d'un Juif ! Hé quoi ! tout ce que j'aime,
 Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
 Que je croyois du ciel les plus chères amours,
 Dans cette source impure auroit puisé ses jours ?
 Malheureux !

ESTHER

Vous pourrez rejeter ma prière :
 Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
 Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
 Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS

Parlez.

ESTHER

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
 Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
 Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
 D'une riche contrée autrefois souverains,
 Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
 Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
 Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
 N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :
 L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
 Juge tous les mortels avec d'égales lois,
 Et du haut de son trône interroge les rois¹.
 Des plus fermes États la chute épouvantable
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
 Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
 Rois, peuples, en un jour tout se vit disperser :
 Sous les Assyriens leur triste servitude
 Devint le triste prix de leur ingratitude.
 Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
 Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
 L'appela par son nom, le promit à la terre,
 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,

1. C'est à la lecture de ces vers sublimes que Voltaire s'écriait : « On a honte de faire des vers quand on en lit de pareils ».

Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
 Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
 De son temple détruit vengea sur eux l'injure;
 Babylone paya nos pleurs avec usure.
 Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
 Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
 Et le temple sortoit déjà de ses ruines.
 Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
 Son fils¹ interrompit l'ouvrage commencé,
 Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
 Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
 Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
 Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
 Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
 Partout du nouveau prince on vantoit la clémence :
 Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
 Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
 Des princes les plus doux l'oreille environnée,
 Et du bonheur public la source empoisonnée ?
 Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
 Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;
 Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN

De votre gloire ! Moi ? Ciel ! Le pourriez-vous croire ?
 Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS

Tais-toi !

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER

Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
 C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
 Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
 Contre notre innocence arma votre vertu.
 Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable,
 Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
 Partout l'affreux signal en même temps donné
 De meurtres remplira l'univers étonné :
 On verra, sous le nom du plus juste des princes,

1. Cambyse.

Un perfide étranger désoler vos provinces,
 Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
 Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous !
 Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
 Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
 Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
 Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
 Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
 Pendant que votre main, sur eux appesantie,
 A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
 Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
 De rompre des méchants les trames criminelles,
 De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes,
 N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien.
 Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
 Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
 Et renferma les mers dans vos vastes limites ;
 Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
 De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
 Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS

Mardochée ?

ESTHER

Il restoit seul de notre famille.
 Mon père étoit son frère. Il descend comme moi
 Du sang infortuné de notre premier roi.
 Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
 Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
 Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
 De là contre les Juifs et contre Mardochée
 Cette halne, seigneur, sous d'autres noms cachée.
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
 A la porte d'Aman est déjà préparé
 D'un infâme trépas l'instrument exécrationnable ;
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
 Des portes du palais par son ordre arraché,
 Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme,
 Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.

J'étois donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !
 Un moment sans témoins cherchons à respirer.
 Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.

(Le roi s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE

Vérité, que j'implore, achève de descendre !

SCÈNE V. — ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR

AMAN, à *Esther*.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
 Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :
 J'en atteste du ciel la puissance suprême,
 En les perdant j'ai cru vous assurer vous-même.
 Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
 Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
 Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
 Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
 Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
 Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
 De ma fatale erreur répareront l'injure.
 Quel sang demandez-vous ?

ESTHER

Va, traître, laisse-moi !

Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
 Misérable ! le Dieu vengeur de l'innocence,
 Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance !
 Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
 Tremble ! son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable !
 C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier ;
 L'inexorable Aman est réduit à prier.

(Il se jette à ses pieds.)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
 Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
 Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux ;
 Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux !

SCÈNE VI. — ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
LE CHŒUR, GARDES

ASSUÉRUS

Quoi ! le traître sur vous porte ses mains hardies ?
 Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies,
 Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
 De tous ses attentats me rappelle le cours.
 Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;
 Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
 Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
 De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

*(Aman est emmené par les gardes.)*SCÈNE VII. — ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ÉLISE, LE CHŒURASSUÉRUS, *continue en s'adressant à Mardochée.*

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
 Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie ;
 Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
 Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
 Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
 Possède justement son injuste opulence.
 Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis ;
 Je leur livre le sang de tous leurs ennemis ;
 A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
 Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
 Rebâissez son temple, et peuplez vos cités ;
 Que vos heureux enfants dans leurs solennités
 Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire
 Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII. — ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR

ASSUÉRUS

Que veut Asaph ?

ASAPH

Seigneur, le traître est expiré,
 Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
 On traîne, on va donner en spectacle funeste
 De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours !
Le péril des Juifs presse et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCÈNE IX. — LE CHŒUR

TOUT LE CHŒUR

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre :
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE

J'ai vu l'impie adoré sur la terre¹;
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux ;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pièges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

1. Boileau disoit « que la sublimité des psaumes étoit l'écueil de tous les traducteurs; que leur majestueuse tranquillité ne pouvoit être rendue que bien difficilement par la plume des plus grands maîtres; qu'elle avoit souvent désespéré M. Racine; qu'il étoit venu pourtant à bout de traduire admirablement cet endroit du psalmiste : « Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat. » — « J'ai vu l'impie extrêmement élevé, et qui égaloit en hauteur les cèdres du Liban; et j'ai passé, et il n'étoit plus. » (Psal. XXXVI, vers. 35 et 36.) (L. B.)

UNE AUTRE

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;

Au péril d'une mort funeste

Son zèle ardent s'est exposé :

Elle a parlé; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES

Esther a triomphé des filles des Persans :

La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.

Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants,

Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans :

La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE SEULE

Ton Dieu n'est plus irrité :

Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;

Quitte les vêtements de ta captivité,

Et reprends ta splendeur première.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :

Rompez vos fers,

Tribus captives;

Troupes fugitives,

Repassez les monts et les mers;

Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR

Rompez vos fers,

Tribus captives,

Troupes fugitives,

Repassez les monts et les mers;

Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR

Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré ;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux abaissez-vous¹ !

UNE AUTRE

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE

Il s'apaise, il pardonne,
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;
Il excuse notre foiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TROIS ISRAÉLITES

Il nous fait remporter une illustre victoire.

1. Cette image sublime des cieux qui s'abaissent se trouve dans le livre des *Rois*, II, ch. XXII, et dans le psaume XVII, vers. 10.

L'UNE DES TROIS

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

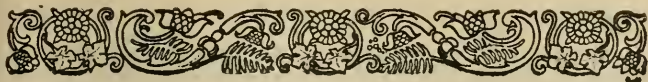
TOUT LE CHŒUR

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;

Que l'on célèbre ses ouvrages

Au delà des temps et des âges,

Au delà de l'éternité !



ATHALIE¹

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

1691

PRÉFACE²

Tout le monde sait que le royaume de Juda étoit composé de deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composoient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étoient de la maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés : car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs; et tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étoient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisoient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étoient de la famille d'Aaron; et il n'y avoit que ceux de cette famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étoient subordonnés, et avoient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes, et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le grand-prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple étoit environné, et qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appeloit en général le lieu saint : mais on appeloit

1. Athalie fut représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, le jeudi 3 mars 1716.

2. Tous ceux qui veulent entrer sérieusement dans l'esprit de la tragédie doivent lire avec attention cette préface : c'est un chef-d'œuvre de clarté, de simplicité et d'ordre : l'auteur n'y a oublié aucun des points de l'histoire juive qui servent à fonder l'intérêt de la pièce. (GEOFFROY.)

plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étoient le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition; et cette partie étoit encore distinguée du Saint des saints, où étoit l'arche, et où le grand-prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurois dû, dans les règles, l'intituler Joas : mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événements qui devanèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnoient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui étoit le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avoit pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ses massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Ochozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Ochozias, et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgoit les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas, encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand-prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. *L'Histoire des Rois* dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des *Paralipomènes*, que Sévère Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais, quand j'aurois été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres : on leur appre-

noit les saintes lettres, non seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie¹, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois, et il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi², qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation, et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand-prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Écriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étoient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces interprètes, tout devoit être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit non seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devoit naître le Messie : « Car « ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham, devoit être aussi le « fils de David et de tous les rois de Juda ». De là vient que l'illustre et savant prélat de qui j'ai emprunté ces paroles appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes; et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avoit promise. Or cette lampe, qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux nations?

L'histoire en spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la loi sur le mont Sinaï, et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson : ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelloit le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes

1. Ceci n'est point exact.

2. Louis de France, duc de Bourgogne, fils de Monseigneur, élève de Fénelon. I n'avait réellement que huit ans et demi dans les premiers mois de 1691, lorsque Racine fit cette préface.

mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroît-il pas, par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas qui, après trente ans d'un règne fort pieux, s'abandonne aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand-prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire de suite à Joad et la destruction du temple et la ruine de Jérusalem. Mais, comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments : témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portoit devant eux; et témoin Élisée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs¹.

PERSONNAGES

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, autrement JoïADA, grand-prêtre.

JOSABETH, tante de Joas, femme du grand-prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.

SUITE D'ATHALIE.

1. Le silence que l'auteur garde sur la conduite de sa pièce dans cette préface est remarquable. Dans ses autres préfaces, il a coutume de parler de l'économie de sa tragédie, du succès qu'elle a eu, ou des critiques qu'elle a essuyées; il se contente ici d'instruire le lecteur du sujet, et ne dit rien de la manière dont il l'a traité, et de ce qu'il pense de son ouvrage. Comme cette tragédie n'avait pas été représentée sur la scène, il ignorait l'impression qu'elle pouvait faire sur les spectateurs; il n'ose donc en rien dire : il attend le jugement du public. (L. R.)

LA NOURRICE DE JOAS.

CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — JOAD, ABNER

ABNER

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
 Je viens, selon l'usage antique et solennel,
 Célébrer avec vous la fameuse journée
 Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
 Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
 La trompette sacrée annonçoit le retour,
 Du temple, orné partout de festons magnifiques,
 Le peuple saint en foule inondoit les portiques ;
 Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
 De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits
 Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices :
 Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
 L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
 D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
 Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
 Ou même, s'empressant aux autels de Baal¹.
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER

Pensez-vous être saint et juste impunément ?

1. Baal, idole des Phéniciens, adoptée par les habitants du royaume d'Israël, qui mêlèrent au culte de cette fausse divinité des cérémonies infâmes.

Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare ;
 Dès longtemps votre amour pour la religion
 Est traité de révolte et de sédition.
 Du mérite éclatant cette reine jalouse
 Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
 Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
 De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
 Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège ;
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
 Ce lévite à Baal prête son ministère ;
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
 Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
 Il affecte pour vous une fausse douceur,
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
 Tantôt voyant pour l'or sa soif insatiable,
 Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
 Vous cachez des trésors par David amassés.
 Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
 Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
 Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
 Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
 Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,

Que vous avez encor le cœur israélite.
 Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois.
 Des enfants de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu lève son bras perfide ;
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
 Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
 « Je crains Dieu, dites-vous ; sa vérité me touche ! »
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 « Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
 « Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 « Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 « Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 « Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 « Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
 « Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes,
 « Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes ».

ABNER

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
 Éteignit tout le feu de leur antique audace.
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
 De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,

Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
 L'impie Achad détruit, et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
 Et de son corps hideux les membres déchirés;
 Des prophètes menteurs la troupe confondue,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
 Élie aux éléments parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
 Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
 Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatants,
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
 Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
 Et prédits même encore à Salomon son fils?
 Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
 Devoit sortir de rois une suite nombreuse,
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établiroit sa domination,
 Feroit cesser partout la discorde et la guerre,
 Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous?
 Le ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusque dans ses racines!
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
 Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée;
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD

Hé bien ! que feriez-vous ?

ABNER

O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi !

Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus pressées...

Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?

Déplorable héritier de ces rois triomphants,

Ochozias restoit seul avec ses enfants ;

Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;

Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD

Je ne m'explique point ; mais, quand l'astre du jour

Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,

Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,

Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.

Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,

Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.

Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,

Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

ABNER

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?

L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :

Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle

Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II. — JOAD, JOSABETH

JOAD

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,

Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.

Des ennemis de Dieu la coupable insolence,

Abusant contre lui de ce profond silence,

Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.

Que dis-je ? Le succès animant leur fureur,

Jusque sur notre autel votre injuste marâtre

Veut offrir à Baal un encens idolâtre.

Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,

Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.

De nos princes hébreux il aura le courage,

Et déjà son esprit a devancé son âge.

Avant que son destin s'explique par ma voix,

Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH

Sait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH

Hélas ! de quel péril je l'avois su tirer !
Dans quel péril encore il est prêt de rentrer !

JOAD

Quoi ! déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne ?

JOSABETH

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort ;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscrèt
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD

Abner, quoi qu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD

Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers rassemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD

Et comptez-vous pour rien Dieu, qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui, frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi la famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABETH

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce.
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offre
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie

Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidèle David c'est le précieux reste ;
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses !

JOAD

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendrait aujourd'hui renouveler leurs vœux :
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ces ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,

Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
 Mais, si ce même enfant, à tes ordres docile,
 Doit être à tes desseins un instrument utile,
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
 Livre à mes foibles mains ses puissants ennemis ;
 Confonds dans ses conseils une reine cruelle :
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
 Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
 De la chute des rois funeste avant-coureur !
 L'heure me presse : adieu ! Des plus saintes familles
 Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III. — JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
 LE CHŒUR

JOSABETH

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
 De votre auguste père accompagnez les pas.
 O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
 Que déjà le seigneur embrase de son zèle,
 Qui venez si souvent partager mes soupirs,
 Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
 Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
 Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes :
 Mais, hélas ! en ces temps d'opprobre et de douleurs,
 Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
 J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
 Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
 Tandis que je me vais préparer à marcher,
 Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV. — LE CHŒUR

TOUT LE CHŒUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Qu'on adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
 Son empire a des temps précédé la naissance ;
 Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, *seule.*

En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposeroit silence :
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE

Il venoit révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX, *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,

Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR

O justice, ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
 D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux ;
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR

O divine, ô charmante loi !
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX, *seule.*

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
 Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
 Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
 Et si pénible de l'aimer ?
 L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
 Mais des enfants l'amour est le partage.
 Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
 Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHŒUR

O divine, ô charmante loi !
 O justice, ô bonté suprême !
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR

JOSABETH

Mes filles, c'est assez ; suspendez vos cantiques :
 Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
 Voici notre heure : allons célébrer ce grand jour,
 Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCÈNE II. — JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
LE CHŒUR

JOSABETH

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE

O ma mère!

JOSABETH

Hé bien! quoi?

ZACHARIE

Le temple est profané¹!

JOSABETH

Comment?

ZACHARIE

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains,
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes;
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servoit en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABETH

Ciel!

ZACHARIE

Dans un des parvis, aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,

1. Admironons comment, dès les premiers vers du second acte, la scène est déjà tout en mouvement par cette irruption soudaine et imprévue d'Athalie dans le temple. On va bientôt savoir les raisons de cette démarche étrange. Dans cette pièce, dont l'action est de la plus grande simplicité, rien ne languit : tout marche sans remplissage et sans épisode. (GEOFFROY.)

Et se préparoit même à passer les limites
 De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
 Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
 Mon père... Ah ! quel courroux animoit ses regards !
 Moïse à Pharaon parut moins formidable :
 « Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
 « D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
 « Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? »
 La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
 Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche.
 J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
 Est venu lui montrer un glaive étincelant ;
 Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
 Et toute son audace a paru terrassée ;
 Ses yeux, comme effrayés, n'osoient se détourner ;
 Surtout, Éliacin paroissoit l'étonner.

JOSABETH

Quoi donc ? Éliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
 Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés,
 Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés :
 On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
 Et venois vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
 Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
 Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
 Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes !

SALOMITH

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE

Les jours d'Éliacin seroient-ils menacés ?

SALOMITH

Auroit-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABETH

Ah ! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCÈNE III. — ATHALIE, ABNER. AGAR, SUITE
D'ATHALIE

AGAR

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma foiblesse.
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse;
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!
(Elle s'assied.)

SCÈNE IV. — ATHALIE, ABNER. SUITE D'ATHALIE

ABNER

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel;
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi ! vous de nos rois et la fille et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui.

ATHALIE

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations :
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCÈNE V. — ATHALIE, ABNER, MATHAN, SUITE
D'ATHALIE

MATHAN

Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur¹;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée,
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté;

1. *Le Syrien*, pour le roi de Syrie. Le père d'Athalie avoit été tué dans un combat contre ce prince. (GEOFFROY.)

Même elle avoit encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
 « Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 « Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 « Ma fille ». En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputoient entre eux.

ABNER

Grand Dieu !

ATHALIE

Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
 Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
 J'ai cru que des présents calmeroient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
 Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.

J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
 Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
 Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
 Quel est-il ? de quel sang, et de quelle tribu ?

ABNER

Deux enfants à l'autel prêtoient leur ministère :
 L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère ;
 L'autre m'est inconnu.

MATHAN

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.
 Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;
 Que je ne cherche point à venger mes injures ;
 Que la seule équité règne en tous mes avis ;
 Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
 Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
 Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
 Que cherchez-vous de plus ?

ABNER

Mais, sur la foi d'un songe,
 Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
 Vous ne savez encor de quel père il est né,
 Quel il est.

MATHAN

On le craint, tout est examiné.
 A d'illustres parents s'il doit son origine,
 La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
 Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
 Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
 Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
 Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
 Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
 Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
 Des vengeances des rois ministre rigoureux,
 C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
 Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
 Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
 Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
 Le sang à votre gré coule trop lentement !
 Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
 Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
 Un songe, un foible enfant que votre œil, prévenu,
 Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE

Je le veux croire, Abner ; je puis m'être trompée :
 Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
 Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près ;
 Il en faut à loisir examiner les traits.
 Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER

Je crains...

ATHALIE

Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
 De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
 Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.
 Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
 Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
 Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
 Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :

Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
 Et ne m'irrite point par un second outrage.
 Allez.

SCÈNE VI. — ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE

MATHAN

Enfin je puis parler en liberté;
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
 Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
 Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
 Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour :
 Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
 Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
 Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
 Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE

Oui, vous m'ouvrez les yeux,
 Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
 Mais je veux de mon doute être débarrassée :
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée;
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
 Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
 Vous, cependant, allez; et, sans jeter d'alarmes,
 A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII. — JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, *aux deux lévites.*

O vous ! sur ces enfants si chers, si précieux,
 Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE

O ciel ! plus j'examine, et plus je le regarde...
 C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(Montrant Joas.)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH

Qui? lui, madame?

ATHALIE

Lui.

JOSABETH

Je ne suis point sa mère.

(Montrant Zacharie.)

Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père?

Jeune enfant, répondez.

JOSABETH

Le ciel jusque aujourd'hui...

ATHALIE

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?

C'est à lui de parler.

JOSABETH

Dans un âge si tendre

Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE

Cet âge est innocent : son ingénuité

N'altère point encor la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *tout bas*.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE

Comment vous nommez-vous?

JOAS

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE

Votre père?

JOAS

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,

Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE

Vous êtes sans parents?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment? et depuis quand?

JOAS

Depuis que je suis né.

ATHALIE

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS

Ce temple est mon pays; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS

Une femme inconnue,

Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel

Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,

Font insensiblement à mon inimitié

Succéder... Je serois sensible à la pitié?

ABNER

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?

De vos songes menteurs l'imposture est visible,

A moins que la pitié qui semble vous troubler

Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabeth.

Vous sortez?

JOSABETH

Vous avez entendu sa fortune :

Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE

Non : revenez.

(*A Joas.*)

Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE

Que vous dit cette loi ?

JOAS

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux !
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS

Vous ne le priez point.

ATHALIE

Vous le pourrez prier.

JOAS

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH

Hé, madame ! excusez

Un enfant...

ATHALIE, à *Josabeth*.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS

Comme votre fils?

ATHALIE

Oui... Vous vous taisez?

JOAS

Quel père

Je quitterois ! et pour...

ATHALIE

Hé bien ?

JOAS

Pour quelle mère !

ATHALIE, à *Josabeth*.

Sa mémoire est fidèle, et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur ;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur,

JOSABETH

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité,
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ;
Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes :
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux !
Où serois-je aujourd'hui, si, domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge !

ATHALIE

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
 Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
 Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
 Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
 Mais nous nous reverrons. Adieu ! Je sors contente :
 J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER, à *Josabeth*.

Je vous l'avois promis :

Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII. — JOAS, JOSABETH, ZACHARIE,
 SALOMITH, JOAD, ABNER, LÉVITES, LE CHŒUR

JOSABETH, à *Joad*.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
 Seigneur ?

JOAD

J'entendois tout, et plaignois votre peine.
 Ces lévites et moi prêts à vous secourir,
 Nous étions avec vous résolus de périr.

(*A Joas, en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
 Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
 Je reconnois, Abner, ce service important :
 Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
 Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
 A souillé les regards et troublé la prière,
 Rentrons, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
 Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCÈNE IX. — LE CHŒUR

UNE DES FILLES DU CHŒUR

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
 Il brave le faste orgueilleux,
 Et ne se laisse point séduire
 A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE

Pendant que du dieu d'Athalie

Chacun court encenser l'autel,
 Un enfant courageux publie
 Que Dieu lui seul est éternel,
 Et parle comme un autre Élie
 Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE

Qui nous révélera ta naissance secrète,
 Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
 Croître à l'ombre du tabernacle :
 Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
 Puissest-tu, comme lui, consoler Israël!

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur aime,
 Qui de bonne heure entend sa voix,
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
 Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
 Il est orné dès son enfance;
 Et du méchant l'abord contagieux
 N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR

Heureuse, heureuse l'enfance
 Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MÊME VOIX *seule.*

Tel en un secret vallon,
 Sur le bord d'une onde pure,
 Croît, à l'abri de l'aquilon,
 Un jeune lis, l'amour de la nature.
 Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
 Il est orné dès sa naissance;
 Et du méchant l'abord contagieux
 N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR

Heureux, heureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX, *seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
 Parmi tant de périls marche à pas incertains!

Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
 Trouve d'obstacle à ses desseins !
 Que d'ennemis lui font la guerre !
 Où se peuvent cacher tes saints ?
 Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE

O palais de David ! et sa chère cité,
 Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité !
 Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangère
 Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

TOUT LE CHŒUR

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Une impie étrangère
 Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmants
 Où David t'exprimoit ses saints ravissements,
 Et bénissoit son Dieu, son Seigneur et son père,
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Louer le dieu de l'impie étrangère,
 Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX, *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
 Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver :
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
 Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?

UNE AUTRE

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
 De tant de plaisirs si doux
 Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE

Allons, chantons, dit cette troupe impie ;
 De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
 Promenons nos désirs.
 Sur l'avenir insensé qui se fie.

De nos ans passagers le nombre est incertain :
 Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
 Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHŒUR

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de crainte,
 Ces malheureux, qui de ta cité sainte
 Ne verront point l'éternelle splendeur.
 C'est à nous de chanter, nous à qui tu révéles
 Tes clartés immortelles,
 C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, *seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge
 Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
 Dont on a reconnu l'erreur.

A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !
 Pendant que le pauvre à ta table
 Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
 Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
 Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
 A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR

O réveil plein d'horreur !
 O songe peu durable !
 O dangereuse erreur !

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — MATHAN, NABAL, LE CHŒUR

MATHAN

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
 Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL

Hé quoi ! tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN

Approchons.

SCÈNE II. — ZACHARIE, MATHAN, NABAL

ZACHARIE

Téméraire, où voulez-vous passer ?

Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
 C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
 Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
 Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
 De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel,
 Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
 Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.
 C'est votre illustre mère à qui je veux parler :
 Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III. — MATHAN, NABAL

NABAL

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
 Mais que veut Athalie en cette occasion ?
 D'où naît dans ses conseils cette confusion ?
 Par l'insolent Joad ce matin offensée,
 Et d'un enfant fatal en songe menacée,
 Elle alloit immoler Joad à son courroux,
 Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
 Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
 Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
 Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
 Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
 Élevée au-dessus de son sexe timide,
 Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
 Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix :
 La peur d'un vain remords trouble cette grande âme.
 Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.
 J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
 Son cœur, déjà saisi des menaces du ciel ;
 Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
 M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence ;
 Mais, soit que cet enfant devant elle amené,

De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.
 Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
 « Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
 « Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux ;
 « Joad de temps en temps le montre aux factieux,
 « Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
 « Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
 « Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
 « Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
 « Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt :
 « Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
 « Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
 « Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL

Hé bien ! pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
 Voudront-ils que leur temple, enseveli sous l'herbe...

MATHAN

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
 Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible :
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste ;
 Ils le refuseront : je prends sur moi le reste,
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
 Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël
 Je ne sers ni Baal, ni le dieu d'Israël.

MATHAN

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,
Les vers sur son autel consomment tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bords des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse,
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avoit introduit
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise;
Par là je me rendis terrible à mon rival;
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur,
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,

Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
 Et parmi le débris, le ravage et les morts,
 A force d'attentats perdre tous mes remords !
 Mais voici Josabeth.

SCÈNE IV. — JOSABETH, MATHAN, NABAL

MATHAN

Envoyé par la reine,
 Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
 Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
 Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
 Sur Joad, accusé de dangereux complots,
 Alloit de sa colère attirer tous les flots.
 Je ne veux point ici vous vanter mes services :
 De Joad contre moi je sais les injustices ;
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
 Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
 Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
 De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
 C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
 Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH

Éliacin?

MATHAN

J'en ai pour elle quelque honte :
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
 La reine, impatiente, attend votre réponse.

JOSABETH

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
 D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABETH

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
 Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
 Et si de tant de maux le funeste inventeur

De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?

Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?

Ce grand attachement me surprend à mon tour.

Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?

Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?

Songez-y : vos refus pourroient me confirmer

Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer

JOSABETH

Quel bruit?

MATHAN

Que cet enfant vient d'illustre origine;

Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

Je sais que, du mensonge implacable ennemie,

Josabeth livreroit même sa propre vie,

S'il falloit que sa vie à sa sincérité

Coûtât le moindre mot contre la vérité.

Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?

Une profonde nuit enveloppe sa race?

Et vous-même ignorez de quels parents issu,

De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?

Parlez; je vous écoute, et suis prêt à vous croire :

Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABETH

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer

Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!

Sa vérité par vous peut-elle être attestée,

Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée

Où le mensonge règne et répand son poison;

Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCÈNE V. — JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL

JOAD

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
 Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
 Ou qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent ?
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN

On reconnaît Joad à cette violence.
 Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
 Respecter une reine, et ne pas outrager
 Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?
 Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
 De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
 Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
 Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel¹ :
 Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
 Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
 Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

MATHAN (*Il se trouble*).

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
 Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL

Où vous égarez-vous ?

De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
 Voilà votre chemin.

1. Abiron et Dathan se soulevèrent contre Moïse et Aaron : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas, et les dévora. (*Nomb.*, ch. XVI.) Doëg accusa, auprès de Saül, Abimélech d'avoir secouru David ; chargé de la vengeance de Saül, il massacra Abimélech et quatre-vingt-cinq prêtres de la ville de Nobé, tous revêtus de leurs ornements pontificaux. (*Rois*, liv. I, ch. XXII.) Achitophel prit le parti d'Absalon contre son père, et se perdit de désespoir de ce que ce jeune prince ne suivait pas ses conseils. (*Rois*, liv. II, ch. XVII.) (GEOFFROY.)

SCÈNE VI. — JOAD, JOSABETH

JOSABETH

L'orage se déclare :

Athalie en fureur demande Éliacin.

Déjà de sa naissance et de votre dessein

On commence, seigneur, à percer le mystère :

Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?

Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABETH

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.

Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.

Réservez cet enfant pour un temps plus heureux.

Tandis que les méchants délibèrent entre eux,

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,

Une seconde fois souffrez que je le cache :

Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.

Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?

Je suis prête : je sais une secrète issue

Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,

De Cédron avec lui traversant le torrent,

J'irai dans le désert où jadis en pleurant,

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,

David d'un fils rebelle évita la poursuite.

Je craindrai moins pour lui les lions et les ours...

Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?

Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.

Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.

On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,

Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.

Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;

De David à ses yeux le nom est favorable.

Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,

A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,

Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?

Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?

En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABETH

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
 A ses desseins sacrés employant les humains,
 N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
 Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits :
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
 Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
 Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples;
 Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir¹,
 N'a pour servir sa cause et venger ses injures
 Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
 Non, non : c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
 Montrons Éliacin; et, loin de le cacher,
 Que du bandeau royal sa tête soit ornée :
 Je veux même avancer l'heure déterminée,
 Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII. — JOAD, JOSABETH, AZARIAS, *suiivi du*
Chœur et de plusieurs lévites.

JOAD

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
 Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
 Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte;
 Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
 Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
 Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

1. Depuis la construction du temple, il était expressément défendu par Dieu même de sacrifier sur les hauts lieux, et même de célébrer aucune des cérémonies de la religion ailleurs que dans cette enceinte sacrée. (GEOFFROY.)

JOAD

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
 Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
 Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR

Hé ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?
 Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
 Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE

Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël,
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
 Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
 Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
 Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
 Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
 Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !
 Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler ?
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
 C'est lui-même ; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent.
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévités, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ses mouvements seconde les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.
 Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !

Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
 Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
 Des prophètes divins malheureuse homicide :
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes¹?

Le Seigneur a détruit la reine des cités :
 Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
 Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.

Jérusalem, objet de ma douleur,
 Quelle main en un jour a ravi tous tes charmes?
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
 Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS

O saint temple !

JOSABETH

O David !

LE CHŒUR

Dieu de Sion, rappelle,
 Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore ; et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD

Quelle Jérusalem nouvelle
 Sort du fond du désert, brillante de clartés,
 Et porte sur le front une marque immortelle?
 Peuples de la terre, chantez :
 Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
 D'où lui viennent de tous côtés
 Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
 Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;
 Les rois des nations, devant toi prosternés,
 De tes pieds baisent la poussière ;

1. Captivité de Babylone. (*Note de Racine.*)

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
 Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
 Sentira son âme embrasée !
 Cieux, répandez votre rosée,
 Et que la terre enfante son Sauveur !

JOSABETH

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
 Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD

Préparez, Josabeth, le riche diadème
 Que sur son front sacré David porta lui-même.
 (*Aux lévites.*)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
 Où se garde caché, loin des profanes yeux,
 Ce formidable amas de lances et d'épées
 Qui du sang philistin jadis furent trempées,
 Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
 Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
 Peut-on les employer pour un plus noble usage ?
 Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII. — SALOMITH, LE CHŒUR

SALOMITH

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels
 Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
 Les parfums et les sacrifices
 Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR

Quel spectacle à nos yeux timides !
 Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais
 Les glaives meurtriers, les lances homicides
 Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence
 Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
 D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
 Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
 Que la force et la violence,

Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudroit élever la voix?

UNE AUTRE

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème.

SALOMITH

Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour ?
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX, *seule.*

Sion ne sera plus : une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX

Dieu protège Sion : elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE

Quel triste abaissement !

LA SECONDE

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE

Que de cris de douleur !

LA SECONDE

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME

Cessons de nous troubler : notre Dieu, quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS

Révérons sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — JOAS, JOSABETH, ZACHARIE,
SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR

SALOMITH

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABETH, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah ! princesse, gardez d'en profaner la gloire :
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur, par ma mort apaiser la colère ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH

Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II. — JOAS, JOAD

JOAS, *courant dans les bras du grand-prêtre.*

Mon père !

JOAD

Hé bien, mon fils ?

JOAS

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
 Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
 Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
 Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
 Craint le Seigneur son Dieu; sans cesse a devant lui
 Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
 Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD

Mais sur l'un de ces rois s'il falloit vous régler,
 A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
 Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
 L'infidèle Joram, l'impie Ochozias?

JOAS

O mon père !

JOAD

Achevez, dites : que vous en semble?

JOAS

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !
 (*Joad se prosterne à ses pieds.*)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
 De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS

Joas? Moi?

JOAD, se relevant.

Vous saurez par quelle grâce insigne
 D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
 Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
 Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
 Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
 Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
 Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,

A vous faire périr sa cruauté s'attache,
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
 Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
 Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
 Entrez, généreux chefs des familles sacrées.
 Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III. — JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES
 TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES

JOAD *continue.*

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
 Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS

Quoi ! c'est Éliacin ?

ISMAEL

Quoi ! cet enfant aimable...

JOAD

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
 Dernier né des enfants du triste Ochozias,
 Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
 De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
 Avec ses frères morts le crut enveloppé.
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;
 Mais Dieu d'un coup mortel sut détourner l'atteinte,
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
 Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
 Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
 Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
 Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
 Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD

Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.
 Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
 Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
 Instruite que Joas voit encor la lumière,

Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger !
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger :
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage ;
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler ;
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats,
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et, dans ces mêmes mains, des peuples révérees,
Les armes au Seigneur par David consacrées !
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
 De rétablir Joas au trône de ses pères,
 De ne poser le fer entre nos mains remis,
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
 Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
 Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
 Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus!

JOAD

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
 Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS

Pourrois-je à cette loi ne pas me conformer?

JOAD

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
 Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
 Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
 Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
 Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
 Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage¹.
 Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
 Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
 Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge,
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,

1. Salomon.

Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin¹.

JOAS

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.

JOAD

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabeth : vous pouvez vous montrer !

SCÈNE IV. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES
CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR

JOSABETH, *embrassant Joas.*

O roi, fils de David !

JOAS

O mon unique mère !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.
(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABETH, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR

Quoi ! c'est là...

JOSABETH

C'est Joas.

JOAD

Écoutons ce lévite.

1. Le charme du style et l'intérêt de la scène ne sauraient aller plus loin. C'est partout un genre d'émotion qui était inconnu au théâtre, et qu'on n'y a pas retrouvé depuis. (LA HARPE.)

SCÈNE V. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, LES TROIS AUTRES
CHEFS DES LÉVITES, UN LÉVITE, LE CHŒUR

UN LÉVITE

J'ignore contre Dieu quel projet on médite;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée :
Déjà même au secours toute voie est fermée;
Déjà le sacré mont où le temple est bâti
D'insolents Tyriens est partout investi;
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABETH, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père !

JOAD, à Josabeth.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent¹
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aîné,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé ?
Amis, partageons-nous : qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,

1. Abraham. (*Note de Racine.*)

Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(A Joas.)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.
Suivez-le, Josabeth.

(A un lévite.)

Vous, donnez-moi ces armes.

(Au chœur.)

Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI. — SALOMITH, LE CHŒUR

TOUT LE CHŒUR *chante.*

Partez, enfants d'Aaron, partez :

Jamais plus illustre querelle

De vos aïeux n'arma le zèle;

Partez, enfants d'Aaron, partez :

C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX, *seule.*

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?

N'es-tu plus le Dieu jaloux?

N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

Dans l'horreur qui nous environne,

N'entends-tu que la voix de nos iniquités?

N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

TOUT LE CHŒUR

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX, *seule.*

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.

« Faisons, disent-ils, cesser

« Les fêtes de Dieu sur la terre;

« De son joug importun délivrons les mortels :

« Massacrons tous ses saints; renversons ses autels;

« Que de son nom, que de sa gloire

« Il ne reste plus de mémoire;

« Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous. »

TOUT LE CHŒUR

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX, *seule.*

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois.
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

UNE AUTRE

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

LE CHŒUR

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

SALOMITH

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR

SALOMITH

Cher Zacharie, hé bien ! que nous apprenez-vous?

ZACHARIE

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
 Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;
 Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH

Que fait Joas ?

ZACHARIE

Joas vient d'être couronné :
 Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
 O ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
 A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
 Ma sœur, on voit encor la marque du couteau :
 On voit paroître aussi la fidèle nourrice,
 Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
 Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
 Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
 Nos lévites pleuroient de joie et de tendresse,
 Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
 Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
 A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
 Juroit de se régler par leurs avis sincères,
 Et les appeloit tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
 Des enfants de Lévi la troupe partagée
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
 Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
 Mais mon père défend que le roi se hasarde,
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
 Cependant Athalie, un poignard à la main,
 Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
 Et ne respire enfin que sang et que ruines.
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
 Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
 On renfermât du moins notre arche précieuse.
 « O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
 « L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,

« Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
 « Des dieux des nations tant de fois triomphante,
 « Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente ! »
 Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
 L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
 Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
 Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes,
 Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
 La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
 Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
 Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
 Qui fait courir ainsi ces lévites troublés ?
 Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
 Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE

Dissipez vos alarmes ;
 Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II. — JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALO-
 MITH, ABNER, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR

JOAD

En croirai-je mes yeux,
 Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
 Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?
 On disoit que d'Achab la fille sacrilège
 Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
 Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER

Où, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage ;
 Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
 Dans l'horreur d'un cachot, par son ordre enfermé,
 J'attendois que, le temple en cendre consumé,
 De tant de flots de sang non encore assouvie,
 Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
 Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois
 Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce ?

ABNER

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
 Elle m'a fait venir; et d'un air égaré :
 « Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
 « Dit-elle; un fer vengeur va le réduire en cendre,
 « Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
 « Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
 « A deux conditions peuvent se racheter :
 « Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
 « Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance,
 « Par votre roi David autrefois amassé,
 « Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé.
 « Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre ».

JOAD

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
 Vous gardiez de David quelque trésor secret;
 Et tout ce que des mains de cette reine avare
 Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
 Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
 Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
 Et, portant sur notre arche une main téméraire,
 De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux
 De livrer au supplice un enfant malheureux,
 Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
 Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
 Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
 Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
 Crût calmer par ma mort le ciel, qui la tourmente !
 Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
 Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
 Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
 Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
 Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
 Se vit, presque en naissant, à périr condamné ;
 Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,

Fit par le tyran même élever son enfance.
 Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin;
 Et si, lui préparant un semblable destin,
 Il n'a point de pitié déjà rendu capable
 De nos malheureux rois l'homicide implacable?
 Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
 Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir;
 J'ai vu de son courroux tomber la violence.
 Princesse, en ce péril vous gardez le silence!
 Hé quoi! pour un enfant qui vous est étranger
 Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
 Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
 Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
 Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux
 Ce jeune enfant étoit un reste précieux?

JOSABETH, *tout bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
 Que ne lui parlez-vous?

JOAD

Il n'est pas temps, princesse.

ABNER

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
 Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
 Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
 Demande le signal et presse le carnage.
 Faut-il que je me mette à vos sacrés genoux?
 Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
 Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
 Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
 De ce coup imprévu songeons à nous parer.
 Donnez-moi seulement le temps de respirer.
 Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
 Pour assurer le temple et venger ses injures.
 Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
 Pour vous persuader sont un foible secours;
 Votre austère vertu n'en peut être frappée :
 Hé bien! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
 Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
 Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :

De tant de maux, Abner, détournons la menace.
 Il est vrai, de David un trésor est resté :
 La garde en fut commise à ma fidélité ;
 C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
 Que mes soins vigilants cachotent à la lumière.
 Mais puisqu'à votre reine il le faut découvrir,
 Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir,
 De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;
 Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
 D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur :
 Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
 Des prêtres, des enfants lui feroient-ils quelque ombre ?
 De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
 Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
 De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
 Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER

Ah ! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui.
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III. — JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALO-
 MITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR

JOAD

Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie !
 Ismaël, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

JOSABETH

Puissant maître des cieux,
 Remets-lui le bandeau dont tu couvrois ses yeux,
 Lorsque, lui dérochant tout le fruit de son crime,
 Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps ;
 Suivez de point en point ces ordres importants ;
 Surtout qu'à son entrée, et que sur son passage
 Tout d'un calme profond lui présente l'image.
 Vous, enfants, préparez un trône pour Joas ;
 Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
 Faites venir aussi sa fidèle nourrice,

Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(A un lévite.)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV. — JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALO-
MITH, JOAS, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE
LÉVITES, LE CHŒUR

JOAD *continue.*

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu ;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paroître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point : songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse !

JOSABETH

Ah ! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD

Je vois que du saint temple on referme la porte :
Tout est en sûreté.

SCÈNE V. — JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH,
ABNER, SUITE D'ATHALIE*(Joas est caché derrière le rideau.)*

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,
De ligue, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?

JOAD

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? De ton poignard connois du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnoissez Joas.

ABNER

Ciel !

ATHALIE, à Joad.

Perfide !

JOAD

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

(Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple ; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

ABNER

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE

Laisse là ton Dieu, traître!

Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE

Lui Joas! lui ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle!

SCÈNE VI. — JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET
TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE

ISMAEL, *à Joad.*

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis :
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,

D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
 Ont conté son enfance au glaive dérobée,
 Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
 Partout en même temps la trompette a sonné :
 Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
 Ont répandu le trouble et la terreur subite
 Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
 Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
 Ont, par divers chemins, disparu les premiers ;
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite ;
 Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
 Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
 Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
 Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
 Tous chantent de David le fils ressuscité.
 Baal est en horreur dans la sainte cité ;
 De son temple profane on a brisé les portes.
 Mathan est égorgé ;

ATHALIE

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Oui, c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper :
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper ;
 Je vois d'Ochozias et le port et le geste ;
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage ;
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
 Que dis-je, souhaiter ! Je me flatte, j'espère
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
 Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,

Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII. — JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, ET
TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE

JOAS, *descendu de son trône.*

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, *aux lévites.*

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi ;
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE VIII. — JOAS, JOAD, UN LÉVITE, ET TOUS LES
ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE

JOAD, *au lévite.*

Hé bien ! de cette impie a-t-on puni l'audace ?

LE LÉVITE

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,

Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père¹.

1. Cette pièce est regardée avec raison comme le modèle le plus parfait de la tragédie. (L. B.)

FIN DU THÉÂTRE DE RACINE

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR LA VIE ET LE THÉÂTRE DE RACINE.....	v
LA THÉBAÏDE OU LES FRÈRES ENNEMIS.....	1
Épître dédicatoire. A monsieur le duc de Saint-Aignan, pair de France.....	1
Préface.....	2
ALEXANDRE LE GRAND.....	52
Épître dédicatoire. Au Roi.....	52
Première préface.....	53
Seconde préface.....	54
ANDROMAQUE.....	101
Épître dédicatoire. A Madame.....	101
Première préface.....	102
Seconde préface.....	103
LES PLAIDEURS.....	156
Préface.....	156
BRITANNICUS.....	206
Épître à monseigneur le duc de Chevreuse.....	206
Première préface.....	207
Seconde préface.....	210
BÉRÉNICE.....	268
Épître à monseigneur Colbert.....	268
Préface.....	269
BAJAZET.....	319
Première préface.....	319
Seconde préface.....	319
MITHRIDATE.....	376
Préface.....	376
IPHIGÉNIE EN AULIDE.....	430
Préface.....	430

304011

TABLE DES MATIÈRES

656

PHÈDRE.....	489
Préface	489
ESTHER.....	542
Préface	542
ATHALIE.....	589
Préface	589

Racine, J.

Théâtre complet de J. Racine

PQ
1885
.A2
1863.

